

James Hadley

carré
noir



Chase



Simple
question de temps



Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

Chasse



Simple question de temps

"Alors, la vieille, faudrait peut-être songer à passer l'arme à gauche un de ces jours." Voilà ce que pensait l'entourage de la richissime M^{me} Morely-Johnson. Son chauffeur, sa dame de compagnie, enfin son banquier. Mais il existe des gens assez dingues pour ne pas aimer l'argent et des vieilles dames qui ont la vie dure.

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5007 1622 8



782070 431557

ISBN 2-07-043155-X

A 43155



catégorie 1

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

2279. LA FOURMI QUI ABOIE
(CHARLES WEST)

2280. UNE BONNE ANNÉE
POUR LES ROSES
(MARK TIMLIN)

2281. ET RODRIGUEZ, ALORS ?
(BILL ALBERT)

2282. L'ARGENT DU TURC
(ARTHUR LYONS)

JAMES HADLEY CHASE

Simple question de temps

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR F. M. WATKINS

nrf

GALLIMARD

I

Patterson leva les yeux de sa liste d'actions quand Bailey entra.

— Qu'est-ce que c'est encore, Joe? demanda-t-il avec irritation. Une autre? Non, ça n'est pas vrai...

— Si, justement, monsieur, répondit Bailey, sa grosse figure fendue d'un sourire salace, en clignant de l'œil. Et celle-ci, vous ne voudrez pas la rater, je vous jure.

Il punctua sa phrase d'un sifflement admiratif. Patterson s'adossa à son fauteuil de cuir capitonné. C'était un homme jeune d'une trentaine d'années, grand, musclé, qui se savait beau. Ses innombrables petites amies lui disaient qu'il leur rappelait David Niven jeune, et Patterson en convenait, mais il avait résisté à la tentation de se laisser pousser une fine moustache alors que la mode était aux grosses bacchantes.

— Enfin, Joe! gronda-t-il sèchement. Pourquoi ce clin d'œil?

— Un clin d'œil? Non, monsieur, c'est... c'est une poussière.

Bailey s'était redressé au son de la voix agressive, en

Photographie de l'auteur :

© Max Feissel, Vevey (Suisse).

Titre original :

JUST A MATTER OF TIME

© Éditions Gallimard, 1971, pour la traduction française.

se rappelant que si Patterson déployait tout son charme devant les clients de la banque, il savait être le dernier des salauds avec le personnel.

— Miss Sheila Oldhill attend, monsieur.

Patterson hésita. Il avait promis à Bernie Cohen d'analyser au plus vite son portefeuille pour lui conseiller d'intéressantes spéculations, mais Mme Morely-Johnson, qui avait besoin d'une dame de compagnie-secrétaire, avait la priorité. Il existait des dizaines de Bernie Cohen, se dit-il, mais une seule Mme Morely-Johnson.

— Je vais la recevoir, décida-t-il, en repoussant les papiers sur son bureau. Et, Joe, ôtez cette poussière de votre œil. On pourrait se méprendre.

— Oui, monsieur, répondit servilement Bailey en pensant : « Vieille ordure. »

Patterson attira un dossier vers lui, l'ouvrit et se mit à consulter des notes griffonnées. Il avait reçu cinq dames d'un certain âge au cours de la matinée. Quatre ne faisaient manifestement pas l'affaire mais la cinquième, Mme Madge Fleming, lui paraissait acceptable. Cinquante-trois ans, rondelette, souriante, serviable, la voix douce, elle possédait d'excellentes références et avait été pendant quinze ans la dame de compagnie d'une riche veuve récemment décédée; elle recherchait une place semblable. Patterson, que cette corvée ennuyait au plus haut point, était presque décidé à l'engager, après accord de Mme Morely-Johnson naturellement, mais il estimait qu'il devait présenter un choix à la vieille dame et il avait dit à Mme Fleming d'attendre son coup de téléphone pour une entrevue.

En entendant la porte s'ouvrir, il leva les yeux, la tête légèrement penchée, le sourcil gauche haussé,

l'index droit pressant la fossette de son menton. Il avait longuement étudié cette attitude devant la glace et pensait qu'elle lui donnait l'air assuré et confiant d'un futur directeur de banque dynamique.

Quand Bailey referma la porte sur elle, la femme s'avança vers le bureau, et Patterson, en l'observant, éprouva comme un frisson. Il se mit vivement debout, comprenant le sourire et le clin d'œil de Bailey.

— Miss Oldhill? Asseyez-vous, je vous prie.

Il la regarda s'approcher d'un fauteuil et s'installer posément; ses gestes étaient lents, gracieux, pleins de charme. Elle était grande, avec de larges épaules et des cheveux d'un noir de jais. On ne pouvait dire qu'elle était jolie, ni même belle, mais il y avait quelque chose de captivant dans son nez grec, ses grands yeux gris-bleu, couleur de fumée, et sa large bouche au dessin ferme. Ce ne fut cependant pas ces avantages qui firent soudain bouillonner le sang de Patterson. Il émanait de cette femme une espèce de sensualité magnétique, comme une ampoule de cent watts à peine dissimulée sous un foulard de cachemire. Il le sentait, comme Bailey, mais à la voir si calme, le regard droit posé sur lui, il n'aurait su dire si elle en avait conscience; il en fut intrigué.

Il s'assit, sans la quitter des yeux; elle devait avoir trente ou trente-deux ans. Il examina rapidement ses vêtements; bon marché mais au goût de la mode, soignés, la jupe juste au-dessus du genou. De sa place, il ne voyait pas ses jambes, mais devinait instinctivement qu'elles étaient à coup sûr sensationnelles.

Il comprit soudain que cet examen provoquait un silence gênant et revint sur terre.

— Vous venez pour notre annonce? dit-il en pre-

nant son stylomine en or, cadeau royal de Mme Morely-Johnson et un bloc-notes.

— Oui.

En se penchant un peu, il vit qu'elle tenait les genoux serrés et croisait les mains sur un sac de cuir noir. Il remarqua alors les mains, longues, maigres, les doigts fuselés; il eut encore une fois une impression de sensualité. L'idée de ces mains caressant son corps nu le troubla; il décroisa et recroisa ses jambes.

— Vous n'avez pas dû la lire avec attention, dit-il en souriant, conscient de ses dents parfaites et de la chaleur de ce sourire. Nous demandons une personne âgée, miss Oldhill... Et vous ne pouvez guère vous considérer comme une vieille dame!

Elle le regardait toujours aussi posément, son menton levé, ses yeux bleus lointains.

— Il est surprenant que, de nos jours, un âge avancé soit un critère indispensable pour obtenir une place, dit-elle calmement, mais si vraiment vous cherchez une vieille dame, je ne vous dérangerai pas davantage.

Leurs regards se croisèrent, et il remarqua qu'elle n'avait pas fait mine de se lever. Il pensait « Elle est sensationnelle! Qu'est-ce que ça doit être au lit! » Il baissa vivement les yeux sur son bloc, craignant presque qu'elle ne comprît, à son expression, les idées qui lui traversaient l'esprit. Machinalement, il se mit à percer des trous dans son buvard à l'aide de son porte-mine.

— Vous avez peut-être raison. Je n'ai guère l'habitude de ce genre de choses, vous savez, répondit-il et, sentant qu'il s'était maîtrisé, il releva la tête et sourit. Ma cliente a l'habitude des dames de compagnie d'un

certain âge. Celle qu'elle avait depuis dix ans est morte assez subitement, et ma cliente a un urgent besoin d'une remplaçante... Je ne sais quelle serait sa réaction si je lui présente une personne aussi jeune que vous.

Sheila Oldhill, toujours silencieuse, le regardait dans les yeux. Il se détourna. Comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

— Mais ce serait peut-être une bonne idée. Elle serait sans doute heureuse d'avoir quelqu'un de jeune... oui, c'est peut-être une idée...

De nouveau, le silence poli, le regard droit.

Constatant qu'il était en train de gâcher son buvard, il posa son crayon.

— Vous avez vu l'annonce, dit-il en se forçant à se détendre. Nous voulons une personne capable d'assurer le rôle de dame de compagnie et de secrétaire auprès d'une de nos clientes. Vous trouverez peut-être curieux qu'une banque s'occupe de... d'une chose de ce genre, mais il s'agit d'une cliente particulière, et je m'occupe de ses affaires en vue de lui faciliter la vie.

Sheila inclina légèrement la tête. L'expression des yeux fumés ne changea pas.

— Vous pensez sans doute être qualifiée pour un tel emploi. Pourquoi? demanda-t-il, résolu à la faire parler.

— Si vous voulez bien m'expliquer ce que j'aurai à faire, je pourrai vous donner une réponse intelligente.

Sa voix même était une caresse sensuelle, et il reprit son crayon pour faire de nouveaux trous dans le buvard.

— Ma cliente a soixante-dix-huit ans et elle en est

fière. Elle est immensément riche. Elle habite dans le plus grand palace de la ville un vaste appartement à deux étages avec terrasse. Elle est atteinte de cataracte aux deux yeux et n'y voit pour ainsi dire plus mais elle redoute les opérations et refuse toute intervention chirurgicale. Elle a besoin d'une femme compatissante pour vivre avec elle, s'occuper d'elle, par exemple lui lire les journaux, répondre à son courrier, l'aider à s'habiller, l'accompagner dans les magasins... vous voyez. Elle est facile à vivre, bonne, douce, en aucune façon autoritaire ni capricieuse. Le personnel de l'hôtel s'occupe de l'appartement. Elle a un chauffeur. Et en dehors de sa quasi-cécité, elle est loin d'être infirme.

— Alors je crois pouvoir me rendre utile, déclara Sheila sans hésitation. Je suis infirmière diplômée. J'ai passé quatre ans à l'hôpital Pendick, à New York. Auparavant, j'étais l'infirmière-assistante du docteur Gordon Fosdick, un grand chirurgien de Washington. Je tape à la machine, je connais la sténo, je conduis, je parle couramment le français et je suis musicienne.

Patterson prenait des notes.

— Tout cela me paraît excellent. Non que Mme Morely-Johnson ait besoin d'une infirmière, mais à son âge on ne peut jamais savoir.

Il se carra dans son fauteuil pour l'observer.

— Voyons, miss Oldhill, vous êtes infirmière diplômée et avec toutes ces qualités supplémentaires, il me semble que vous pourriez trouver un emploi plus intéressant que celui de dame de compagnie auprès d'une vieille dame, non?

Elle baissa la tête un instant, puis regarda de nouveau Patterson dans les yeux.

— Sans doute, mais je suis très fatiguée. Ces quatre dernières années ont été très pénibles. J'aime votre ville. Vous ne pouvez imaginer, monsieur Patterson, comme la vie d'hôpital peut être exténuante. (Ainsi, songea-t-il, elle s'était souvenu de son nom; il en fut flatté.) Si je pouvais trouver un emploi moins fatigant, cela me rendrait service. Il faut vous dire que j'étais violoniste. Je me suis foulé un muscle du bras gauche. On m'a assuré que cela se guérirait à condition que je n'exécute pas de travaux pénibles, et que je pourrais jouer de nouveau.

Patterson haussa le sourcil gauche.

— Vous êtes violoniste, tiens donc.

— Je l'étais. Comme je n'étais pas tout à fait assez douée pour devenir concertiste, je suis devenu infirmière, mais le violon a toujours été ma passion. Mon père était premier violon du New York Philharmonic Orchestra. Nous sommes une famille de musiciens.

Patterson poussa un long soupir.

— Votre talent de musicienne vous servira sans doute mieux encore que votre diplôme d'infirmière, miss Oldhill. Avant de se marier, Mme Morely-Johnson était Alice Lesson, la pianiste virtuose. Vous avez peut-être entendu parler d'elle?

— Naturellement. Elle était aussi bonne que Myra Hess. Elle a joué un jour avec mon père.

— Quelle coïncidence! Je dois vous dire que, comme elle est presque aveugle, elle joue beaucoup du piano. C'est sa façon de passer le temps. Sans doute sera-t-elle heureuse d'avoir une musicienne à ses côtés... Vous dites qu'elle a joué avec votre père?

— Il y a vingt-cinq ans. La symphonie de l'Empereur, de Beethoven. C'était la première fois que j'allais

au concert et que je voyais mon père sur une scène.

— Comment s'appelait-il?

— Henry Oldhill.

— Il vit toujours? Mme Morely-Johnson demandera certainement de ses nouvelles.

— Non, il est mort il y a trois ans.

— Ça fait longtemps que vous êtes ici, miss Oldhill?

— Je suis arrivée il y a deux jours. J'allais à Los Angeles, mais je me suis plue ici et j'ai voulu rester un peu. Je suis descendue à l'hôtel *Franklin*, j'ai lu votre annonce, je me suis demandée si...

Patterson connaissait le *Franklin*, un vieil hôtel bon marché mais convenable, où il ne serait descendu pour rien au monde, mais il avait des goûts de luxe.

— Très intéressant, murmura-t-il. Maintenant, il me faudrait des références. Vous devez comprendre que j'ai une responsabilité envers Mme Morely-Johnson. Je ne vous connais pas... et vous ne me connaissez pas. (Il lui adressa un sourire chaleureux, puis jeta un coup d'œil à ses notes.) Pourriez-vous me donner les références de ce docteur Fosdick?

Elle le regarda bien en face. Il vit les yeux bleu fumée s'agrandir légèrement et la trouva plus excitante encore.

— Non, mais j'en ai de l'hôpital Pendick.

Elle ouvrit son sac et posa une enveloppe sur le bureau. Patterson lut le certificat. Il était impersonnel, signé par un des administrateurs, et assurait que Sheila Oldhill, infirmière diplômée, était restée quatre ans chez eux, qu'elle était travailleuse, honnête, digne de confiance et patiente avec les malades. Ce n'était pas dithyrambique, mais déjà suffisant.

— Puisque vous n'avez pas de référence du docteur Fosdick, je pourrais sans doute lui téléphoner? proposait-il.

— Le docteur Fosdick ne vous donnera pas de bons renseignements sur mon compte, répondit-elle franchement, en le regardant en face.

Le sourcil gauche se haussa derechef.

— Tiens. Et pourquoi?

— Il serait de parti pris. (Après un instant d'hésitation, elle poursuivit :) Il a voulu se permettre certaines privautés. Il y a eu une scène déplaisante, et j'ai dû le quitter.

Patterson prit son crayon et se remit à percer des trous dans son buvard. Il imaginait fort bien la situation : un chirurgien travaillant sous pression, enfermé toute la journée avec cette fille séduisante. Lui-même en aurait fait autant, comme tout homme normalement constitué. Mais elle avait remis le toubib à sa place et l'avait quitté. D'autre part, il ne savait pas à quoi Fosdick ressemblait; c'était peut-être un bonhomme adipeux, vieux et laid.

— Je comprends, murmura-t-il.

Il éprouvait à présent quelques doutes. La situation était délicate, il avait une responsabilité et ne devait pas commettre d'impair. Cependant, il souhaitait que cette femme obtînt le poste car il voulait la revoir. Trois fois par semaine, au moins, il rendait visite à Mme Morely-Johnson, il pourrait ainsi voir Sheila. Il comprit qu'il la lui fallait. La sensualité cachée de cette fille, assise là si posément, le mettait en feu. A côté des autres femmes qu'il avait connues, aimées et oubliées, elle était comme un Pommard 1929 comparé à l'eau du robinet.

Les femmes jouaient un rôle important dans l'existence de Patterson. En sa qualité de directeur adjoint d'une banque et vivant dans une petite ville où les ragots allaient bon train, il devait se montrer extrêmement prudent. Il ne sortait guère qu'avec des femmes de la ville voisine, située à une vingtaine de kilomètres, et toutes étaient mariées. Elles étaient donc contraintes à autant de discrétion que lui.

Ses pensées s'étaient égarées si loin qu'il avait oublié un instant la présence de Sheila. Il sursauta en entendant sa voix.

— Excusez-moi, je réfléchissais... Vous disiez?

— Vous pensez peut-être que je ne ferai pas l'affaire?

Ils se regardèrent.

— A mon avis, si, mais je me demande quelle sera la réaction de Mme Morely-Johnson en apprenant que vous êtes aussi jeune. Au fait, puis-je me permettre de vous demander votre âge?

— Trente-deux ans.

— Cela vous ennuerait-il beaucoup si je lui disais que vous en avez trente-huit? Ça pourrait tout changer et... elle y voit si mal, n'est-ce pas? ajouta-t-il en souriant.

— Ça ne m'ennuie pas le moins du monde.

Il rêvait de la voir sourire. Elle était trop sérieuse, trop calme, trop posée.

— Voici ce que nous allons faire. Je dois la voir cet après-midi. Je lui expliquerai qui vous êtes. Si elle semble intéressée, je m'arrangerai pour qu'elle vous reçoive demain. Qu'en dites-vous?

Une très légère lueur brilla dans les yeux bleu

fumée, et les lèvres frémirent en un semblant de sourire, qui plut à Patterson.

— Merci, monsieur Patterson, dit-elle en se levant.

Il contempla le long corps svelte aux rondeurs fermes et sentit de nouveau une bouffée de désir brûlant.

— J'espère pouvoir arranger ça. Je crois que j'y arriverai. Mais vous ne m'avez pas demandé quel sera votre salaire.

Elle se dirigeait lentement vers la porte.

— Je suis certaine qu'il sera convenable. Je préfère ne pas le connaître avant d'être sûre d'avoir la place. Je serai moins déçue, si ça ne se fait pas.

Elle avait la main sur la poignée de la porte. Il fit vivement le tour de son bureau et s'approcha d'elle.

— Dès que je saurai quelque chose, je vous préviendrai. Serez-vous à votre hôtel vers 7 heures?

— Sans doute.

— J'y passerai avant de rentrer chez moi. Vous voulez bien? C'est mon chemin.

— Si vous n'avez pas de bonnes nouvelles à m'annoncer, ne vous dérangez pas.

— Bonnes ou mauvaises, je passerai. Mais je pense qu'elles seront bonnes.

Elle l'examina, de son étrange regard lointain et, après un léger signe de tête, elle lui tourna le dos, puis sortit dans la rue où elle disparut bientôt dans la foule.

Patterson referma la porte de la banque. Il resta un long moment à regarder l'épaisse moquette verte, l'index pressant sa fossette, puis il retourna à son bureau, s'assit et attira vers lui le portefeuille de Bernie Cohen.

La longue liste d'actions et d'obligations se brouil-

lait sous ses yeux. Il ne voyait que le regard bleu lointain couleur de fumée et cette bouche charnue flottant au-dessus des feuillettes. Pendant une demi-heure il ne fit que penser à elle, puis, voyant l'heure, il fourra le portefeuille dans un tiroir et quitta la banque.

Sautant dans sa voiture, il roula à toute vitesse en direction du *Plaza Beach Hotel*.

A son début, Seaview Boulevard était une artère résidentielle mais qui perdait lentement de son lustre en suivant son chemin sinueux le long de la côte, passant par la médiocrité pour aboutir à la misère des taudis. Le boulevard couvrait plus de trois kilomètres. On commençait par découvrir le *Plaza Beach*, avec sa vaste plage privée, ses parasols aux vives couleurs, son restaurant-bar en plein air au toit de chaume, ses boutiques, ses vitrines de joailliers scintillantes de diamants. A une certaine distance, après un jardin public plein de fleurs tropicales et de palmiers gracieux, se dressait le *Splendid*, moins luxueux que le *Plaza* mais tout de même cher, qui possédait une plage privée plus petite. Plus loin encore l'*Ambassador* n'avait pas de plage et sa façade avait besoin d'être ravalée. Venaient ensuite les magasins de touristes, les boutiques de souvenirs; là, c'était beaucoup moins reluisant. A quinze cents mètres du *Plaza*, on trouvait le *Franklin*, un bon hôtel de famille, vaguement mi-teux, peux coûteux mais confortable. Après le *Franklin* c'était la rade, les cabanes de pêcheurs, les bars, les bistrotts à boissons bon marché et plus loin encore les taudis où vivaient ceux qui gagnaient tant bien que mal leur maigre pitance sur les quais.

Gerald Hammett, assis sur la véranda qui longeait toute la façade de l'hôtel, contemplait les bateaux de pêche et l'activité de la rade avec une indifférence ennuyée. De temps en temps, il jetait un coup d'œil à sa montre-bracelet de bazar et fronçait les sourcils.

Gerald Hammett avait vingt-six ans, une taille mince, des épaules étroites et de longs cheveux blonds qui couvraient le col ouvert de sa chemise de sport à rayures rouges et blanches. Ses longs favoris soigneusement coupés formaient des triangles rectangles, dont les pointes partant des oreilles s'épaississaient pour rejoindre aux coins de la bouche une moustache à la gauloise; l'ensemble avait un aspect vaguement sinistre. Il avait de petits yeux gris perpétuellement en mouvement, une bouche mince, un nez camus. En somme, il avait l'air de ce qu'il était : le produit type de l'instabilité, insatisfait de son mode de vie, peu sûr de lui, cherchant toujours sans savoir ce qu'il voulait, mais avec un fond de violence latente que la moindre critique, la moindre opposition pouvaient déclencher.

Portant un méchant sac de voyage, il était arrivé à l'hôtel la veille au soir. Sheila Oldhill était dans le hall, mais ils avaient feint de ne pas se connaître. Alors qu'il passait près d'elle, elle avait tracé du bout du doigt le chiffre 2 sur la page de son livre ouvert, pour lui indiquer qu'elle avait une chambre au second. Comme l'hôtel était à moitié vide, il obtint sans peine une chambre au même étage. Il la prit pour huit jours, en disant qu'il resterait peut-être plus longtemps. L'employé de la réception lui assura qu'on serait ravi de le garder et l'escorta personnellement à la chambre.

Sheila et Hammett étaient convenus qu'il serait plus sage de n'être jamais vus ensemble. Après minuit,

quand tout le monde dormait et qu'il ne restait que le veilleur de nuit noir assoupi dans le hall, Gerald se glissa dans la chambre de Sheila. Là, ils s'assirent sur le lit et chuchotèrent longuement. Malgré le désir de Gerald de rester plus longtemps, elle refusa et cela le mit d'une humeur maussade. Il passa une mauvaise nuit, en se demandant si ce projet réussirait, et s'il n'avait pas eu tort d'accepter de marcher avec elle. Mais il la désirait... il avait besoin d'elle et savait que s'il voulait la garder, il devait prendre part à l'affaire.

Elle avait déjà quitté l'hôtel quand Hammett descendit pour son petit déjeuner et il passa la matinée à errer en ville. C'était un joli patelin, mais il en eut vite marre. Il n'avait pas un rond — comme toujours — et il était furieux de ne pas pouvoir aller prendre un verre au bar du *Plaza*, au lieu de se contenter d'un coca dans un de ces sales bistrotts du port remplis de pêcheurs puants et grossiers.

Il rentra déjeuner, fort mal, au *Franklin* et à présent il poireautait sur la véranda depuis deux heures. Sheila avait promis d'être de retour à 16 heures. Il était 16 h. 20, et toujours rien.

Il tira de la poche revolver une mince liasse de billets et les compta furtivement. Il y en avait pour cinquante-cinq dollars, Sheila devait avoir la même somme sur elle. Si elle échouait, ils devraient décarrer de là en vitesse, pensa-t-il. Vu les prix pratiqués dans ce piège à touristes de luxe, cent dollars, ça ne les mènerait pas loin.

Il l'aperçut alors sur le large trottoir et sentit son cœur battre. A son expression, il était impossible de savoir si elle avait réussi ou non. Elle était toujours la même, calme, posée, lointaine, et cela le mettait sou-

vent en boule. Même quand elle était montée contre lui, elle gardait son calme; seul le ton de sa voix devenait plus sec et les yeux bleu fumée plus vifs.

Sans se presser, elle monta les marches et passa devant lui sans le regarder. Il frémit de rage contenue et dut faire un effort pour ne pas bondir et lui courir après. Un iceberg, pensa-t-il. Rien ne l'ébranlait jamais! Elle devait bien savoir qu'il mourait d'impatience depuis des heures! Elle aurait quand même pu lui adresser un petit signe, afin de lui indiquer en passant si elle avait réussi!

Il se tordit le cou et regarda le hall par la vitre sale. Elle était au bureau de la réception et attendait que le vieil employé noir lui remette sa clé. Hammett dut faire un nouvel effort pour rester assis. Il prit une cigarette et craqua une allumette d'une main tremblante. Avec une grimace, il contempla ses ongles rongés, ses doigts maigres jaunis par la nicotine.

Il resta assis, au supplice, pendant cinq longues minutes puis, en se forçant à la nonchalance, il se leva et entra dans le hall.

Quatre ou cinq vieillards étaient assis dans d'antiques fauteuils de rotin, et il eut conscience de leur brusque silence quand il passa près d'eux.

« Allez vous faire foutre, vieux fossiles! songea-t-il. Allez sauter dans vos foutus cercueils! »

— Le trente-deux, dit-il à l'employé.

— Oui, monsieur. Le trente-deux. Voici, monsieur.

Une main noire noueuse posa la clé sur la surface éraillée du bureau de réception.

— Vous resterez ici pour dîner ce soir, monsieur? dit le vieux Noir avec un large sourire. Il y a un excel-

lent dîner. Je l'ai vu préparer. De la soupe, du bon poisson grillé et une belle glace.

Il y avait de la nostalgie dans sa voix, comme s'il rêvait de se taper un pareil festin. Hammett soupira. Il n'avait pas le choix. Il avait pris la pension complète, parce que c'était moins cher.

— Oui, je dînerai ici, dit-il et, prenant sa clé, il se dirigea vers le vieil ascenseur grinçant.

Il longea le couloir désert du second, s'arrêta devant sa chambre, regarda à droite et à gauche, puis fit vivement quelques pas, jusqu'à celle de Sheila. Doucement, il tourna la poignée, sentit le battant céder et entra en refermant la porte sans bruit derrière lui.

Vêtue d'un léger peignoir de coton transparent, Sheila se tenait devant la fenêtre ouverte. A contre-jour, il voyait ses longues jambes fuselées et les rondeurs fermes de ses fesses sous le tissu diaphane. Ce spectacle lui produisait toujours de l'effet, mais ce n'était pas le moment de se laisser aller.

Elle se retourna vivement puis, consciente de sa quasi-nudité, elle alla s'asseoir dans l'unique fauteuil avachi, qui grinça sous son poids.

— Je t'ai répété de ne jamais venir ici avant minuit passé, dit-elle posément. Tu es donc incapable de faire ce qu'on te demande?

Il s'assit sur le lit.

— Te bile pas, y avait personne. Alors, comment ça s'est passé?

— Il faut attendre. Je sais au moins qu'il est pour moi.

Hammett fronça les sourcils.

— Tu veux dire que Jack a raison? Il a bien pigé ce cave?

— Je crois.

Le ton de sa voix étonna Gerald qui la regarda vivement.

— Qu'est-ce que t'as? Pourquoi tu fais cette tête?

— Quelle tête je fais?

— Allez, quoi! Qu'est-ce qui ne va pas?

Elle se tourna vers lui.

— Rien, jusqu'à présent. Mais rien n'est réglé non plus. Ils veulent une femme âgée. Il a dit qu'il essaierait de la persuader, mais ça ne veut pas dire qu'il réussira.

Hammett passa une main dans ses cheveux crasseux.

— Tu rigoles? Il la persuadera. Jack a dit qu'elle en pinçait pour lui. Tout ce que ce connard raconte, c'est parole d'évangile pour la vieille.

— A soixante-dix-huit ans?

Gerald sourit largement.

— Je connais ma tante. Elle a toujours eu un faible pour les mecs comme ce cave-là, suaves, séduisants, beaux. Elle a jamais pu leur résister. Si Jack dit qu'elle en pince pour le mec Patterson, c'est vrai. Alors tout ce que Patterson dira, elle sera d'accord.

Sheila laissa tomber sa tête contre le dossier du fauteuil.

— Dieu que tu peux être bête! soupira-t-elle en croisant ses longues jambes qu'elle recouvrit d'un pan du peignoir. Il la voit fréquemment. Une femme comme ça veut toujours attirer l'attention des hommes, justement. Elle ne tiendra peut-être pas à avoir auprès d'elle une fille plus jeune qui risquerait de plaire à Patterson. Alors, tu comprends maintenant pourquoi j'ai des doutes?

Hammett se mit à ronger l'ongle de son pouce.

— Et alors? Je te le dis... Moi, cette combine, ça ne me dit rien qui vaille. Foutons le camp de cette ville pourrie. Allons à Los Angeles.

— Patterson va lui raconter que j'ai trente-huit ans, reprit Sheila comme si Gerald n'avait rien dit. Il devine le danger, mais même une fille de cet âge peut lui paraître trop jeune. Elle peut tout fiche en l'air.

— Bon... et après?

— Tais-toi, Gerry!

— Hé, merde, à la fin! Foutons le camp!

Sheila baissa les yeux sur sa montre.

— Patterson passera ici quand il l'aura vue. Je veux prendre une douche. Je crois qu'il va m'inviter à dîner. Il a dit qu'il passerait, que les nouvelles soient bonnes ou mauvaises. Taille-toi, Gerry. Il faut que je me change.

Il la regarda, l'air maussade, puis il se leva enfin. A la porte, la main sur la poignée, il se retourna pour la contempler.

— Des fois, je me dis que je suis dingue de rester avec toi, grinça-t-il. T'as pas de sang dans les veines... t'es froide comme... comme une foutue Joconde!

— Allons, va-t'en. Il faut que je m'habille, dit-elle après l'avoir regardé fixement pendant quelques secondes, puis elle l'écarta pour aller à la salle de douches.

En garant son coupé Wildcat écarlate devant le *Franklin*, Patterson aperçut Sheila Oldhill sur la véranda et lui fit signe. Elle se leva et descendit les quelques marches pendant qu'il quittait vivement sa voiture, laissant la portière ouverte. Il était près de

20 heures et tout le monde, y compris Hammett, se trouvait à la salle à manger.

L'œil de Patterson la détailla quand elle s'avança vers lui. Elle portait une simple robe de toile blanche avec une chaîne dorée autour de sa taille mince, et un sac de plastique blanc. Il la trouva sensationnelle.

— Bonsoir, lança-t-il avec son chaud sourire. Nous avons beaucoup de choses à nous dire. Acceptez-vous de dîner avec moi? Je meurs de faim et... eh bien, nous avons beaucoup à nous dire.

Il vit les immenses yeux bleus s'agrandir légèrement. Elle parut hésiter, puis elle inclina la tête.

— Oui, très volontiers.

— Alors montez. Vous aimez les fruits de mer?

— J'aime tout.

Elle monta gracieusement, sans montrer ses cuisses, et Patterson claqua la portière.

Il se glissa au volant. Elle constata qu'il était passé chez lui se raser et se changer; il portait un costume sombre, une chemise blanche et sentait l'eau de toilette.

— Je crois que ça va s'arranger, dit-il en démarrant. Il y a différentes choses dont nous devons parler, mais pour le moment, je suis optimiste. Désormais, tout va dépendre de vous.

— Oui. C'est vraiment très aimable à vous, monsieur Patterson, de vous donner autant de mal.

— Ça n'est pas tout à fait désintéressé de ma part, répliqua-t-il en riant. Je suis obligé de voir très souvent Mme Morely-Johnson. Je devais discuter de certains détails avec son ancienne dame de compagnie qui est morte. Ce n'était pas gai car elle ne m'aimait

guère. J'espère que nous pourrons mieux nous entendre, vous et moi.

— Je l'espère aussi.

Il lui coula un bref regard. Elle regardait par le pare-brise les feux arrière des voitures devant eux. Le dessin du cou et de la gorge de la fille l'excita. Il s'imagina qu'il la prenait dans ses bras, pressait ses lèvres sur cette merveilleuse chair si ferme. Son expérience lui avait appris que les femmes réagissaient violemment quand il les embrassait à la gorge.

Il ralentit et tourna dans une petite rue.

— Nous y sommes. C'est mon restaurant préféré. D'abord la cuisine y est excellente et le portier gare également ma voiture.

Il s'arrêta devant une porte surmontée d'un vélum de toile bleu et or. Le portier en uniforme bleu et or ouvrit la portière à Sheila, en ôtant sa casquette galonnée.

— Bonsoir, monsieur Patterson. Bonsoir, mademoiselle.

— Salut, Fred. Voulez-vous vous occuper de ma voiture? dit Patterson en mettant pied à terre pour prendre Sheila par le bras, d'un geste possessif.

Ils entrèrent et elle aperçut une longue salle bondée, mais Patterson la guida vers un escalier.

— Non, nous allons au premier.

Sur le palier, un maître d'hôtel souriant les attendait, une liasse de menus recouverts de cuir sous le bras.

— Bonsoir, monsieur Patterson... madame...

Sheila sentit qu'elle était l'objet d'une attention soutenue, et en voyant le sourire du maître d'hôtel s'élargir, elle comprit qu'il approuvait.

— Par ici, s'il vous plaît...

Il ouvrit une porte et les fit entrer dans un cabinet particulier aux murs recouverts de velours rouge; un couvert pour deux était préparé, avec deux chaises de bois doré capitonnées de velours rouge; un large canapé assorti était poussé devant la fenêtre aux rideaux tirés.

— Deux champagne cocktails, Henry. Tout de suite.

— Certainement, monsieur Patterson.

Le maître d'hôtel s'éclipsa. Sheila regarda autour d'elle, aperçut le canapé, pivota vers la porte et remarqua un lourd verrou de cuivre.

— Je ne savais pas qu'il existait encore de tels endroits, murmura-t-elle.

Patterson tira une des chaises de la table et lui fit signe de venir s'asseoir.

— Ils sont rares... C'est très commode pour les discussions d'affaires, discret, impressionnant... et ça va sur la note de frais, ajouta-t-il en riant.

En s'asseyant, elle le regarda dans les yeux.

— Ce soir, c'est la banque qui paiera?

— Non, je suis ici pour mon plaisir... Vous aimez les huîtres?

— Oui, beaucoup.

Le maître d'hôtel reparut, suivi d'un garçon portant les champagne cocktails.

Elle observa Patterson qui consultait le menu. Parfaitement à son aise, c'était, à n'en pas douter, un homme aux décisions rapides. Sans lui demander son avis, il commanda deux douzaines d'huîtres et une croustade de fruits de mer.

— Le vin blanc habituel, monsieur Patterson? demanda le maître d'hôtel.

— Oui.

Quand ils furent seuls, il expliqua :

— Une croustade de fruits de mer, ça peut vous sembler banal, mais ici, c'est une merveille... la spécialité de la maison. Queues de langoustes, moules et langoustines dans une sauce au vin blanc recouvertes d'une très légère pâte feuilletée et servie avec des fonds d'artichauds. Ça vous plaît?

— Ça me paraît merveilleux, en effet.

Il leva son verre.

— A votre succès.

Elle ne toucha pas le sien mais l'observa de son regard déroutant.

— Monsieur Patterson, traitez-vous toutes les futures dames de compagnie de cette façon?

Patterson haussa le sourcil gauche, et sourit.

— C'est la première fois de ma vie qu'on me charge d'engager une dame de compagnie, aussi vous me prenez de court. La réponse est sans doute que tout dépend de la dame en question.

Elle prit son verre, but une gorgée, le reposa.

— Vous croyez que j'ai une chance?

— Oui... une très bonne chance. Mais avec les vieilles personnes, on ne peut jamais être sûr de rien. Entre nous, je vous avoue que ça n'est pas toujours drôle pour moi quand la vieille dame est d'humeur maussade, mais ce soir elle était justement d'excellente humeur. Demain, elle risque de l'être moins, voilà le hic.

Les huîtres arrivèrent sur un plateau de glace pilée. Pendant que le garçon s'activait, disposait les rapiers de beurre, de citron et de pain bis, ils gardèrent le

silence, mais une fois le serveur parti, Patterson reprit, après avoir bu son cocktail :

— L'ennui, miss Oldhill, c'est que votre âge l'inquiète un peu... je vous avais avertie.

— Je comprends.

— Oui, mais ce problème pourrait être résolu si vous consentez à suivre mes conseils.

Elle goba une huître avant de demander :

— Quels conseils?

Patterson se pencha vers elle, la couvant du regard et du sourire.

— Vous a-t-on jamais dit que vous êtes ravissante?

Elle baissa les yeux sur sa coquille vide, qu'elle posa dans son assiette, puis releva la tête pour croiser franchement son regard, ses yeux bleus lointains.

— Oui... Le docteur Fosdick, entre autres.

Patterson dégagea une nouvelle huître de sa coquille.

— J'avais oublié ce bon docteur... Eh bien, la vieille dame est pratiquement aveugle, mais pas à ce point-là. Je vous conseille, pour aller la voir demain, de vous rendre moins séduisante.

— Parce que je dois la voir demain?

— A onze heures, et je vous en prie, soyez à l'heure. Elle aime par-dessus tout la ponctualité.

Ils mangèrent en silence. Patterson ne parvenait pas à la quitter des yeux. Devant son expression impassible, il ne pouvait deviner ce qu'elle pensait. Les huîtres finies, le garçon vint changer les assiettes. Patterson commençait à s'inquiéter. Serait-elle frigide? Il ne parvenait pas à y croire, pas avec cette sensualité qui émanait d'elle. Non, c'était impossible, et pourtant son charme ne semblait avoir aucun effet sur elle. Il le sentait. Elle restait froide, calme, elle

n'était pas troublée par son sourire, qui lui avait valu tant de conquêtes faciles. Il s'agita un peu sur sa chaise pendant que le garçon servait la croustade.

Quand il les eut laissés, ils mangèrent un moment en silence, puis elle observa :

— C'est vraiment délicieux.

— Je suis heureux que ce plat vous plaise...

Il poussa un morceau de croûte à l'aide de sa fourchette.

— Je lui ai parlé de vous. Le fait que vous soyez la fille d'Henry Oldhill lui a plu énormément; c'était à prévoir. Mais une fois le premier moment d'enthousiasme passé, elle a observé « Ce doit être encore une enfant! ». Je lui ai dit que vous aviez trente-huit ans, que vous étiez très sérieuse, et je lui ai parlé de votre bras, sur quoi elle m'a demandé pourquoi une fille comme vous consentirait à s'occuper d'une vieille dame. Là, je crois que j'ai eu un moment d'inspiration.

Patterson s'interrompit pour sourire, l'air très content de lui.

— Je lui ai dit que vous aviez toujours admiré son jeu, que vous la trouviez meilleure pianiste que Myra Hess et que vous considéreriez comme un privilège l'honneur de pouvoir lui rendre service.

— Vous avez simplement dit la vérité, répondit calmement Sheila. Pour moi, ce serait en effet un privilège de faire quelque chose pour elle, et de l'entendre jouer.

Patterson coupa une queue de langouste. Cette femme le déroutait de plus en plus. Se moquait-elle de lui, par hasard? Elle ne comprenait donc pas que toute cette manœuvre devrait être payée par une nuit dans son lit? Ou bien s'imaginait-elle sincèrement

qu'un cadre supérieur de banque aussi occupé que lui se donnerait tout ce mal, l'inviterait à dîner dans un restaurant coûteux et n'attendrait rien de plus qu'un remerciement poli en échange? Il décida de lui lancer une pointe :

— Elle a été ravie, bien sûr. Alors elle veut vous voir. Mais elle m'a demandé si j'avais une autre personne sous la main, ce qui est le cas, si jamais elle pense, après vous avoir vue, que vous êtes tout de même trop jeune.

Il leva brièvement les yeux de son assiette pour guetter sa réaction, mais elle était toujours aussi impassible et semblait savourer sa croustade comme si son propos n'avait contenu aucune menace voilée.

— Vous devez comprendre, miss Oldhill, que cette affaire est assez délicate pour moi. Je ne veux pas perdre la confiance de Mme Morely-Johnson. Elle m'est très importante, ainsi qu'à la banque. J'ai donc une autre candidate qui n'attend qu'un mot de moi. Par certains côtés, elle ferait mieux l'affaire que vous. Elle a beaucoup d'expérience, et près de cinquante-cinq ans. Mme Morely-Johnson la reçoit demain matin à dix heures; elle vous attend à onze. Elle se décidera ensuite.

— Bien sûr, murmura Sheila de cette voix posée, qui enrageait toujours Hammett. Je comprends parfaitement.

Ils achevèrent la croustade et Patterson sonna le serveur.

— Ils ont un choix de desserts admirables. Un sorbet aux fraises, par exemple...

— Merci, je prendrai simplement un café.

— Moi aussi.

Il commanda deux cafés au garçon qui desservait, puis il tira de sa poche un lourd étui à cigarettes en or — autre cadeau de Mme Morely-Johnson — qu'il présenta à Sheila. Quand ils eurent allumé leurs cigarettes, que le café fut servi, elle demanda après le départ du serveur :

— Pourriez-vous me dire, monsieur Patterson, comment je dois m'y prendre pour me rendre moins séduisante, comme vous dites?

Il l'examina un moment.

— Changez votre coiffure. Les cheveux tirés. Pas de maquillage du tout. Une robe sombre, plus longue; des talons plats.

Elle parut étonnée.

— Vous semblez vous y connaître! Je suivrai vos conseils.

Il prit dans une poche une paire de lunettes en écaille aux verres rectangulaires, du genre sérieux et les posa sur la table.

— Portez ça. Je les ai achetées après avoir vu Mme Morely-Johnson. C'est du verre neutre. Inutile de les garder tout le temps, bien sûr, mais portez-les demain matin. Elles vous changeront beaucoup.

Docilement, elle chaussa les lunettes et alla se regarder dans une glace au-dessus de la console. Elle revint à la table.

— Vous avez raison, monsieur Patterson. Comme c'est astucieux de votre part! Je vous remercie. Vous m'êtes d'un grand secours.

Patterson pressa de l'index la fossette de son menton.

— Je souhaite simplement que vous ayez la place. Ecoutez, je suis prêt à vous parler que vous allez être

agréée et que nous aurons souvent l'occasion de nous voir. Nous pourrions peut-être nous appeler par notre prénom? Je m'appelle Chris, Sheila.

— Mais naturellement!

Elle sourit. C'était la première fois qu'il la voyait réellement sourire et malgré les lunettes, il la trouva plus attirante encore.

— Je vous en supplie, ôtez ces binocles! Vous avez l'air d'une institutrice!

Elle éclata de rire et les ôta.

— Comme ça, c'est mieux? fit-elle en lui tendant le sucrier. Moi, je n'en prends pas.

— Moi non plus.

— Bien. Alors c'est décidé. Demain matin à onze heures, vous allez vous présenter au *Plaza Beach*. Demandez Mme Morely-Johnson à la réception, en donnant votre nom. J'ai déjà prévenu le concierge. Tout sera très simple.

— Comme vous êtes habile, Chris!

— Sans doute, dit-il en souriant, très sûr de lui, très satisfait. Ah, pour la question de votre salaire. C'est moi qui vous réglerai, avec la petite cassette des menues dépenses de la vieille dame, dont je m'occupe. Je règle toutes ses factures. La dernière dame de compagnie touchait cent dollars par semaine, nourrie, logée et blanchie, bien entendu. Vous habitez l'appartement du *Plaza*. Votre chambre est très agréable, luxueuse, même... télévision... tout le confort. J'ai conseillé à Mme Morely-Johnson de vous donner cent quarante dollars. Elle est d'accord. Ça vous va?

— Merci. C'est extrêmement généreux.

Il avait espéré davantage. Après tout, cent quarante dollars par semaine, nourrie et logée, ça ne se trouve

pas sous le pied d'un cheval, mais elle avait l'air de le prendre tout naturellement. Il avait dû marchander durement avec la vieille avant de la décider.

Après le café, il y eut un bref silence, puis Sheila regarda fixement le canapé de velours rouge. Patterson suivit son regard.

— Ça vous intéresse? demanda-t-il avec une nonchalance étudiée.

— Je pensais simplement que c'était commode... Ainsi que le verrou à la porte.

Elle tourna vers lui son regard redevenu lointain. Il sentit son cœur battre.

— Le verrou est superflu, répondit-il d'une voix mal assurée. Après le café, le personnel ne monte jamais.

Elle l'observait toujours fixement. Il se sentit gêné.

— Vous le savez par expérience?

Il se força à sourire.

— Si l'on veut.

— Chris... (Elle s'interrompit pour écraser sa cigarette dans le cendrier, puis elle leva les yeux et ses lèvres esquissèrent un sourire.) Je paye toujours mes dettes, mais pas de cette façon.

— Voyons, Sheila! s'exclama-t-il, feignant d'être choqué. Vous n'allez pas vous imaginer... ce n'est pas ce que vous... Je ne voudrais pas que...

— Je vous en prie. Pour moi, le plaisir est une chose sérieuse, un don de Dieu dont on ne doit jamais abuser à tort. Pour moi, le plaisir ne consiste pas à relever ma robe jusqu'au cou et à m'allonger sur un canapé dans un restaurant élégant où le personnel disparaît discrètement après le café. Mais je paye

toujours mes dettes. Peut-être pourrions-nous en reparler quand j'aurai la place?

Pour la première fois de sa vie ou presque, Patterson se sentit rougir; il avait le front en sueur. Il n'avait jamais imaginé que cette fille serait une conquête facile, mais cette promesse voilée de règlement futur d'une dette le laissait pantelant.

— Ne dites pas de choses pareilles, murmura-t-il. Je ne veux pas que vous vous mépreniez...

— Je vous téléphonerai dès que j'aurai une réponse, fit-elle en se levant.

— Vous voulez partir?

Il était ahuri; non seulement elle prenait le contrôle de la conversation, mais aussi de la soirée.

— Il le faut. J'ai des lettres à écrire avant de me coucher, et il est déjà bien tard.

Il comprit alors qu'il n'avait pas affaire à une femme ordinaire et que le charme dont il était si fier n'était qu'une arme émoussée. Mais il la désirait comme jamais il n'avait désiré une autre femme. Il était assez malin pour savoir quand il convenait de s'incliner de bonne grâce. *Je paie toujours mes dettes.* Patience, se dit-il.

— Si vous voulez.

Il se leva et la suivit. Pendant qu'il signait l'addition, elle descendit et sortit du restaurant. Il la rejoignit sur le trottoir.

— Comment vous remercier, Chris? dit-elle. J'ai passé une excellente soirée, et merci encore pour...

— Espérons que ça marchera...

Il songeait à ce qu'elle avait dit. *Le plaisir est une chose sérieuse, un don de Dieu...* La pensée de l'avoir un jour dans son lit le rendait fou.

Le portier arriva au volant de la Wildcat. Ils roulèrent lentement vers le *Franklin*. Quand Patterson s'arrêta devant l'hôtel, Sheila se pencha vers lui et ses lèvres lui effleurèrent la joue. Mais avant qu'il ait le temps de revenir de sa surprise et tente de la saisir, elle était descendue de voiture.

— Bonsoir, Chris... et merci encore.

Il la vit escalader rapidement le perron. Dans le hall, Hammett l'attendait, rongé d'impatience.

II

Le lendemain matin, Patterson arriva à son bureau à l'heure habituelle et fit grise mine en voyant les deux tas de courrier soigneusement disposés de part et d'autre de son buvard.

Il avait à peine dormi, pensant à Sheila. Voilà une fille qui ne mâchait pas ses mots! *Pour moi, le plaisir ne consiste pas à relever sa robe jusqu'au menton...* Aucune des femmes qu'il avait connues n'aurait osé s'exprimer avec une telle liberté, et il en avait été secoué, mais dans un sens cette franchise était encourageante. Une femme sans expérience ne parlerait pas comme ça. Il était également gêné, qu'elle eût compris qu'il en pinçait pour elle et cela l'irritait. Avait-il été aussi maladroit? Et puis elle avait été maîtresse de la situation, à tout instant, chose dont il n'avait pas du tout l'habitude. C'était exaspérant. Bon sang! pour la démonter, celle-là... Et le célèbre charme Patterson n'avait pas opéré, pour la première fois de sa vie. *Mais je paie mes dettes.* Cela signifiait qu'à son heure, quand elle serait prête, elle accepterait de coucher avec lui... sans aucun doute.

Il s'assit à son bureau et alluma une cigarette.

Pendant toute la nuit, puis sous la douche, et pendant qu'il se rasait, il s'était demandé mille fois pourquoi et comment cette femme l'avait électrisé. Elle n'était pas spécialement belle, ni jolie! Il ne comprenait pas, et pourtant il était obsédé; malade de désir à l'idée de l'avoir un jour nue dans son lit. Cela ne lui était jamais arrivé non plus. Bien souvent, il avait éprouvé du désir pour beaucoup de femmes, mais jamais de cette manière déchirante. Il y avait en elle une part d'étrangeté qui suscitait ce désir violent, qui l'effrayait et l'enchantait à la fois. Un je ne sais quoi... Mais quoi, bon Dieu?

Vera Cross, sa secrétaire, entra. C'était une ravissante fille de vingt-sept ans, élégante, efficace. La vue de ses seins libres sous le chandail et de ses longues jambes fuselées avait toujours aidé Patterson à supporter le train-train quotidien. Il s'était souvent demandé comment elle était au lit mais c'était une question qu'il se posait toujours à l'aspect d'une jolie femme. Il soupçonnait qu'elle serait transportée d'enthousiasme mais il s'était toujours gardé de faire le moindre geste, le moindre faux-pas, tout en étant certain qu'il n'aurait pas risqué de gifle s'il lui pinçait gentiment les fesses de temps en temps. Cependant, il avait entendu parler de plusieurs de ses collègues qui avaient commis l'erreur de coucher avec leur secrétaire et des ennuis auxquels ils s'étaient exposés. Patterson était ambitieux. Il espérait être nommé un jour vice-président de la banque... et même président, pourquoi pas? Il savait qu'une seule faute de ce genre mettrait fin à ses espoirs et en attendant Vera et lui s'entendaient bien, en copains et strictement « bas les pattes ».

— Bonjour, Chris. Il y a beaucoup de courrier ce

matin, dit-elle. J'ai fait le tri. La pile de droite est urgente.

Elle s'assit, croisa ses longues jambes et ouvrit son bloc sténo.

Patterson réprima un soupir et prit la première lettre. Au prix d'un gros effort, il eut disposé du courrier à 9 heures 50. De temps en temps, alors qu'il lisait une missive, de grands yeux bleu fumée flottaient entre les lignes mais il s'obligeait à se concentrer sur son travail. A 10 heures, il dut assister à la réunion matinale du conseil d'administration qui durerait jusqu'à 11 heures moins le quart.

— Pas de rendez-vous, Vera? demanda-t-il, sans grand espoir.

— Toutes les vingt minutes, jusqu'au déjeuner, répondit-elle gaiement. M. Cohen vient à onze heures. Je lui ai accordé une demi-heure.

Patterson se frappa le front du plat de la main.

— Bon Dieu! Mais je n'ai pas eu le temps d'examiner son portefeuille! s'exclama-t-il, en se rappelant que durant l'après-midi de la veille il n'avait pensé qu'à Sheila.

— Je m'en suis doutée. Je l'ai porté aux Obligations, et ils ont fait quelques suggestions. Je leur ai dit que vous étiez trop occupé.

Elle lui tendit deux feuillets dactylographiés.

— Je ne sais pas ce que je deviendrais sans vous, Vera. Vous êtes la perle des perles. Merci, dit-il très sincèrement.

Vera sourit.

— Je savais que vous étiez pris par les entrevues de ces bonnes femmes pour Mme Morely-Johnson. Vous avez trouvé quelqu'un?

— Je crois... Je le saurai dans la journée. Merci encore, Vera, murmura Patterson, et il se mit à étudier les suggestions du service des obligations.

Pendant la réunion du conseil, une simple formalité, il ne cessa de consulter sa montre. Mme Morely-Johnson devait recevoir Mme Fleming. Il s'inquiéta. Et si la vieille dame se prenait d'une amitié soudaine pour cette aimable femme âgée, expérimentée? Il avait minimisé ses qualités, mais avec prudence, en mettant l'accent sur sa modeste extraction et son ignorance musicale, ce qui risquait éventuellement de devenir cause d'ennui. C'était un poison subtil mais il pensait avoir orienté le choix de la vieille dame.

Dans son bureau, discutant avec Bernie Cohen d'investissements et de placements à court terme, il ne cessait de regarder la pendule. Il était maintenant 11 heures 10. Sheila devait être assise dans un des fauteuils du salon luxueux de l'appartement en terrasse, répondant aux questions de Mme Morely-Johnson. Il avait les mains moites. Et si ça ne marchait pas? Que ferait Sheila? Elle avait parlé de Los Angeles. Disparaîtrait-elle de sa vie? C'était impossible!

Il finit par se débarrasser de Bernie Cohen et dut recevoir Mme Van Davis qui avait un surplus de capital à investir. Il ne put en finir avec elle avant 11 heures 40 et la raccompagnait dans le hall quand il aperçut Vera qui lui faisait signe. Laisant Mme Van Davis encore sous le charme, il se précipita vers sa secrétaire.

— Mme Morely-Johnson est en ligne.

— Passez-la-moi dans mon bureau, dit-il en galopant déjà.

Il ferma la porte, prit le temps d'allumer une cigarette d'une main tremblante, puis décrocha vivement.

— C'est vous, Chris?

Mme Morely-Johnson avait l'accent nasillard du Middle-West et, quand elle parlait au téléphone, s'imaginait toujours que son interlocuteur était sourd. Patterson fit une grimace, écarta le récepteur de son oreille et répondit de sa voix charmeuse :

— Bonjour, madame Morely-Johnson. Comment allez-vous ce matin?

— Ça va, ça va. Un peu fatiguée, peut-être. (Elle aimait rappeler qu'elle n'était plus toute jeune.) C'est au sujet de cette fille... Sheila Oldhill. Je lui ai parlé. Elle me paraît très sérieuse, Chris.

— Je crois qu'elle l'est. Elle possède d'excellentes références. J'ai fait une enquête sur elle, naturellement. (Pieux mensonge.) Elle vous a plu?

— Beaucoup... Mais elle est bien jeune.

La main de Patterson se crispa sur l'appareil, les ongles blanchirent.

— Oui... évidemment. J'hésitais à vous l'envoyer, mais ses qualités...

— L'autre femme m'a bien plu, aussi. Cette fille n'aurait pas son expérience.

« Ça va louper », se dit Patterson.

— Je comprends parfaitement, madame Morely-Johnson. Dois-je dire à Miss Oldhill de chercher une autre place?

— Je n'ai jamais dit ça! glapit la vieille dame. (Il écarta vivement le récepteur.) Jamais de la vie! Cette enfant m'intéresse. J'ai connu son père... un excellent musicien. Dommage qu'elle l'ait si mal connu. Elle me dit qu'il a été déçu de ne pas avoir

de fils. Elle m'a raconté qu'il ne s'occupait pas d'elle... Dieu que les hommes peuvent être bêtes, parfois. J'aimerais beaucoup lui parler de lui. Vous êtes trop jeune pour vous souvenir. J'ai souvent joué à l'époque où il était premier violon...

Patterson se détendit un peu.

— Elle en serait certainement très reconnaissante.

— Reconnaisante, je ne sais pas, mais j'estime qu'une fille devrait tout savoir de son père. J'ai décidé de la prendre à l'essai.

Il se frotta la mâchoire; il transpirait un peu.

— Et Mme Fleming? Dois-je lui dire d'attendre?

— Inutile. Dites-lui que j'ai trouvé ce qu'il me fallait. Je prends cette petite pour trois mois. Je l'ai prévenue. Ensuite, si elle ne me convient pas, je vous consulterai.

Patterson poussa un long soupir frémissant.

— A mon avis, c'est la sagesse même. Un essai de trois mois vous permettra de savoir si elle vous donne satisfaction.

— C'est aussi mon avis. Et merci, Chris, d'avoir été si précieux. Je suis sûre que vous m'avez consacré beaucoup trop de temps.

— C'était un plaisir pour moi, assura Patterson en y mettant le paquet. Eh bien, la question me semble réglée pour le moment. J'ai quelques papiers à vous faire signer. Pourrais-je passer demain matin vers onze heures?

— Bien sûr, dit-elle, puis il entendit un petit rire pouffant qui lui donna le frisson.

Depuis quatre ans qu'il s'occupait des affaires de la vieille dame, il avait du mal à s'habituer à l'ado-

ration qu'elle lui vouait. Il se répétait qu'elle était âgée, un peu cinglée, très seule, qu'elle rêvait de lui comme d'autres petites vieilles de vedettes de cinéma. Elle était inoffensive, mais bon Dieu, avait-elle besoin de jouer à la gamine?

— Parfait, madame Morely-Johnson. Et quand miss Oldhill doit-elle commencer?

— Elle emménage immédiatement.

Patterson fronça les sourcils. Mauvaise nouvelle. Une fois Sheila dans la place, il lui serait plus difficile de la voir... dans l'intimité.

— Voulez-vous que je la paye à la semaine ou au mois? demanda-t-il.

— Cette petite est sans un sou. Son père ne lui a rien laissé. Elle me dit qu'il a légué tout son argent à un Foyer pour vieux musiciens. Ça me paraît surprenant, mais les musiciens sont parfois excentriques. Je l'avoue... Je le suis moi-même un peu. (De nouveau, le petit rire pouffant qui faisait grincer les dents de Patterson.) C'est moi qui la paierai. Je lui ai donné de l'argent pour s'acheter une garde-robe. Elle est assez pauvrement habillée. Vous savez comme on est snob dans cet hôtel. Elle est en train de faire ses achats. Je ne voudrais pas vous ennuyer avec des détails, Chris. Vous avez déjà suffisamment de travail...

Patterson plissa les yeux, en se disant que Sheila ne perdait pas de temps. Soudain, elle lui échappait. Il avait la certitude que c'était elle qui avait persuadé la vieille. Depuis quatre ans, il s'était toujours chargé de régler les dames de compagnie.

— Ça ne m'aurait dérangé en rien, assura-t-il le plus aimablement du monde. Alors à demain, madame

Morely-Johnson. Avez-vous besoin de quelque chose, que je puisse vous apporter?

— Justement. J'allais vous le demander...

Il y eut un assez long silence, puis elle se décida :

— Voulez-vous m'apporter cinq mille dollars en espèces, s'il vous plaît?

Patterson n'en croyait pas ses oreilles. Il posa les deux coudes sur son bureau, et sa main se crispa de nouveau sur le récepteur.

— Cinq mille, avez-vous dit?

— Oui, s'il vous plaît. Je pense que je devrais avoir un peu plus d'argent sur moi. Je n'aime pas toujours payer par chèques.

— Ce sera un plaisir.

Il écouta encore un moment les bavardages sans intérêt de la vieille dame et quand elle raccrocha enfin, il contempla son buvard d'un air songeur.

Cette demande imprévue ne lui plaisait guère. Il avait l'impression d'avoir été brusquement spolié d'une partie de son pouvoir. Sheila avait-elle, d'une manière habile, persuadé la vieille dame qu'il serait plus convenable d'être payée par elle-même plutôt que par sa banque? Il se faisait peut-être des idées, et Mme Morely-Johnson avait sans doute pris cette décision toute seule. *Elle est en train de faire des achats.* Etait-ce une idée de la vieille, ou Sheila l'avait-elle suggérée? Tout en réfléchissant, il pressa machinalement son index contre son menton. Et maintenant Mme Morely-Johnson voulait avoir cinq mille dollars chez elle, en espèces! C'était un peu inquiétant. Jamais elle n'avait réclamé d'argent. Songeant aux années passées, il s'aperçut qu'il l'avait complètement dominée pendant quatre ans : il payait ses impôts,

investissait son argent, réglait ses factures, sa note d'hôtel, les gages du chauffeur, les réparations et l'entretien de la voiture, les dons à diverses œuvres et, jusqu'à ce jour, les salaires des dames de compagnie, les frais divers; tout passait entre ses mains.

J'ai décidé de la payer moi-même. Je ne veux pas vous ennuyer avec ces détails.

Il n'aimait pas ce changement soudain. Est-ce que la vieille n'avait pas été circonvenue?

Tout en réfléchissant, il alluma une cigarette. Il revit le visage calme, impassible, les yeux bleu fumée, la bouche charnue. Et puis il entendit la voix posée : *Je paie toujours mes dettes.* Il hocha la tête en souriant, se répéta qu'il se faisait des idées. La vieille était excentrique, elle le reconnaissait elle-même. Quelle importance, si elle réglait Sheila? De quoi s'inquiétait-il? L'essentiel était de savoir que, tôt ou tard, Sheila paierait sa dette.

Vera passa la tête à la porte.

— M. Lessing attend.

Patterson éteignit sa cigarette.

— Qu'il entre, Vera, dit-il et il fit un effort pour chasser ses pensées et se consacrer au problème immédiat, tout en tendant la main vers son bloc-notes et son stylomine en or.

Jack Bromhead était depuis cinq ans le chauffeur de Mme Morely-Johnson. Bien qu'elle éprouvât pour lui une espèce de crainte respectueuse, elle était très fière d'avoir un tel homme à son service. Agé de cinquante-cinq ans, Bromhead était grand, mince, digne, et ses cheveux épais avaient la couleur de

l'argent poli. Un jour, Mme Morely-Johnson, avait vu un évêque dans la grand-rue. Son air bienveillant, sa prestance, ses cheveux de neige l'avaient fortement impressionnée. Elle eut la même impression quand Bromhead se présenta, envoyé par le bureau de placement, pour briguer l'emploi de chauffeur laissé vacant par la mort du précédent, qui avait été loin d'être digne et trop familier; il pensait que la seule voiture au monde était la Cadillac.

Bromhead produisit des références admirables. Sujet britannique, il venait tout juste d'arriver aux Etats-Unis. Il lui déclara qu'il avait été le chauffeur du duc de Sussex. Ses manières discrètes, sa déférence, son respect pour feu monsieur le duc, son aspect, tout le rendait irrésistible aux yeux de Mme Morely-Johnson.

De sa belle voix modulée il lui apprit qu'il n'avait jamais conduit que des Rolls Royce. Si Mme Morely-Johnson préférait la Cadillac... une pause, un haussement de ses sourcils argentés... alors il aurait le regret de ne pouvoir entrer au service de madame.

En observant ce bel homme tellement stylé, Mme Morely-Johnson se disait que ses amies l'envieraient d'avoir comme chauffeur un tel personnage. Elle n'avait jamais songé à acheter une Rolls. Autour d'elle, tout le monde roulait en Cadillac ou en Mercedes. Cette idée l'enchantait. Elle lui dit d'aller acheter une Rolls, bien sûr. Il inclina gravement la tête et elle fut vaguement déçue qu'il n'eût pas l'air plus satisfait. Il lui déclara alors qu'il préférait faire couper ses uniformes chez Hawes & Curris de Londres, les tailleurs du duc d'Edimbourg, car les tailleurs américains n'avaient pas adopté le style auquel il

était accoutumé. Un peu suffoqué, mais de plus en plus enchantée, Mme Morely-Johnson lui répondit de prendre ses dispositions comme il l'entendait. Et quand une facture de plus de mille dollars arriva, elle la régla sans sourciller, en se persuadant qu'un homme si digne et si beau devait être correctement vêtu, selon ses mérites.

Quand l'é�incelante Rolls Royce bordeaux foncé vint se garer à l'entrée du *Plaza Beach*, conduite par Bromhead en uniforme gris impeccable gansé de noir, avec cocarde à la casquette, Mme Morely-Johnson comprit enfin qu'elle en avait vraiment pour son argent. Le portier du palace, qui avait tout vu et semblait blasé pour toujours, fut très impressionné, et cela suffit à ensoleiller la journée de la vieille dame.

Tous les ans, au premier décembre, Bromhead suggérait poliment mais fermement qu'elle devait échanger la Rolls contre le dernier modèle. Chaque année, Mme Morely-Johnson acceptait avec bonheur.

Elle avait engagé Bromhead un an avant que Chris Patterson prît en mains ses affaires, ce qui avait été un coup de chance pour le chauffeur.

En effet, si le banquier avait été là pour l'engager, il aurait vérifié les certificats et aurait découvert qu'aucun duc de Sussex n'avait jamais existé et que le papier armorié ainsi que le certificat et la signature d'une élégante écriture étaient de magnifiques faux.

Jack Bromhead venait justement de passer dix ans de sa vie en prison pour faux et usage de faux. Il était connu de la police britannique comme étant l'un des plus grands et des meilleurs faussaires du pays. Il était capable d'imiter n'importe quelle signa-

ture mais aussi de reproduire tout document ou billet de banque, grâce à ces talents de graveur.

Dénoncé par un complice mécontent d'un partage, Bromhead, après dix ans de prison, avait estimé qu'il était bien trop dangereux de poursuivre sa carrière de faussaire. Il aspirait, vu son âge, à une vie plus calme, mais dans l'aisance et même le luxe. Mettant tous ses espoirs dans son apparence, il s'embarqua pour les Etats-Unis. Il conduisait bien et pensait qu'avec son accent britannique, sa belle allure et sa distinction, il ne pouvait manquer d'impressionner quelque riche américaine.

Il arriva en Californie avec suffisamment d'argent pour vivre plusieurs semaines, après avoir vendu son stock de plaques à billets à un de ses collègues prêt à prendre des risques, et s'était présenté à la principale agence de placement.

Il savait exactement ce qu'il voulait : devenir le chauffeur d'une vieille milliardaire, et il eut la chance que le matin même Mme Morely-Johnson eût demandé au bureau de lui en trouver un.

Du temps qu'il était maître-faussaire, Bromhead avait joui d'un revenu non imposable de trente mille livres sterling par an, mais cette belle vie n'avait guère duré que trois ans avant que la police y mît une fin. Cependant, cette période heureuse lui avait donné le goût du luxe et les dix sombres années de prison l'avaient durement éprouvé. A sa libération, il s'était dit qu'il lui fallait trouver une méthode infallible à l'abri des tracasseries policières pour se ménager de vieux jours sans souci car il serait incapable de supporter de nouveau dix ans de prison.

Son raisonnement était le suivant : « Donnez-moi

une riche vieille dame, accordez-moi du temps, et si je ne m'arrange pas pour vivre dans le confort jusqu'à la fin de ma vie, alors je ne mérite rien. »

Il savait fort bien qu'au moindre faux pas, à la moindre erreur, il risquerait de graves ennuis si jamais la police avait une raison quelconque de fouiller dans son passé. Il avait cinquante-cinq ans, le temps d'attendre. En qualité de chauffeur de Mme Morely-Johnson, il menait une existence confortable et facile. Il disposait d'une bonne chambre, avec salle de bains et télévision dans un petit immeuble réservé aux domestiques des plus riches clients du *Plaza Beach*. Le fait de conduire l'unique Rolls Royce lui donnait du prestige auprès des autres chauffeurs. Il était payé cent dollars par semaine, nourri, logé, blanchi. Mme Morely-Johnson n'était pas exigeante. Tous les matins à onze heures, elle allait faire quelques courses et Bromhead la conduisait dans les magasins, portait ses paquets, jouait en quelque sorte la bonne d'enfants, mais cela ne le gênait en rien. Elle sortait rarement l'après-midi et jamais le soir, préférant jouer du piano ou recevoir des amis sur sa terrasse, à dîner ou à déjeuner; le personnel de l'hôtel était alors là pour s'occuper d'elle. Elle aimait aussi rester assise au soleil à écouter des disques de musique classique haute fidélité.

Bromhead avait beaucoup de temps à lui. Il en consacrait une bonne partie à écrire à des vedettes de cinéma, des écrivains et autres célébrités pour demander leur autographe. Comme les gens en vue sont ravis de recevoir des demandes aussi flatteuses, les autographes affluaient, ce qui permettait à Bromhead de ne pas perdre la main et de se perfectionner afin

de pouvoir imiter sans la moindre hésitation n'importe quelle signature au bas d'un chèque en blanc, si le besoin s'en faisait un jour sentir. Mais ce serait dangereux, naturellement. Ce travail-là n'était donc qu'un simple entraînement de sportif, un exercice d'artiste.

Quand il se présenta pour la première fois au *Plaza Beach* il ignorait tout de Mme Morely-Johnson, sinon qu'elle était immensément riche. A quel point, il ne le savait pas, mais entendait bien le découvrir. Il fit les frais d'un système d'écoute ultra-moderne et plaça des microphones miniaturisés dans le salon, sur la terrasse et dans la chambre de sa patronne. Ces micros, guère plus gros que des pépins de raisin, étaient assez puissants pour enregistrer des conversations sur un magnétophone dans la chambre de Bromhead, située de l'autre côté de la vaste cour.

Il savait déjà que l'opération serait à long terme et s'était résigné à la patience. Une année s'écoula sans qu'il obtienne le plus petit tuyau; il apprit simplement que Mme Morely-Johnson avait un goût prononcé pour les hommes beaucoup plus jeunes qu'elle. Ce fut seulement quand Chris Patterson entra en scène que les renseignements commencèrent à s'enregistrer sur les bandes magnétiques.

Confortablement assis dans sa chambre, Bromhead entendit enfin par la voix du banquier des détails intéressants sur la situation financière de Mme Morely-Johnson. Il prit rapidement des notes. En dehors de ses bijoux, de la Rolls, de ses fourrures, de ses toiles de maître et de ses investissements immobiliers, elle possédait environ cinq millions de dollars. L'entre-

vue terminée, il relut ses notes et comprit que, s'il savait jouer son jeu, il avait trouvé l'Eldorado.

Un an passa encore. Les jours se suivaient, tous semblables, mais Bromhead s'en arrangeait très bien. Petit à petit, il s'insinua davantage encore dans les bonnes grâces de la vieille dame, ce qui lui fut très facile. Il satisfaisait tous ses caprices avec une paisible dignité dont elle se montrait enchantée. Bromhead avait le regard tourné vers l'avenir. Cependant, Patterson prenait une place de plus en plus grande. Il n'en était pas surpris. A présent il savait qu'elle avait du goût pour les hommes jeunes et beaux. Il l'avait souvent vue, avant que la cataracte ne la rende presque aveugle, couvrir du regard les jeunes vendeurs des magasins de luxe où il la conduisait, et suivre de sa terrasse à la jumelle les superbes garçons qui se pavanaient sur la plage. Il ne fut donc pas étonné que Patterson, remarquablement beau, jeune, et élégant, fit à la vieille dame l'effet d'une piqûre d'hormones.

Un matin, elle demanda à Bromhead de se rendre chez son homme de loi.

— Je veux que vous alliez chercher M. Weidman, Bromhead. Et quand nous aurons terminé notre entretien vous le raccompagnerez à son cabinet. Ça lui fera plaisir de se promener dans la Rolls.

— Bien, madame.

Un entretien d'affaires, certainement...

Avant d'aller chercher l'avoué, Bromhead plaça une grande bobine sur son magnétophone, le régla de façon qu'il commence à enregistrer à onze heures, dès l'arrivée de M. Weidman, et s'en alla.

Il attendit devant l'hôtel, au volant de la Rolls.

sachant que tous les mots échangés entre Mme Morely-Johnson et son avoué étaient enregistrés. Il reconduisit Weidman à son cabinet. Puis de retour chez lui, il se prépara un solide sandwich au jambon, ouvrit une boîte de bière et s'installa confortablement pour écouter sa bande.

Mme Morely-Johnson avait fait son testament. Elle léguait deux millions de dollars à la Fondation pour la recherche contre le cancer, deux millions de dollars plus cinq cents hectares de terrain à construire à l'Oxfam, un million aux aveugles. Ses tableaux devaient être vendus aux enchères et le produit (dans les deux millions probablement) irait à l'UNICEF.

Suivaient des legs divers :

Une rente annuelle à vie de cent mille dollars à Christopher Patterson pour sa gentillesse et son dévouement constants. Une rente annuelle de quinze mille dollars et la Rolls pour Jack Bromhead. Une autre de vingt mille dollars à miss May Lawson, sa dame de compagnie.

Il y eut alors un instant de silence, puis la voix de l'avoué qui demandait :

— Et votre neveu Gerald Hammett? Vous ne lui laissez rien?

— Gerald? glapit Mme Morely-Johnson. Certainement pas! C'est un petit voyou! Rien! Pas un centime!

Il y avait beaucoup d'autres petits legs, mais sans importance. Bromhead étudia ses notes.

Une rente annuelle de quinze mille dollars puis la Rolls, ce n'était déjà pas si mal, mais guère suffisant. Il fallait arranger ça. En tout cas, pour le moment, il ne voyait pas comment.

Son neveu, Gerald Hammett? Jamais encore Bromhead n'avait entendu parler d'un neveu.

Après un moment de réflexion, il effaça la bande et rangea ses notes sous clé. Il avait encore le temps. Ce neveu l'intéressait. Il fallait enquêter. Un parent proche risquait de bouleverser un testament... un testament était chose délicate, il fallait se montrer prudent... Un faux-pas, et la police surgissait. Il frémit à cette pensée.

Bromhead se rappela alors Solly Marks. Avant sa sortie de prison, un de ses compagnons de cellule lui avait dit que si jamais il avait besoin d'aide, en Californie, il devrait contacter un dénommé Solly Marks. Le bonhomme habitait Los Angeles, soit cent cinquante kilomètres environ de la ville où Bromhead était à présent installé. Solly Marks était un avocat marron, un agent immobilier véreux, un prêteur sur gages et un homme à l'affût de toutes les combines.

Après mûre réflexion, Bromhead estima qu'il avait besoin d'aide et que Solly Marks semblait être le mec idoine. Il trouva son numéro de téléphone et l'appela. Dès que Bromhead eut prononcé le nom de son ancien compagnon de cellule et le sien propre, Marks se montra extrêmement aimable :

— Je vais venir. Ne parlons pas au téléphone. Fixez moi un rendez-vous et j'y serai.

— Le *Franklin Hotel*. Prenez une chambre. Je vous y verrai demain soir à six heures.

Bromhead éprouva un certain choc en apercevant Marks dans le hall de l'hôtel, qui l'attendait. Petit, trapu, pustuleux, il avait l'air d'un crapaud enflé : d'énormes épaules, une figure ronde et blanche comme une balle de ping-pong couronnée de part et d'autre

de touffes de poil roussâtre. Ses traits disparaissaient sous la graisse. Ses petits yeux noirs en bouton de bottine brillèrent, rusés et mobiles, entre deux replis de peau boursouflée.

Cependant, après quelques minutes de conversation, Bromhead comprit que c'était l'homme de la situation.

— Vous n'avez pas besoin de savoir pourquoi, dit-il pour commencer. Voilà ce que je veux. Une enquête serrée sur Mme Morely-Johnson, qui habite le *Plaza Beach*. De même sur Christopher Patterson, le sous-directeur de la Pacific Traders Bank. Et quand je dis serrée, je veux dire serrée, avec tous les détails, surtout sur lui, sur ses liaisons en particulier. Et puis sur Gerald Hammett, le neveu de Mme Morely-Johnson. Pouvez-vous vous charger de ça?

Marks posa sur le bras de Bromhead une petite main semblable à un bout de pâte mal pétrie.

— Je peux tout faire, mais jamais pour rien. Je pense bien que vous ne pouvez pas me régler tout de suite, mais vous devez avoir de bonnes espérances, je suppose?

Bromhead regarda les petits yeux rusés.

— J'ai de bonnes espérances, oui.

Marks vida son verre.

— Alors, pas de problème. Je vous obtiens vos renseignements. Je peux vous demander quelles sont vos espérances?

Bromhead se permit un mince sourire.

— Je fais collection d'autographes. C'est sans doute un peu puéril, mais j'ai mes raisons. Voudriez-vous me donner le vôtre? demanda-t-il en tirant un bloc-notes de sa poche.

Marks le regarda fixement, puis sa minuscule bouche fendit légèrement son bas de visage épais en un semblant de sourire. Il prit le bloc, un stylo et griffonna sa signature, un gribouillis informe.

Bromhead l'examina pendant plusieurs minutes.

— Pas facile, murmura-t-il.

Il tourna la page du bloc, emprunta le stylo de Marks et reproduisit la signature, sans regarder la première. Puis il arracha les deux feuillets, les mêla et les tendit à Marks.

— Laquelle est la vôtre?

Marks contempla les deux signatures identiques, hocha la tête et déchira les deux feuillets en menus morceaux.

— Impressionnant. Parfait, mon bon ami. Vous avez un crédit illimité.

— Bien. Combien pour l'enquête?

— Dix mille dollars.

— Non... Cinq. Ça n'en vaut pas plus.

Marks se pencha en avant; on aurait dit un vautour obèse.

— Mme Morely-Johnson vaut cinq millions de dollars. Pas de mégotage, mon vieux... dix mille, ou je ne marche pas.

— Huit, insista Bromhead sans aucun espoir.

Marks poussa un petit éclat de rire aigu.

— Dix, j'ai dit... On se contactera.

Il se leva et trottina d'un pas lourd vers l'ascenseur.

Bromhead le suivit des yeux. Ça, c'était un type comme il les aimait.

Le dossier que Marks lui remit enfin était exactement ce que Bromhead désirait.

Avant de le lui laisser, Marks avait réclamé une reconnaissance de dettes de dix mille dollars, que Bromhead avait signée. Il était tellement certain de la réussite de son projet qu'il ne doutait pas un instant de pouvoir tôt ou tard payer Marks. Même les 25 % d'intérêt ne le firent pas hésiter plus d'une seconde.

— Et si vous avez encore besoin de moi, vous n'avez qu'à me faire signe, dit aimablement Marks en pliant soigneusement la reconnaissance de dettes avant de la ranger dans son portefeuille. Je suis à votre disposition.

A ce taux d'intérêt, Bromhead n'en doutait pas un instant, mais il avait obtenu ce qu'il voulait et savait depuis longtemps, par expérience, que l'on n'obtient rien sans rien et qu'il faut toujours payer.

Il se mit à étudier le dossier, en commençant par les renseignements concernant Gerald Hammett, qui lui paraissait l'élément le plus dangereux, puisqu'il était le seul proche parent en mesure de contester le testament de Mme Morely-Johnson.

Il apprit que Gerald était le fils unique de Lawson Hammett, le frère de Mme Morely-Johnson, un ingénieur des mines relativement prospère, mort accidentellement huit ans auparavant. Sa femme s'était enfuie avec le meilleur ami du couple et Hammett avait divorcé, obtenant la garde de l'enfant. Le père et le fils ne s'étaient jamais entendus. Malgré ses efforts, Lawson Hammett n'avait pu trouver de terrain d'entente avec ce garçon sale, paresseux, instable et coléreux. Quand Gerald termina ses études,

au lieu de rentrer à la maison, il disparut. Son père, soulagé, ne fit rien pour le rechercher.

Le jour de son vingt-deuxième anniversaire Gerald, qui avait appris que si on ne réclame rien on n'obtient rien, alla voir Mme Morely-Johnson au *Plaza Beach* et lui rappela en termes violents qu'il était son neveu; que comptait-elle faire pour lui?

S'il avait abordé la vieille dame poliment et avec tact, sans doute l'aurait-elle aidé, mais il n'avait que faire des vieilles milliardaires et il exigea de l'argent sur un ton qui la choqua profondément.

L'enquêteur de Marks avait interrogé un témoin de la rencontre. Le portier du *Plaza Beach* se rappelait nettement l'incident, vieux de cinq ans, et ne demandait pas mieux que de le raconter en échange d'un billet de dix dollars. Gerald était arrivé au palace sale, dépenaillé, barbu, à l'heure où Mme Morely-Johnson sortait pour ses achats matinaux. Il avait fumé de la marijuana pour se donner du courage, ce qui l'avait mis d'humeur maussade et violente. Il accosta sa tante dans le hall et lui dit à voix haute ce qu'il attendait d'elle. La vieille dame écouta ce garçon répugnant avec stupéfaction. Elle devinait que ses prétendus amis écoutaient la conversation avec amusement sans en perdre une miette. Elle se sentait désarmée et finit par se tourner vers le portier, qui n'avait pas vu entrer Gerald; elle agita les mains vers lui.

Le portier, se rappelant de nombreux pourboires que lui avaient donnés la riche cliente, saisit Gerald au collet et le jeta dehors, mais pas avant qu'il ait crié :

— Espèce de vieille vache! Si vous voulez pas de moi, allez vous faire foutre!

Mme Morely-Johnson avait mis longtemps à se remettre de cette scène odieuse. Si elle n'avait pas « valu » cinq millions de dollars, la direction du palace l'aurait fermement priée de vider les lieux.

D'après le dossier, Gerald s'était alors rendu à Los Angeles pour se joindre à un petit groupe hippy et il avait passé les trois années suivantes à vivoter de mendicité, avant de devenir trafiquant de drogue. Cette entreprise dura moins de deux mois; la brigade des stupéfiants eut tôt fait de l'arrêter. Comme son père était mort entre-temps, il dut se retourner vers sa tante. Un inspecteur de police vint voir Mme Morely-Johnson pour lui demander si elle était prête à venir en aide à son neveu. Malheureusement, ce policier était un Noir. Née et élevée en Georgie, Mme Morely-Johnson ne pouvait supporter les gens de couleur. Haïssant déjà son neveu qui lui avait fait subir une terrible humiliation au *Plaza Beach*, elle considéra l'interrogatoire de ce Noir comme la dernière goutte qui fait déborder le vase. Elle le congédia d'un geste, sans répondre.

Gerald passa deux ans derrière les barreaux, pendant lesquels il rumina ses malheurs et conclut que la société l'avait maltraité depuis son enfance; le monde entier avait le devoir de le prendre en charge et Mme Morely-Johnson serait contrainte de payer. Cela, bien entendu, n'était qu'une déduction de la part de l'enquêteur de Marks, mais Bromhead l'estima juste. A la place de Gerald, il aurait pensé ainsi. A sa libération, Gerald alla à New York et se mêla au milieu hippie, mais ne toucha plus au trafic de drogue. Il savait qu'il était repéré et si jamais la police l'arrêtait une seconde fois, il resterait enfermé longtemps.

C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de Veda Rayson. Elle était jeune, jolie, consentante et, ce qui était de loin le plus important, elle jouissait de confortables revenus grâce à un riche papa qui ne tenait guère à la garder sous son toit. Ils vécurent ensemble dans l'appartement de deux pièces qu'elle possédait; elle réglait toutes les factures et lui rendait la vie aussi aisée que possible. Les quatre mois qu'il passa avec elle l'amollirent. Il en vint à aimer les joies d'une vie pénarde. Il n'avait pas besoin de se lever le matin, il était bien nourri, s'il avait besoin de quelque chose, il lui suffisait de demander. De plus, Veda était ce qu'il avait rencontré de mieux jusqu'alors dans un lit. Que demander de plus? se disait-il.

Et puis, un matin que Gerald, en s'éveillant, retournait Veda sur le dos, elle poussa un petit cri étouffé qui le terrifia. Ensuite, ce fut la confusion des coups de téléphone, des ambulances, des infirmiers rigolards portant la civière dans l'escalier en colimaçon suivis de Gerald tremblant, paniqué qui leur prodiguait des conseils inutiles.

A l'hôpital, l'infirmière lui fit comprendre qu'il n'y avait pas d'espoir. L'enquêteur de Marks n'entrait pas dans les détails mais, apparemment, Veda luttait depuis plus d'un an contre le cancer. L'enquêteur l'avait appris par la réceptionniste de l'hôpital. L'infirmière qui avait annoncé la nouvelle à Gerald s'appelait Sheila Oldhill, et la réceptionniste, avait même déclaré que cette femme déshonorait la profession. « Une putain, pas autre chose. Je la connais. Pensez! Montrez-lui un pantalon, et elle tombe sur le dos! » L'enquêteur avait réprimé un soupir nostalgique; si

c'était vrai, cette Sheila Oldhill était une femme pour lui, mais il se garda de le dire.

Veda mourut trente-huit heures après son admission à l'hôpital. Encore une fois, ce fut Sheila Oldhill qui annonça la nouvelle à Gerald. Le garçon fut atterré. Qui allait payer le loyer, le nourrir, le vêtir?

« Je les observais, dit la réceptionniste. C'était horrible. Elle le regardait, l'air affamé... il n'y a pas d'autre mot. Comment est-ce qu'elle pouvait regarder comme ça ce gosse sale et velu? »

L'enquêteur, un gros homme d'un certain âge, en avait vu d'autres. Rien ne l'étonnait plus.

Il poursuivit ses recherches et apprit que Sheila Oldhill et Gerald s'étaient installés ensemble, dans un petit appartement de deux pièces. Sheila travaillait toujours à l'hôpital pendant que Gerald passait ses journées à écouter des disques de pop, à aller au cinéma et à attendre son retour. Aux dernières nouvelles, ils étaient toujours à New York, et la situation restait inchangée.

Tout cela intéressa énormément Bromhead. Avant de prendre une décision, il téléphona à Marks, pour lui demander d'entreprendre une nouvelle enquête, sur Sheila Oldhill. Elle exigea deux semaines et une nouvelle reconnaissance de dette de deux mille dollars, mais, quand il reçut le rapport, il ne regretta pas ses frais.

Il apprit que le père de Sheila avait été premier violon du New York Philharmonic Orchestra et, en se référant au dossier de Mme Morely-Johnson, constata qu'elle avait été pianiste virtuose, sous le nom d'Alice Lesson, et avait joué plusieurs fois en récital avec cet orchestre.

Enfin, il étudia le dossier de Chris Patterson, découvrit son goût pour les femmes, apprit ses innombrables liaisons et la prudence qu'il déployait pour éviter toute indiscretion. Bromhead commença alors à mettre au point un plan afin de mettre ses vieux jours à l'abri de tout besoin.

Après mûre réflexion, il estima qu'il devait avant tout faire la connaissance de Gerald et de Sheila Oldhill. Le temps pressait vu que Mme Morely-Johnson risquait de se trouver seule. La vieille attendait des nouvelles. La dame de compagnie qui la servait fidèlement depuis quinze ans était à l'hôpital. Mme Morely-Johnson, qui avait horreur du changement, était prête à attendre sa guérison avant de chercher quelqu'un d'autre, mais Bromhead savait que la dame de compagnie ne reviendrait jamais; il devait donc agir vite.

Il écrivit à Gerald, sur du papier à en-tête du *Plaza Beach*, pour lui annoncer qu'il se rendait à New York pour affaires urgentes et aimerait que Gerald l'attende à l'aéroport Kennedy. Puis il demanda quelques jours de congé à Mme Morely-Johnson car son frère (parfaitement imaginaire) arrivait de Londres; la vieille dame le lui accorda avec joie et lui paya même l'aller-retour en avion.

Avant de partir, Bromhead téléphona à Solly Marks et lui dit qu'il avait un urgent besoin de mille dollars. L'avocat envoya l'argent sans hésitation, car il comprenait maintenant que Bromhead avait un projet important. Il pensait, lui aussi, aux cinq millions de dollars de Mme Morely-Johnson. Marks ne voulait surtout pas connaître les détails. Il savait que Bromhead était sérieux. Quand il aurait réussi son coup,

Marks entrerait en jeu, mais pas avant. La police ne pourrait rien tant qu'il ne faisait que prêter de l'argent.

Gerald Hammett déçut un peu Bromhead qui était néanmoins assez philosophe pour savoir qu'un bon ouvrier peut à l'occasion se servir de mauvais outils. Dès qu'il eut révélé à Gerald qu'il était le chauffeur de Mme Morely-Johnson, le garçon, qui l'avait jusque-là considéré avec méfiance, se détendit. Bromhead lui parla vaguement de son plan, sans entrer dans les détails. Il demanda ensuite si on pouvait compter sur l'aide de Sheila Oldhill.

Absolument, lui assura Gerald. Bromhead voulut alors la connaître.

En roulant vers l'appartement dans la Volkswagen que Sheila avait achetée à Gerald, Bromhead envisageait toutes les possibilités. Si cette femme était une putain, comme le prétendait la réceptionniste de l'hôpital, alors tout irait bien. Il jeta un coup d'œil à Gerald, qui conduisait, et se rassura en se disant que ce garçon n'aurait que faire d'une femme sans attraits. Plus âgée que lui, elle devait être parfaite.

Sheila l'impressionna immédiatement. Bien qu'à son âge il ne se préoccupât plus des femmes, il eut aussitôt conscience de sa sensualité, de son calme, de son charme prenant. Oui, se dit-il, avec cette fille, tout devrait marcher.

Après avoir expliqué son plan, il les avertit qu'avant la mort ou le départ définitif de la dame de compagnie de Mme Morely-Johnson, rien ne pouvait démarrer. Gerald l'inquiétait un peu; assis à l'écart, la mine maussade, il écoutait en silence. Chaque fois qu'il voulait ouvrir la bouche, Sheila le réduisait au

silence d'un geste et il marmonnait une obscénité, mais se taisait.

Bromhead regarda Sheila.

— Qu'en pensez-vous?

— Ça vaut la peine d'essayer, répondit-elle paisiblement.

— C'est un coup de dés. Ça risque de louper. Il ne faut pas oublier que c'est une opération à long terme, mais que les résultats seront énormes.

Gerald, au fond de la pièce, se rongait l'ongle du pouce.

— Quoi, qu'est-ce que vous appelez à long terme, nom de Dieu?

Bromhead se tourna vers lui.

— Nous devons attendre la mort de la vieille dame... Mais personne n'est éternel.

III

Gerald Hammett attendait le retour de Sheila dans sa chambre minable du Franklin, la porte entrouverte. Elle avait quitté l'hôtel à 10 h 45 et il se disait qu'elle serait là au plus tard à midi et demi. A 13 heures, il descendit se taper un sandwich au bar et une bière. De son tabouret, il surveillait le hall. Il était de plus en plus impatient et inquiet. A 13 h 30, il remonta dans sa chambre pour attendre. Les aiguilles de sa montre se déplaçaient lentement sur le cadran. Où diable était-elle? Elle était le pivot de l'opération et sans elle, il n'y aurait pas d'argent. Renversée par une voiture? Furieux, il se sentait frustré que son rôle dans l'affaire eût tant d'importance, alors qu'en fait il jouait les figurants.

Rageusement, il pensait à Sheila et Bromhead, si actifs, si efficaces. Il avait l'impression qu'ils le traitaient de haut, comme les vedettes un frimant de cinéma, ce qui l'exaspérait.

Vers 16 heures, presque fou d'impatience, il l'aperçut enfin dans le couloir, portant trois cartons et plusieurs paquets; elle avait donc passé son après-midi dans les magasins.

Il attendit qu'elle ait pris sa clé puis, regardant prudemment à droite et à gauche, il la rejoignit au moment où elle entra dans la chambre.

— Bon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé? demanda-t-il en refermant la porte.

— Tu ne devrais pas être là, Gerry. Tu prends trop de risques.

Gerald répondit par un juron. Elle jeta ses paquets sur le lit.

— Qu'est-ce qui s'est passé? Ça marche?

— Oui. On me prend à l'essai pour trois mois.

Elle alla se regarder dans la glace piquée au-dessus de la commode et lissa sa nouvelle coiffure tirée qui la vieillissait et lui donnait un air plus austère. Du doigt, Gerald désigna les paquets.

— Qu'est-ce que c'est, tout ça?

— Rien. Des vêtements, répondit-elle d'une voix indifférente. Ta tante veut que je m'habille mieux.

— Elle t'a donné le fric?

— Bien sûr.

— Combien elle te paye?

— Cent quarante dollars par semaine.

Gerald sifflota.

— Sans blague! Merde, c'est pas cochon! La vieille vache doit être pleine aux as!

— Nous le savons.

La voix glacée le fit sursauter.

— Et Patterson?

— J'ai pu le persuader.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça?

— Ne t'occupe pas de ça. Je dois faire mes bagages. Elle veut que je sois là-bas à six heures. Il ne me reste guère de temps.

— Quoi? Tu vas t'installer chez elle, ce soir même?

— Oui, elle n'a personne.

— Ben alors, moi... qu'est-ce que je vais devenir?
fit Gerald, l'air penaud.

Elle passa près de lui sans le regarder, prit une valise dans la penderie, la posa sur le lit et l'ouvrit. Il la saisit par le bras pour la faire pivoter.

— T'entends? Qu'est-ce que je vais devenir, moi?

Elle posa sur lui son regard calme, et la froideur des yeux bleu fumée lui firent presque peur.

— Tu as accepté cette combine. Alors lâche-moi... tu me fais mal.

— On va voir si je te fais mal!

Gerald, d'un croc-en-jambe, la fit tomber à la renverse en travers du lit, sur les cartons, mais comme sa main cherchait à relever la jupe, elle le gifla de toutes ses forces. Aussitôt il eut les larmes aux yeux, et son nez se mit à saigner. Etourdi par la violence du coup, il la sentit se débattre sous lui, puis un Kleenex se trouva dans sa main. Il se releva et porta le mouchoir en papier à son nez, tout en la foudroyant du regard.

— Salope!

— Calme-toi. Et ôte-toi de ce lit... tu saignes.

Tremblant, désespéré, il se leva.

— Je te connais, salope, marmonna-t-il en tenant le Kleenex sous son nez. T'en pincas pour ce fumier de banquier. Moi, je ne suis plus rien.

— Tais-toi.

La voix autoritaire mais toujours aussi calme lui donnait l'impression d'être un singe savant qui répond à des signaux. Il s'assit docilement dans le vieux fauteuil pendant qu'elle passait dans la salle de bains;

elle revint avec une éponge humide et d'une main experte, impersonnelle, elle lui essuya le nez et la bouche. Puis elle retourna dans le cabinet de toilette pour rincer l'éponge, le laissant là comme un chien battu.

— Gerry...

Du seuil, elle l'observait.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, reprit-elle, mais nous devons causer. C'est une opération importante. Tu dois en accepter les inconvénients. Bromhead connaît son affaire. Moi aussi. Nous pourrions être riches pour la vie, et c'est ce que je veux. Tu vas me faire le plaisir de cesser de te conduire comme un petit imbécile. Tu veux savoir ce que tu vas devenir. Tu joues un rôle important dans ce plan, mais tu dois attendre avant de rentrer en scène. Si tu ne sais pas quoi faire, je peux te donner quelques conseils.

Gerald tamponnait son nez meurtri.

— Qu'est-ce que c'est, tes conseils?

— Je te donnerai soixante-dix dollars par semaine, la moitié de ce que je vais gagner. Tu dois partir d'ici, c'est trop cher. Trouve une chambre à louer, bon marché. Avec soixante-dix dollars par semaine, tu devrais pouvoir te débrouiller. Tu pourrais même peut-être trouver du travail.

Gerald jeta le Kleenex sur le plancher. Il renifla, passa une main sous son nez et la regarda pour voir s'il y avait encore des traces de sang.

— Du travail? Qu'est-ce que tu racontes? Qu'est-ce que je pourrais faire, bon Dieu?

Elle soupira.

— Bon... Mettons que je n'aie rien dit... Tu dois te débrouiller avec soixante-dix dol-

lars par semaine... Beaucoup de gens y arrivent.

— Oui, et pendant ce temps-là, tu te feras sauter par ce salaud de banquier!

— Gerry... Veux-tu me laisser? Je dois faire mes bagages. Demain, tu quitteras cet hôtel. C'est le début d'une opération qui peut changer notre vie. Veux-tu, je te prie, essayer de te conduire en adulte?

Il la foudroya du regard.

— Et si j'en voulais pas, de ce fric, hein? L'argent, ça peut causer des emmerdements. Allez viens, j'ai en vie de toi, bébé.

Sheila resta impassible mais une lueur passa dans les yeux bleu fumée.

— Fous le camp! dit-elle d'une voix si sèche que Gerald eut peur. Il faut que je fasse mes valises!

Il se leva à contrecœur.

— Comment je vais trouver une chambre? gémit-il. Toi, bien sûr, tu as pas à t'en faire, tu vas vivre dans le luxe avec cette vieille vache et te taper ce salaud, mais moi... comment je vais me trouver une chambre?

— Gerald! Vas-tu enfin me laisser?

Elle jeta un regard autour d'elle, avisa son sac, l'ouvrit fébrilement et jeta de l'argent sur le lit.

— Tiens, voilà soixante-dix dollars! Tu n'auras rien d'autre avant la semaine prochaine!

Il regarda les billets, hésita, puis il les prit et les fourra dans sa poche.

— L'ennui avec toi, c'est que tu penses qu'au fric, remarqua-t-il.

— Vraiment? Il faut de l'argent pour vivre, figure-toi. L'ennui avec toi, justement, c'est que tu ne penses jamais à l'argent... tu comptes sur moi pour t'entretenir!

— On était heureux, quoi, marmonna-t-il en se dirigeant lentement vers la porte. Ton opération, comme tu dis, eh bien, ça me débecte.

— Envoie-moi ta nouvelle adresse au *Plaza Beach*. Je te téléphonerai.

Sur le seuil, il hésita, puis il supplia :

— Allez quoi, poupée, avant que je m'en aille... une seule fois...

Elle le toisa, calme, lointaine.

— Laisse-moi, Gerry, je t'en prie...

La froideur de la voix, l'indifférence du regard bleu lui dirent qu'il l'avait peut-être perdue, et il se sentit soudain abandonné, misérable; il eut peur. Sachant qu'il était inutile d'insister quand elle était de cette humeur, il sortit en claquant la porte.

Elle écouta ses pas lourds dans le couloir. Quand la porte de l'autre chambre claqua, elle s'assit sur son lit, au milieu de ses paquets, et pressa le bout de ses doigts sur ses yeux.

Le lendemain matin vers 11 heures, Patterson gara la *Wildcat* devant le *Plaza Beach*. Il gravit l'impressionnant perron de marbre et entra dans le hall du palace. Le portier le salua. C'était un grand gaillard à la figure rougeaude, qui s'adaptait à tous les caprices de la clientèle; des vieux phénomènes, à son avis.

— Bonjour, monsieur Patterson.

— Salut, Tom, répondit aimablement Patterson qui avait pour principe de toujours flatter les inférieurs, ce qui ne coûtait rien et pouvait rapporter. Comment va votre femme?

Le portier sourit de toutes ses dents.

— Elle est comme moi, monsieur Patterson... On se fait vieux.

— Allons donc! Tiens, à propos de vieux, vous connaissez celle du...

Il raconta une histoire salée que lui avait apportée un client de la banque juste avant son départ. Le portier s'écrouta de rire.

Alors qu'il arrivait aux ascenseurs, Patterson croisa Herman Lacey, le directeur de l'hôtel, un grand type maigre et chauve au nez en bec d'aigle. Son maintien digne et ses favoris blancs le faisaient ressembler à un sénateur de l'ancien temps. Ils se serrèrent la main.

— Comment va Mme Morely-Johnson?

Lacey professait pour tous ses clients un intérêt presque paternel. Il haussa élégamment les épaules.

— Elle n'y voit pratiquement plus, vous savez. J'aimerais que vous la persuadiez. De nos jours, une opération serait si simple... A part ses yeux, elle va très bien. Elle paraît ravie de sa nouvelle dame de compagnie. J'aurais pensé qu'une personne plus âgée... mais Mme Morely-Johnson me semble satisfaite.

— Je ne demanderais pas mieux que de la persuader de se faire opérer, répondit sincèrement Patterson, mais il est impossible d'aborder ce sujet avec elle. Quant à miss Oldhill... c'est moi qui ai conseillé à la veille dame de la prendre. Comme elles sont musiciennes toutes les deux, j'ai pensé que cela apporterait un nouvel intérêt dans sa vie.

— Je ne savais pas. Oui... Je vois... Musicienne, vous dites? Comme c'est intéressant.

La cabine arriva au rez-de-chaussée, les portes s'ouvrirent automatiquement. Patterson salua Lacey et monta au vingtième étage.

Dans l'ascenseur, il sentit son cœur battre à la pensée de revoir Sheila.

Il avait été déçu, et irrité, qu'elle ne lui eût pas téléphoné — c'était bien le moins — pour lui annoncer qu'elle avait obtenu la place, car après tout c'était uniquement grâce à lui et à son influence. C'était Mme Morely-Johnson qui l'avait tenu au courant mais Sheila — car il ne l'appelait qu'ainsi en pensant à elle — aurait tout de même pu trouver le temps de l'appeler pour le remercier.

En sortant de l'ascenseur, il traversa le petit palier et sonna à la porte du duplex. Ses battements de cœur s'accéléraient; il sentait ses mains devenir moites.

C'est Sheila qui ouvrit la porte.

— Bonjour, monsieur Patterson... Entrez donc.

Il resta pétrifié. Il ne reconnaissait pas cette grande femme austère, avec ses lunettes, sa coiffure sévère et sans grâce. Vêtue d'un chemisier blanc à col montant et d'une jupe noire, elle avait un air immaculé, efficient, asexué et lointain. Elle s'écarta légèrement, et Patterson, ahuri, passa devant elle.

— C'est vous, Chris? glapit une voix rauque, dans le living-room.

La porte était ouverte. Sans le regarder, Sheila s'en approcha et annonça :

— C'est M. Patterson.

Comme elle s'effaçait, il tenta de croiser son regard mais déjà elle se dirigeait vers la pièce qui lui servait de bureau; il fut bien obligé d'entrer dans le vaste salon, aux six fenêtres donnant sur une terrasse fleurie d'où l'on découvrait la ville et plus loin le Pacifique.

Mme Morely-Johnson était assise dans un grand fauteuil. C'était une petite femme maigre avec des yeux bleus pétillants, une peau tannée comme du vieux cuir, une vivacité d'oiseau, qui ne faisait rien pour dissimuler son âge. Elle avait les moyens d'avoir recours aux miracles de la chirurgie esthétique la plus coûteuse, aux traitements les meilleurs, mais elle méprisait ces faux-semblants, certaine que sa personnalité était telle, qu'elle pouvait avec ses rides et sa peau rugueuse, plaire malgré tout aux hommes jeunes. Elle préférait ignorer que ce n'était pas sa personnalité qui les attirait, mais son argent; sa vanité était la plus forte. Elle adorait les diamants, et ses longs doigts encore beaux scintillaient de bagues. Ses maigres poignets étaient alourdis de bracelets de platine et de diamants. Les bijoux dont elle se couvrait tous les matins représentaient plus de trois cent mille dollars. Sa cataracte s'était aggravée, mais elle y voyait encore vaguement, comme dans un épais brouillard. Cette infirmité ne l'inquiétait pas. Si elle était incapable de lire, elle distinguait les visages et, grâce à ses puissantes jumelles, la beauté des jeunes hommes.

Elle observa Patterson quand il entra, se redressa et cligna des paupières. Il était vraiment, à son avis, le plus bel homme qu'elle eût connu. Ses manières chaleureuses, son élégance, son sourire ne cessaient de l'enchanter. Elle leva vers lui une main étincelante de diamants.

— Chris! Alors? Vous venez encore m'ennuyer à périr, vilain garçon?

Patterson réprima un soupir. Il connaissait cette humeur-là, badine et tendre... A frémir.

— Il s'agit de quelques transferts de fonds, c'est

tout, dit-il en s'asseyant à côté d'elle après avoir docilement effleuré de ses lèvres la main décharnée, baise-main qui ravissait la vieille dame et qu'il pratiquait avec d'autres, avec autant de succès. Mais d'abord dites-moi... Comment allez-vous?

— Moi? minaуда-t-elle, et ses diamants jetèrent mille feux. Je suis une vieille femme, Chris, mais je n'ai pas le droit de me plaindre. Je vais très bien, et, grâce à vous, je crois que je vais être très heureuse avec miss Oldhill. Nous sommes déjà de grandes amies. Elle lit merveilleusement bien et elle est si calme, si tranquille! C'est ce dont j'ai le plus besoin. Le calme, la paix. Figurez-vous qu'elle m'a même fait un cadeau, la chère petite. Je l'ai envoyée faire des courses hier, elle était fagotée!... enfin, peu importe. Donc, je lui ai dit d'acheter quelques effets et elle a pensé à moi. Elle m'a apporté les trios pour piano de Beethoven... Kempff, Szeryng et Fournier. Kempff! Quel maître! s'exclama-t-elle en souriant de bonheur. J'ai passé la matinée au lit à l'écouter... Je ne vous remercierai jamais assez de l'avoir découverte pour moi, Chris.

— J'ai pensé qu'elle vous conviendrait, répondit Patterson, un peu surpris du geste de Sheila.

Ils bavardèrent un moment de tout et de rien, puis Chris présenta les papiers à sa signature. Elle griffonna un paraphe illisible au bas des pages, sans les lire, comme à son habitude. Il lui remit ensuite les cinq mille dollars en espèces.

— Vous m'avez demandé cette somme, madame Morely-Johnson.

La vieille dame prit l'argent qu'elle rangea dans son sac à main.

— J'ai toujours besoin d'argent et miss Oldhill m'a expliqué que je devrais en avoir sur moi... Ça ne vous dérange pas, Chris?

Il hésita. Ainsi, c'était bien Sheila qui avait persuadé la vieille dame.

— Un chèque, c'est plus sûr. Mais puisque vous avez l'argent...

Mme Morely-Johnson lui donna une petite tape affectueuse sur le poignet.

— Il ne faut pas me traiter comme une enfant.

— Loin de moi cette pensée, répondit-il en se forçant à rire.

Il se sentit soudain mal à l'aise. En effet, il avait traité la vieille dame en enfant. Il avait eu le contrôle total de sa fortune, et cette note discordante, inattendue, le déroutait...

— Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, Chris, reprit Mme Morely-Johnson. Bromhead m'attend, d'ailleurs. J'ai mille achats à faire. Nous menons une vie de fous, vous ne trouvez pas? Il faudra venir dîner un soir de la semaine prochaine. Je demanderai à Sheila de vous appeler.

— Avec le plus grand plaisir.

Patterson se leva, gêné, déçu. Il n'avait aucun prétexte pour parler à Sheila. En passant dans le vestibule, il vit près de la porte Jack Bromhead dans son bel uniforme, sa casquette à cocarde sous le bras. Il s'inclina légèrement devant Patterson.

— Monsieur a-t-il trouvé madame en bonne santé? demanda-t-il de sa belle voix bien modulée.

Patterson, fidèle à sa politique démagogue, adressa au chauffeur son plus chaleureux sourire.

— Elle est merveilleuse, dit-il en élevant la voix à dessein. Quelle personnalité extraordinaire!

Bromhead s'inclina derechef, comprit le jeu de Patterson et accepta de le jouer.

— Monsieur a bien raison. Une personnalité remarquable.

Mme Morely-Johnson qui écoutait buvait du petit lait. Les chers garçons, pensa-t-elle.

En sortant de l'ascenseur dans le hall de l'hôtel, un peu inquiet et irrité, Patterson aperçut Sheila devant le kiosque à journaux, qui achetait le dernier numéro de *Life*. Cette rencontre ne devait rien au hasard. Bromhead l'avait organisée, et son minutage avait été parfait. Écoutant à la porte, il avait entendu Mme Morely-Johnson dire à Patterson qu'elle partait en courses et avait aussitôt fait signe à Sheila de descendre. Elle avait feuilleté des magazines au kiosque en guettant l'ascenseur. Quand elle le vit arriver au rez-de-chaussée, elle choisit *Life* et payait lorsque Patterson sortit de la cabine.

Elle fit demi-tour et se dirigea vers lui en regardant les illustrations, feignant de ne pas le voir.

— Sheila.

Elle leva soudain les yeux.

— Ah... Chris! J'espérais pouvoir vous parler un peu... Je voulais vous remercier pour...

— N'en parlons pas, murmura-t-il, la voix mal posée. La vieille dame va descendre. Sheila, quand se voit-on?

Les grands yeux bleu fumée s'agrandirent encore

— Se voir? Mais... Nous nous voyons en ce moment

Patterson se demanda si elle se moquait de lui
Mais je paie mes dettes. Elle l'avait bel et bien dit.

Alors quoi? Il la regarda fixement, cherchant un signe de promesse, mais le visage calme et posé, avec les lunettes et cette coiffure austère lui paraissait un rempart infranchissable; il était certain, cependant, que s'il trouvait le mot juste, le bon levier, elle pourrait être à lui, malgré tout.

— J'aimerais vous inviter à dîner.

— Vous êtes vraiment trop gentil.

Il y eut un long silence, pendant lequel il attendit, rempli d'espoir, mais comme elle n'ajoutait rien, il répondit :

— Parfait. Je connais un excellent restaurant non loin d'ici. Quand voulez-vous?

— Je ne sais pas. Je ne suis plus libre, à présent. Je vous téléphonerai.

— Vous avez un jour de congé... la précédente dame de compagnie avait le dimanche. Voulez-vous que nous disions dimanche prochain?

— C'est très gentil, répéta-t-elle, mais j'aurai beaucoup de choses à faire. Je ne sais pas... Je vous appellerai. Bon, il faut que je me sauve. Quand Mme Morely-Johnson s'absente pour faire des courses, elle me charge d'un tas de choses en attendant son retour. Je vous ferai signe.

Elle eut un pâle sourire, leva brièvement une main et s'engouffra dans l'ascenseur au moment où les portes se refermaient.

Patterson, tout songeur, sortit sans voir le portier qui le saluait.

Pendant que Mme Morely-Johnson recevait des amis dans le grill-room de l'hôtel, Sheila mangeait

un sandwich au poulet dans le bureau de l'appartement et s'occupait du courrier, volumineux, de la vieille dame. Il y avait d'innombrables lettres de tapeurs. Mme Morely-Johnson était généreuse, mais elle exigeait que l'on fît une enquête sur chaque quémendeur avant d'accorder ou de refuser l'aide qu'on lui demandait, ce qui entraînait un travail énorme.

Au moment où Sheila tendait la main pour prendre une nouvelle lettre, elle entendit s'ouvrir la porte d'entrée. Bromhead et elle étaient les seuls à posséder la clé, aussi remit-elle la missive sur la pile.

Bromhead entra. Il était en uniforme, et, à sa vue elle reprit confiance. Cet homme était un professionnel. Pas une seule fois, depuis qu'elle était dans la place, elle ne l'avait vu abandonner son rôle de domestique dévoué. Il s'assit en face d'elle.

— Vous avez vu Patterson?

— Oui.

Elle lui rapporta brièvement l'entrevue, et Bromhead approuva de la tête.

— Parfait, parfait, faites-le droguer. Ne lui téléphonez pas avant vendredi soir, et puis dites-lui que finalement vous avez le temps de passer une soirée avec lui.

— C'était mon intention.

Bromhead hocha la tête en se disant que cette fille était, comme lui, une professionnelle. Il lui suffisait d'un coup de pouce, un léger coup de volant, et hop! elle réagissait immédiatement, au quart de tour.

— Il emmène ses conquêtes au *Star Motel*, expliqua-t-il. C'est sûr et discret... à trente kilomètres d'ici.

Un endroit où on ne pose pas de questions. Irez-vous au motel s'il vous le propose dimanche soir?

— Non... Pas encore. Il est trop tôt.

— Entièrement d'accord. Ce qu'il y a de bon dans cette opération, c'est que nous avons tout notre temps. Quand vous penserez que le moment est venu, prévenez-moi. Surtout, ajouta-t-il en la regardant fixement, ne vous laissez pas emballer par ce type. Il a beaucoup de charme. Le décor doit être planté avant que nous entrions en scène. Inutile de vous le dire.

— Je ne m'emballe jamais, répliqua-t-elle posément.

— Excusez-moi... Et Gerald?

— Je n'ai pas encore eu de ses nouvelles mais ça ne tardera pas. Je lui ai donné soixante-dix dollars. *(Elle baissa les yeux.) Il m'inquiète.*

— Moi aussi. On ne peut pas compter sur lui, c'est un instable. Je crois qu'il est trop bête pour comprendre ce que représente une fortune mais il nous est indispensable. Je le regrette, mais sans lui, on n'a plus qu'à prendre nos cliques et nos claques.

Bromhead baissa les yeux pour examiner d'un air songeur ses ongles soignés coupés ras.

— Il faut éviter à tout prix qu'il s'amourache d'une autre fille. Vous ne devez pas le négliger.

Sheila prit machinalement son stylo et se mit à gribouiller nerveusement au dos d'une enveloppe.

— Inutile de me le dire, mais, avec Patterson, ce sera difficile. Je n'ai que mes dimanches et je dois les garder pour lui.

— La vieille dame se couche tous les jours à 11 h.

Vous pourriez aller voir Gerald quand elle est endormie.

Sheila réfléchit, puis secoua la tête.

— Trop dangereux. Si elle se réveillait et me réclamait... tout serait fichu.

— Vous êtes infirmière. Je me suis laissé dire qu'il existe des somnifères...

Elle leva les yeux.

— C'est ce que vous me conseillez?

— Simple suggestion.

Elle réfléchit encore.

— Non. Je ne peux pas rencontrer Gerald en ville. Nous risquons d'être vus.

Bromhead soupira. Prévoir, projeter, prendre des décisions ou des risques, avancer ou reculer, tout cela faisait à présent partie de sa vie.

— Gerald a une voiture. Croyez-vous que ce serait dangereux de le rencontrer dans un parking pas trop loin d'ici, d'où il pourrait vous conduire ailleurs?

— Qu'en pensez-vous, vous? fit-elle en haussant les épaules.

Bromhead réfléchit à tout ce qui était en jeu. Si Sheila et Gerald étaient vus ensemble, si par la suite il y avait une enquête, si quelqu'un parlait, tout le plan pourrait leur sauter au nez, et pourtant il savait qu'il était indispensable de garder Gerald et Patterson bien en main.

— Nous sommes obligés de prendre des risques, dit-il enfin, mais nous devons les minimiser le plus possible. Premièrement, il faut vous faire bien connaître du personnel de l'hôtel. Ils doivent vous accepter comme ils m'acceptent, comme une personne agréée, qui fait partie de l'établissement. Pour ça,

vous descendrez plusieurs fois par jour dans le hall, pour acheter des journaux, des timbres, mettre des lettres à la boîte, et parler au portier, au concierge, sous un prétexte quelconque. Je vous laisse juge. Mais arrangez-vous pour que le personnel vous considère non comme une cliente mais comme une employée. Cet appartement est un duplex, et un escalier descend à votre chambre, au dix-neuvième étage. Vous n'avez peut-être pas remarqué la porte, elle est cachée par un rideau. C'est une sortie de secours. La porte est verrouillée de l'intérieur, ce qui vous permet de sortir à votre gré, rapidement. Il faudra acheter une perruque blonde et un imperméable neutre, genre *blouse de travail*. Vous sortez d'ici par l'escalier et au dix-neuvième vous prenez l'ascenseur qui, après 11 h. du soir, devient automatique; le liftier quitte son service. Le personnel de nuit ne pourra pas savoir si vous habitez l'hôtel ou si vous venez de rendre visite à quelqu'un. L'essentiel, c'est d'y aller au culot. Vous traversez vivement le hall. Au retour, même procédé. N'hésitez pas, on ne vous remarquera pas. Prenez l'ascenseur jusqu'au dix-neuvième, puis l'escalier et regagnez votre chambre. Deux fois par semaine ça suffira. Avant de partir, administrez un somnifère à la vieille dame. Pour ça, je vous laisse faire. Je crois que si vous pouvez voir Gerald deux soirs par semaine, il se tiendra tranquille. Qu'en pensez-vous?

Elle réfléchit, puis approuva.

— Oui.

— Parfait... Comment trouvez-vous la patronne?

— Charmante... facile à vivre. Je l'aime bien.

Bromhead se leva.

— Ne l'aimez pas trop... personne n'est éternel.

Quand il fut parti, Sheila alla à la fenêtre et contempla les yachts luxueux dans la rade. Le soleil transformait la mer en mille arcs-en-ciel irisés.

Le climatiseur était peut-être mal réglé car la température de l'appartement était fraîche. Elle frissonna. Ouvrant la porte-fenêtre, elle sortit sur la terrasse ensoleillée. Mais, contemplant la ville animée, la mer, les bateaux, elle avait toujours froid.

Gerald retomba sur le côté avec un soupir de satisfaction. Sheila savait qu'il n'y aurait pas de deuxième round et s'en félicitait. Gerald était si égoïste, si puéril, qu'une fois satisfait il n'aspirait qu'à dormir. Elle attendit que la respiration du garçon s'alourdisse, puis elle tendit une main vers la serviette pour essuyer son corps en sueur. Elle mourait d'envie de prendre une douche mais craignait de le réveiller aussi ne bougea-t-elle pas, sentant contre sa peau la chaleur qu'il dégagait dans ce lit étroit et sordide; elle examina le plafond blanc sale, fissuré, illuminé par le néon d'une enseigne clignotante d'un cabaret voisin.

La pièce était petite, étouffante. Par la fenêtre ouverte montaient les bruits du port, des voix avinées, des cris aigus de filles, la musique tonitruante de dizaines de transistors, des pas pressés.

Elle songeait qu'il lui faudrait endurer ça deux fois par semaine, sans pour autant avoir la certitude qu'il ne chercherait pas une autre femme. Dès le début, elle s'était rendu compte qu'il poserait des problèmes. Il ne comprenait pas et ne comprendrait jamais ce que cela représentait de disposer d'une fortune illimitée; Bromhead et elle le savaient, eux. Il n'avait pas la

moindre imagination. La seule chose qui le tracassait, c'était la peur de s'ennuyer. S'il avait de quoi manger, boire, rouler en voiture, aller tous les soirs dans une boîte, danser avec de jolies filles et coucher avec elles, bavarder avec des gosses de son âge, il serait heureux. Mais elle était bien résolue à le former en lui faisant comprendre la valeur et le pouvoir de l'argent. Cependant, dans ces moments où elle était couchée près de lui, écoutant ses légers ronflements, elle se demandait avec inquiétude pendant combien de temps elle pourrait conserver son emprise sur lui. Bromhead répétait que le temps travaillait pour eux, que c'était une opération à long terme, mais ces paroles n'étaient pas pour la rassurer. Tout astucieux qu'il fût, Bromhead ne semblait pas comprendre ses difficultés. Il y avait des moments où il la mettait mal à l'aise car il avait plus confiance en elle qu'elle-même n'en avait. Elle savait qu'elle possédait un don mystérieux qui attirait les hommes, mais l'obligation de subir les exigences d'un gamin comme Gerald la hérissait à présent, et pourtant il était le pivot de toute l'opération. Sans lui, pas d'avenir pour elle, pas d'argent. L'argent? Bromhead avait parlé, de sa voix posée, d'un million et demi de dollars, à partager entre eux trois.

Dans la lueur clignotante de l'enseigne au néon elle regarda la perruque blonde sur la coiffeuse.

Elle se dit que Bromhead était vraiment très malin. Son idée de la perruque et de l'imperméable avait marché. Elle n'avait eu aucun mal à sortir de l'hôtel pour retrouver Gerald au parking et elle était certaine de pouvoir regagner sa chambre aussi aisément. D'ailleurs, Mme Morely-Johnson dormirait jusqu'au matin. Sheila avait glissé un somnifère dans le verre de lait

chaud que la vieille dame buvait toujours en se couchant.

Mais restait le problème de Gerald. Il avait ouvert des yeux ronds, en la regardant par la glace de la Volkswagen. Il ne la reconnaissait pas sous la perruque et puis quand elle avait parlé, il avait soudain souri.

— Hé dis donc! T'es rudement chouette en blonde, bébé! Tu me donnes des tas d'idées!

Elle fut atterrée par la chambre qu'il avait trouvée, mais prit soin de ne pas le lui laisser voir. C'était au dernier étage d'un méchant garni du port, dans une petite rue sordide; il offrait un seul avantage : il était bon marché et, comme disait Gerald, avec soixante-dix malheureux dollars par semaine, qu'est-ce que ça fout où on dort? C'était pour Sheila un nouveau sujet d'inquiétude. Il se moquait de tout. Personnage sans envergure, il semblait satisfait de vivre comme un animal, encore que certains animaux fussent plus délicats que lui.

En la conduisant à la chambre, il s'était plaint de s'ennuyer :

— Quel sale patelin! Ça va si on a du fric. Tout est cher, y a rien à foutre! Ça va durer longtemps, cette connerie?

Elle n'en savait rien. Si seulement elle avait assez d'argent, elle le lui donnerait pour qu'il aille s'amuser à Los Angeles, se trouve une fille et revienne le moment venu. Mais elle n'en avait pas. Il devait se contenter de ses soixante-dix dollars par semaine.

Tandis qu'il ronflait et se retournait à côté d'elle, elle se demandait si elle pourrait le garder en main, au cas où l'affaire se traînerait pendant des semaines, comme le laissait prévoir Bromhead.

Lentement, prudemment, elle se glissa hors des draps. Gerald marmonna vaguement et se remit à ronfler. Elle alla dans le cabinet de toilette, remplit le lavabo d'eau froide, y trempa la serviette et s'humecta tout le corps. Le soulagement fut de courte durée car la chaleur suffocante de la pièce la sécha immédiatement. Elle s'habilla. A la fenêtre, elle consulta sa montre à la lueur du néon. Il était 1 h 15, et le trajet à pied serait long, jusqu'au *Plaza Beach*. Elle n'y arriverait qu'après 2 heures, mais elle ne voulait pas réveiller Gerald. Il ne ferait que geindre si elle lui demandait de la raccompagner. Elle frémit à la pensée d'avoir à subir cette corvée deux fois par semaine, mais se répéta que l'enjeu en valait la peine.

Elle mit la perruque blonde, endossa son imperméable. Comme elle voulait s'assurer que la perruque dissimulait totalement ses cheveux noirs, elle alluma un instant pour se regarder dans la petite glace de la coiffeuse. Elle éteignit aussitôt, mais la lumière avait réveillé Gerald.

Il se redressa.

— Hé! Qu'est-ce qui se passe?

— Dors, Gerry. Tout va bien. Je m'en vais.

— Quelle heure est-il?

— Une heure passée.

Il chercha à tâtons l'interrupteur de la lampe de chevet. Assis tout nu sur le lit, il avait l'air très jeune et sans défense. Il cligna des yeux.

— Oh, dis donc! Cette perruque blonde! Ça me botte drôlement, tu sais. Allez, je te raccompagne.

Il rejeta les draps et se leva.

— Mais non... dors. J'irai à pied.

Il passait déjà son jean, mais il s'interrompit pour la regarder.

— C'est l'opinion que tu as de moi? Tu penses que je suis un vrai fumier et que je te laisserais aller la-bas à pincés?

— Non, répondit-elle en se sentant soudain faiblir. Je pense simplement que tu as besoin de sommeil.

— Qu'est-ce que j'ai d'autre à faire dans ce foutu patelin, à part roupiller? grommela-t-il en passant sur sa tête un chandail crasseux. Tu me prends pour un salaud, pas vrai?

— Non, Gerry.

Il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras, la serra contre lui. Elle se força à céder à son étreinte, à coller sa joue contre celle du garçon. Ils restèrent ainsi une minute, l'un contre l'autre, puis elle sentit monter le désir et se cramponna aux épaules de Gerald.

— Je sais que je suis un fumier, murmura-t-il en laissant glisser ses mains le long du dos de Sheila. Je le sais bien, mais tu es ce qui m'est arrivé de meilleur dans ma vie. Tu veux du fric, d'accord, tu veux du fric. Mais pour moi, le fric, c'est jamais que des emmerdements. Et j'y tiens pas du tout... C'est toi que je veux.

Elle passa ses doigts dans les longs cheveux huileux.

— Il faut que je parte, Gerry.

Il la lâcha et ouvrit la porte.

— Bon... alors allons-y.

Elle tombait de sommeil, elle savait que le lendemain elle devrait subir Patterson, mais elle sentait qu'elle devait témoigner à Gerald sa reconnaissance pour le mot le plus gentil qu'il venait de prononcer. *C'est toi que je veux.* Aucun homme ne lui avait

dit ça. Je t'aime, oui, bien sûr, et bien souvent. Mais qu'est-ce que ça signifiait, les « je t'aime »? Rien... Tandis que « c'est toi que je veux »...

Elle enleva son imperméable et le laissa glisser sur le plancher.

— Je n'ai pas envie de partir tout de suite, Gerry, murmura-t-elle en souriant, et, repoussant la porte, elle lui tendit les bras.

Engourdie, éreintée, elle se rappela — quand Gerald la raccompagnait en voiture au *Plaza* — ce que son père avait coutume de répéter : *Ce qu'on met, on le retire.*

Interprété d'une certaine façon c'était d'un cynisme obscène, d'une autre, c'était une philosophie.

Le restaurant du *Coq d'Or*, situé à une quinzaine de kilomètres de la ville, était considéré comme un des meilleurs établissements de cette partie de la côte du Pacifique.

Le dimanche, il y avait foule mais les dîneurs n'appartenaient pas au milieu de Patterson. Ses amis méprisaient ce genre de clientèle. Il était certain de ne courir aucun risque en y venant avec une amie, car il savait très bien que la moindre rumeur qui circulerait dans la banque ferait du tort à sa carrière.

Sheila lui avait téléphoné d'une cabine publique au moment où il allait quitter son bureau, le vendredi soir, pour lui annoncer qu'elle serait libre dimanche dans la soirée.

Le son de sa voix sereine fit monter en lui une bouffée de désir. Il répondit qu'il la retrouverait à dix-huit heures dans le hall du *Splendid*. Il ne donna

pas d'autres explications mais il craignait évidemment une indiscretion du portier du *Plaza Beach*.

Quand elle arriva, il l'attendait déjà. Elle portait la même robe blanche et, légèrement maquillée, elle s'était coiffée d'une façon plus attrayante. Cependant, Patterson la sentit encore lointaine; la barrière se dressait toujours entre eux.

Dans la voiture il dut se concentrer sur sa conduite car la circulation était dense en ce dimanche soir et ils n'échangèrent que des phrases banales sur la chaleur, est-ce qu'elle se plaisait à l'hôtel, Mme Morely-Johnson était-elle gentille... et ainsi de suite.

Il avait réservé une table d'angle au *Coq d'Or* et comme il y avait foule au bar, il proposa de boire un cocktail à leur table. Bien qu'il ne fût guère que dix-neuf heures des couples dansaient déjà. Une petite formation de jazz jouait en sourdine sur un rythme enlevé. Le maître d'hôtel s'empressa. On servit des champagne cocktails. Patterson dit qu'ils commanderaient le dîner plus tard.

Quand il fut parti, Sheila regarda autour d'elle.

— Très agréable, cet endroit... L'orchestre est excellent.

Patterson se moquait éperdument de l'orchestre. Il la couvait des yeux.

— Alors, comment ça marche? Vous êtes heureuse?

— Oui, grâce à vous. Mme Morely-Johnson est si gentille! Je crois que je lui plais.

— Oui... C'est un drôle de numéro. Elle a ses humeurs. Il faudra faire attention. Il lui arrive de faire des caprices.

Sheila goûta son cocktail, sans le regarder.

— Comme tout le monde. Bien sûr, je la connais encore assez peu.

Elle leva brusquement les yeux sur lui. Patterson lui accorda aussitôt son sourire de charme.

— Bien sûr. Alors laissez-moi vous avertir. Je connais tous les signes. Quand elle est de mauvaise humeur, elle tripote ses bracelets et fredonne tout bas. Vous pouvez être sûre que c'est très mauvais signe. Quand elle commence, attention. Vous devez approuver tout ce qu'elle dit. Ne jamais essayer de la persuader de faire quoi que ce soit... Approuvez, c'est tout. Je vous le dis parce que ça peut vous être utile.

— Merci.

Il s'adossa confortablement, satisfait et très sûr de lui.

— Il y a bien quatre ans que je la connais, et j'ai toujours su la manœuvrer, même dans ses plus mauvais moments.

Sheila but quelques gorgées.

— Rien d'étonnant, elle est amoureuse de vous.

Patterson sursauta. Puis il comprit qu'elle constatait une évidence et sourit avec fatuité en passant une main sur ses cheveux admirablement coiffés.

— Il ne faut rien exagérer, mais il y a de ça. Si elle avait vingt ans de moins, je devrais me tenir sur mes gardes.

Il rit, et après un court silence, Sheila observa :

— Il faut reconnaître que vous avez un charme fou et que les femmes doivent vous trouver irrésistible.

Patterson se laissa retomber contre le dossier de sa chaise. Venant d'elle, cette réflexion avait son importance. Certes, il n'ignorait pas qu'il plaisait aux femmes

mais elle était la première à le lui dire aussi franchement. Il vida son verre, puis fit une petite grimace comique.

— Beaucoup, sans doute... mais pas vous.

Elle observa un moment les danseurs pressés sur la piste minuscule.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça?

Il prit une fourchette, la retourna, la regarda, enfin la reposa. Puis, s'efforçant de parler avec nonchalance :

— J'ai l'impression qu'il y a une barrière entre nous. Vous êtes si... si distante.

Elle le regarda longuement, puis repoussa sa chaise et se leva.

— Si nous dansions?

Malgré l'exigüité de la piste, elle dansait avec grâce et son corps, pressé contre celui de son cavalier, procurait à Patterson un plaisir sensuel qu'il n'avait encore jamais connu. A un moment donné, elle lui effleura la nuque du bout de ses doigts frais. Il sentit son sang bouillonner de désir.

Quand ils revinrent à leur table, le maître d'hôtel se présenta. Sans la consulter, Patterson commanda des praires géantes et des blancs de poulet truffés à la crème accompagnés de riz.

— Et du pouilly fumé, Jean... à moins que vous n'ayez une meilleure idée?

— Le pouilly sera parfait, monsieur Patterson, assura le maître d'hôtel en s'inclinant.

— Vous êtes un fin gourmet, observa Sheila.

Patterson se rengorgea. Pour lui, la flatterie était comme de l'eau pour une plante assoiffée. Il prit cependant un air modeste.

— Oh! comme ça... Mais vous, vous dansez admirablement. Je vous assure.

— Vous aussi.

Il y eut un long silence.

— Mais vous devez reconnaître, insista Patterson, qu'il y a une barrière entre nous.

Elle secoua la tête.

— Chris, je vous en prie... N'attendez pas trop de moi... pas si vite. Nous n'allons pas mourir demain, murmura-t-elle en posant sa main fraîche sur celle du banquier. J'ai l'impression que vous ne savez pas attendre. Moi, il me faut du temps. Je dois réfléchir, aller prudemment. Voulez-vous essayer de me comprendre?

Les sens en feu, Patterson lui prit la main.

— Si, nous pouvons mourir demain! Qui sait? Pour moi, la vie doit être vécue dans le présent. Qui vous dit que, ce soir en rentrant, nous ne serons pas télescopés par un camion. Comment pouvez-vous assurer que nous ne mourrons pas demain? Nous pouvons mourir ce soir! Vous n'avez jamais l'impression que toute existence est un sursis? Je crois que nous devons faire tout ce que nous voulons sur-le-champ... saisir toutes les occasions, car si nous attendons, il risque d'être trop tard.

Elle dégagea sa main.

— Vous ne croyez pas au destin? Ce qui est écrit est écrit?

Patterson s'agita nerveusement.

— Je ne crois pas à l'attente. Oui, je crois au destin, mais aussi que je peux le déjouer en n'attendant pas!

On servit alors les praires, et ils attendirent que

le sommelier eût versé le vin dans les verres. Patterson goûta, approuva, et le garçon s'éclipsa.

— Je vous comprends, dit Sheila, en dégageant une praire de sa coquille, mais je vous en prie, Chris, soyez patient, pour une fois. Je vais lentement... je n'y puis rien. Pour devenir aussi intimes que nous le serons un jour... il me faut du temps.

Elle lui sourit alors.

Pour la première fois depuis qu'il l'avait vue, depuis qu'il la désirait, les yeux bleu fumée avaient perdu leur expression lointaine. Cette sensualité qui émanait d'elle semblait décuplée; le cœur de Patterson se mit à battre et sa gorge se dessécha.

IV

Pendant que Mme Morely-Johnson jouait au bridge sur la terrasse avec trois de ses amies, Bromhead ouvrit la porte de l'appartement et, après avoir traversé le vestibule, entra dans le bureau de Sheila. Il venait parce que dans la matinée, au moment où elle montait dans la Rolls avec la vieille dame, elle lui avait chuchoté qu'elle devait le voir.

Elle l'attendait, assise à sa table. On était samedi, et il y avait près d'une semaine qu'elle avait vu Patterson. Entre-temps, elle l'avait évité chaque fois qu'il était venu au *Plaza*. C'était le chauffeur qui lui avait ouvert.

Depuis leur dernière conversation, Bromhead n'avait guère eu l'occasion de s'entretenir avec Sheila et dès le premier coup d'œil, il comprit qu'elle avait les nerfs à vif.

— Fermez la porte, dit-elle sèchement.

Il obéit et vint s'asseoir en face d'elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas?

— Nous ne pouvons plus attendre. Votre belle idée de perruque et d'imperméable ne vaut plus rien. La nuit dernière, à mon retour de chez Gerald, le

détective de l'hôtel m'a interpellée pour me demander où j'allais. J'ai eu de la chance, les portes de l'ascenseur étaient ouvertes. Je l'ai repoussé et je me suis enfermée dans la cabine avant qu'il ait le temps de me saisir. Naturellement, le voyant lumineux lui a appris que j'étais descendue au dix-neuvième. Quand je suis arrivée dans ma chambre, je suis allée à l'ascenseur et j'ai vu que la cabine redescendait, pour remonter au dix-neuvième. Il me cherchait. Nous devons nous débarrasser de la perruque et de l'imperméable, Jack. Ça risque de devenir dangereux.

Bromhead comprenant tout de suite, fit la grimace. Joe Handley, le détective de nuit, était astucieux et zélé, trop zélé, et le chauffeur s'en voulut de l'avoir oublié. Il savait qu'il n'y avait que quatre vieux couples occupant des appartements au dix-neuvième, des gens qui ne recevraient certainement pas une jeune blonde à deux heures du matin. Cependant, cette blonde était bel et bien montée à l'étage avant de disparaître. C'était un mystère qui allait intriguer Handley; il n'aurait de cesse de l'avoir résolu.

Heureusement, comme il ne prenait son service qu'à neuf heures et le quittait à sept heures du matin, il avait peu de chances de voir Sheila sans sa perruque. Le détective de jour, Fred Lawson, qui était là depuis des années, était gras, paresseux et stupide, mais si jamais Handley apercevait Sheila dans la journée, il la reconnaîtrait, en blonde ou en brune. Il y avait là un danger certain.

— Gerald me rend folle, reprit-elle. Il est d'une exigence! Maintenant il veut me voir tous les soirs. Il est stupidement jaloux de Patterson. Il est désœuvré dans la journée. L'argent que je lui donne ne

lui dure pas trois jours. Nous ne pouvons plus attendre. J'ai l'intention de dire à Patterson que je suis prête.

— Mais c'est une opération à long terme, protesta Bromhead, l'air inquiet. Je vous avais avertie. Si nous précipitons les choses, nous risquons de tout perdre.

— Vous pouvez parler, vous, dit Sheila qui, malgré ses soucis, conservait son calme serein. Vous n'avez pas à croiser le fer avec Gerald ni Patterson... mais moi, si. Patterson, je suis sûre à présent d'en faire ce que je veux. Sûre, vous entendez?... Nous ne pouvons plus attendre.

Bromhead hésita, puis il haussa les épaules.

— Bon, d'accord. Demain, alors?

— Oui... Il devrait être chez lui, ajouta-t-elle après un coup d'œil à sa pendule de bureau.

Elle attira le téléphone vers elle pour former le numéro personnel de Patterson. Ils attendirent longtemps; elle écoutait la sonnerie à l'autre bout du fil et allait raccrocher quand elle entendit la voix du banquier, irritée et sèche :

— Oui? Qu'est-ce que c'est?

— Chris... Vous avez l'air fâché. Je vous dérange?

Bromhead hocha la tête en guise d'approbation. Quelle comédienne, cette femme! La caresse sensuelle de sa voix douce lui faisait presque de l'effet.

Du coup, Patterson devint tout miel :

— C'est vous, Sheila? J'attendais de vos nouvelles. Je ne vous ai pas vue de la semaine... J'allais partir pour le golf. Que devenez-vous?

Elle entendait sa respiration courte, oppressée.

— Oh, toujours la même chose... On se voit demain?

— Naturellement! Voulez-vous que nous retournions au *Coq d'Or*?

Elle marqua un temps, exprès.

— J'aurais préféré... quelque chose de plus intime, Chris. Des sandwiches au saumon fumé... et vous.

Elle perçut son exclamation étouffée.

— Vrai?

— Chris... je vous en prie...

— Bon... Laissez-moi faire. Même heure, même endroit? Le *Splendid*?

— Oui... Oh, Chris... Où m'emmèneriez-vous?

— Dans un motel que je connais... C'est très bien, je suis sûr qu'il vous plaira.

Elle coula un regard vers Bromhead.

— Ce ne serait pas le *Star Motel*, par hasard?

Patterson parut suffoqué :

— Comment... Vous le connaissez?

— Hier nous avons fait une promenade et nous sommes passés devant. J'ai trouvé l'endroit merveilleux.

— Il l'est, vous l'adorerez. Je m'occupe de tout. Sheila...

— Plus un mot. Demain, six heures.

— Merveilleux... formidable... fantastique!

Elle raccrocha en souriant.

— Le *Star*? demanda Bromhead. (Elle hocha la tête.) Vous avez été parfaite. J'y serai à sept heures. Retenez-le jusque-là... vous me comprenez?

— Oui.

Ils se regardèrent dans les yeux.

— S'il n'y avait pas ce petit crétin, grommela Bromhead, je serais certain de la réussite de cette affaire,

mais comme on a besoin de lui, on ne peut pas se montrer trop prudents.

— On est bien forcés. Ce détective d'hôtel m'inquiète.

— N'y pensez pas. C'est un hasard malheureux, entièrement de ma faute. J'aurais dû penser à lui. (Il se leva.) Occupons-nous d'abord de Patterson. La semaine prochaine, ce sera au tour de Gerald. Dorénavant, vous ne pourrez plus aller le voir la nuit... Je n'aime pas gaspiller de l'argent mais la meilleure solution serait de l'éloigner d'ici, en attendant qu'on ait besoin de lui. Nous pourrions l'envoyer à Los Angeles. Avec cinq cents dollars, il aurait de quoi s'amuser, non?

— J'y ai également pensé, mais à présent j'ai peur qu'il refuse de partir. Il s'est mis dans la tête qu'il tient à moi; il est jaloux de Patterson. Il dit qu'il se fout de l'argent; il ne veut que moi. Et puis où trouverions-nous cinq cents dollars?

— Ça, je m'en charge, assura Bromhead qui pensait à Solly Marks. Je crois qu'il faut que je parle à Gerald.

Il leva les yeux et pour la première fois, depuis que Sheila le connaissait, il sortit de la peau de son rôle. Sa mince figure se crispa, et ses yeux devinrent soudain glacés. Elle vit devant elle l'expression d'un tueur sans scrupules, et en eut froid dans le dos.

— Non! Laissez-moi faire! Vous ne le connaissez pas. Il faut arriver à le persuader... sans le forcer. Il est comme un enfant obstiné.

La lueur bienveillante reparut dans les yeux de Bromhead, et il redevint le digne chauffeur parfaitement dévoué.

— Occupons-nous d'abord de Patterson. Vous partirez demain un peu avant six heures?

— Oui.

— Je m'arrangerai pour vous remettre le micro avant. C'est un appareil minuscule que vous pouvez coller n'importe où, sous le rebord de la table de chevet, par exemple.

— Bien.

— Et ne vous souciez de rien, vous êtes parfaite, dit-il en se dirigeant vers la porte. Laissez-moi m'occuper de tout. Faites-moi un paquet de la perruque et de l'imperméable. Je m'en débarrasserai demain.

Comme Bromhead traversait le hall pour aller dans sa chambre de l'autre côté de la cour, Fred Lawson, le détective de l'hôtel, surgit brusquement et abattit sa grosse patte sur son bras. Bromhead le regarda, impassible.

— Tiens, bonjour, Fred... Vous me cherchiez?

Lawson était un gros homme trapu aux cheveux noirs clairsemés, aux petits yeux rusés et sa bouche aurait pu servir de souricière.

— Vous avez une minute, Jack?

— J'allais simplement regarder le match de foot à la télé... Qu'est-ce qui se passe?

— Ça ne sera pas long, dit Lawson en entraînant le chauffeur dans un couloir vers son petit bureau. Asseyez-vous. Je voulais vous poser une question. Est-ce que vous connaissiez une grande fille blonde bien roulée, dans les trente ans, qui porte un imperméable mastic?

Bromhead sentit son estomac se crispier mais son expression bienveillante devint simplement interrogative.

— Je connais pas mal de blondes, dit-il en souriant, mais je n'ai pas de relations parmi les imperméables mastic.

Son esprit travaillait fébrilement. Il était en terrain dangereux. S'il feignait l'ignorance, Handley s'entêterait et presserait Lawson à mener son enquête et le gros détective finirait par céder pour avoir la paix. Si l'affaire parvenait aux oreilles du directeur, ce serait de la dynamite.

— Mais pourquoi me poser cette question, Fred? demanda-t-il pour gagner du temps.

Lawson fit une grimace.

— C'est ce cochon d'Handley... Je vous jure, ce mec me donnera un ulcère s'il continue. Il prétend qu'il a vu une femme prendre l'ascenseur à deux heures du matin et monter au dix-neuvième. Assez jeune, blonde, en imperméable mastic. Il l'a interpellée, mais elle l'a repoussé et s'est engouffrée dans l'ascenseur. Il est monté tout de suite après mais elle avait déjà disparu. J'ai vérifié au dix-neuvième et au dix-huitième; personne n'a pu me renseigner. Alors il reste le duplex. Handley veut que j'aille causer à la vieille dame, j'ai préféré vous en toucher un mot d'abord. La vieille dame n'aimerait pas ça, hein?

Bromhead avait déjà trouvé une solution.

— Ça, c'est sûr. Je l'avais pourtant prévenue que c'était dangereux, mais elle a voulu rendre service. Je suis navré, Fred. J'aurais dû l'en empêcher, mais après tout je n'ai pas vu de mal à ça...

— Hein? Mais de qui parlez-vous?

— De miss Oldhill, parbleu. Ecoutez, Fred, elle est nouvelle dans la maison, la vieille dame s'est prise d'amitié pour elle et...

Lawson leva une main grasse.

— Une seconde. Vous voulez parler de la nouvelle dame de compagnie... Oldhill? C'est ça son nom?

— Oui. Elle a une amie, la blonde à l'imperméable. Cette fille passait par ici, elle allait à Los Angeles et elle est venu dire bonjour à Oldhill. Une même, pas très riche, elle n'est pas la seule... Bref, elle a demandé à Oldhill si elle ne pouvait pas partager sa chambre pour la nuit, pour économiser les frais d'hôtel. Dans le car, elle avait fait la connaissance d'un gars qui avait promis de la sortir. Oldhill m'a mis au courant. Je lui ai bien dit que l'hôtel n'aimerait pas ça, mais que si la même pouvait entrer et sortir sans être vue... après tout, ça n'était pas bien méchant, pas? J'ai eu tort, Fred. Je n'ai pas pensé à Handley. Excusez-moi... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus?

Lawson poussa un gros soupir et fronça les sourcils.

— C'est absolument contraire au règlement, Jack. Vous pourriez m'attirer de gros ennuis. Vous le savez bien.

Bromhead connaissait son homme, et sa cupidité.

— Vous avez raison. Si vous pouviez oublier ça, Fred... je saurais m'en souvenir... Justement, hier nous causions, la patronne et moi, et figurez-vous qu'elle ne savait pas qu'il y avait un détective dans l'hôtel. Elle me demandait ce qu'elle devait faire pour le personnel, pour les menus services. Je lui ai dit que j'y réfléchirai. (Bromhead sourit.) Vous oubliez, mais moi je me souviens. D'accord?

Mais Lawson regarda ses grosses pattes d'un air sombre. Bromhead pouvait presque l'entendre remuer ses pensées. Finalement, il grogna :

— Je ne sais pas, Jack... Handley, c'est une vraie

peau de vache. Comment je vais m'y prendre, avec lui?

— Facile. Vous lui dites que vous avez vu la vieille dame et qu'elle vous a déclaré que la jeune personne était son invitée.

La figure lunaire de Lawson s'illumina.

— Ouais... Bien sûr! D'accord, Jack. Je ferme les yeux, vous pensez à moi.

— La vieille dame me donne de l'argent pour le personnel. Alors pourquoi vous faire attendre?

Bromhead tira son portefeuille de sa poche et glissa un billet de cent dollars à Lawson.

— Ça va comme ça, Fred?

La coupure disparut entre les doigts boudinés de Lawson.

— Entendu, Jack, mais dites à cette foutue Oldhill que c'est la dernière fois. Ça pourrait me coûter ma place.

— Elle ne recommencera pas. J'y veillerai.

— L'autre souris est toujours là-haut?

— Elle a pris le car de 7 h 30. Vous n'étiez peut-être pas dans le hall.

Lawson, qui a cette heure-là était en train de dévorer un solide petit déjeuner, secoua la tête.

— Non, sans doute...

— Eh bien, elle est partie, assura Bromhead en se levant. A un de ces jours, Fred, et merci. Noël n'est pas loin. Je parlerai de vous à la vieille dame. Elle est généreuse, pour les étrennes.

Ce soir-là, quand Joe Handley vint prendre son service, Lawson, qui était son supérieur, lui passa un savon.

— Ecoute-moi un peu. Joe, je commence à en avoir ma claque de ton zèle. Bon, d'accord, tu ouvres

l'œil, mais attention... et fais un peu marcher tes méninges. J'ai vu Mme Morely-Johnson. Ta fameuse blonde, c'était une invitée à elle. Ça lui a pas plu que je vienne lui poser des questions. Tu sais comment elle est... alors vas-y mollo.

Handley ouvrit des yeux ronds.

— Elle est montée au dix-neuvième, répliqua-t-il calmement. Pourquoi pas directement au duplex?

Lawson n'y avait pas pensé mais il était engagé et s'en tira en poussant une gueulante :

— Ça suffit comme ça! J'ai vu la vieille! Si elle est satisfaite, t'as rien à dire!

— Cette femme est montée par l'escalier de service à la porte d'incendie... c'est bien ça?

— Je te dis que c'est marre! Allez, fous-moi le camp! Tu devrais déjà avoir pris ton service.

Handley comprit alors qu'on avait soudoyé Lawson. Il classa la blonde dans sa petite tête de flic jusqu'à plus ample informé.

La lumière filtrant par la porte entrouverte de la salle de bains éclairait faiblement une partie de l'élégante chambre du motel; le reste de la pièce était plongé dans l'obscurité.

Le grand lit se trouvait dans l'ombre; seuls les deux points rouges des cigarettes allumées révélèrent que deux personnes y étaient couchées. Le bourdonnement de la circulation du dimanche soir sur l'autoroute était étouffé par les doubles fenêtres; le climatiseur ronronnait tout bas; il n'y avait pas le moindre son discordant.

Détendu, épuisé, Patterson était mollement allongé

et songeait à l'heure passée. Cette femme, nue à ses côtés, avait répondu à toutes ses espérances. Non... elle avait même dépassé ses rêves les plus fous. C'était une fille expérimentée, qui savait comment donner et accepter le plaisir. Dans son euphorie, il songeait à ses nombreuses aventures. Rien de ce qu'il avait connu jusqu'alors ne pouvait se comparer à cette heure-là. Il tira sur sa cigarette, aspirant goulûment la fumée; sa patience avait été plus que récompensée.

— Chris... quelle heure est-il? demanda Sheila.

Cette question désagréable tira Patterson de ses songes. Qui diable pouvait se soucier de l'heure dans un moment pareil? Il cligna des yeux sur le cadran lumineux de sa montre.

— Sept heures et demie passées, pourquoi?

— Il faut que je sois rentrée à onze heures.

Pourquoi faut-il que les femmes éprouvent toujours le besoin de parler? se dit-il. Elles ne savent jamais se taire. Elles ne comprennent donc pas qu'après une extase comme celle qu'il venait de connaître, un homme n'aspire qu'à se reposer, à sommeiller, à revivre le merveilleux instant passé?

— Ne t'inquiète pas, tu seras rentrée à temps.

Il écrasa sa cigarette et ferma les yeux. Ils avaient deux heures et demie devant eux. Si seulement elle le laissait dormir un moment, dans une demi-heure ou une heure, il serait suffisamment en forme pour lui donner un nouvel échantillon de ses talents.

— Chris...C'était bon.

— Merveilleux.

Il ne bougea pas, les yeux toujours fermés. Peut-être se tairait-elle... pour dormir aussi? Mais elle ne semblait pas avoir sommeil.

— Meilleur qu'avec toutes les autres, Chris? Pour moi, oui.

Il se résigna. Décidément, elle parlerait envers et contre tout et il était bien obligé de le supporter.

— Oui... meilleur que tout.

Après un silence, elle reprit :

— Tu voudrais bien dire quelque chose pour moi?

— Quoi?

Il s'efforça de maîtriser son agacement, et n'y parvint pas tout à fait.

— Je t'en supplie, dis simplement ceci : Moi, Chris Patterson, estime que Sheila Oldhill est la fille la plus formidable avec qui j'aie couché.

Franchement les femmes ont de ces idées! pensa-t-il.

— Ecoute, ma chérie, je voudrais dormir un peu. Ensuite on pourra recommencer. Qu'est-ce que tu en dis?

— Dis-moi ça, Chris, je t'en supplie. Je veux t'entendre l'affirmer, et après nous dormirons... je te le promets.

Bon Dieu, les femmes! Pour avoir la paix, il récita, sans grand enthousiasme :

— Moi, Christopher Patterson, estime que Sheila Oldhill est la fille la plus formidable, la plus merveilleuse, la plus excitante avec qui j'aie jamais couché. Là, t'es contente?

Songeant à Bromhead avec son magnétophone, assis dans sa mini Austin-Cooper — don de Mme Morely-Johnson — garée à une centaine de mètres du motel, Sheila fut satisfaite.

— Merci, mon chéri. Je suis un peu bête, je sais, mais je voulais tellement te l'entendre dire... Maintenant repose-toi... Dors.

Patterson sombra dans un léger sommeil et Sheila attendit. Au bout d'une demi-heure, elle se leva et alla prendre une douche. Elle pensait à Bromhead dans sa voiture. « Ne précipitez pas les choses, lui avait-il recommandé en lui remettant le micro. N'oubliez pas... C'est la chance de votre vie. »

En sortant de la salle de bains, elle laissa la porte grande ouverte, et la lumière réveilla Patterson. Il se redressa.

— Qu'est-ce que tu fabriques?

— J'ai pris une douche.

Nue, elle entra dans la pièce à contre-jour, et il sentit son désir revenir brusquement.

— Viens là.

— Chris... Je veux te parler.

— Pas maintenant... Viens ici.

Elle enfila le peignoir de bain du motel.

— Chris... Est-ce que tu te rends bien compte du danger auquel nous nous sommes exposés et qu'il est impossible que ça se reproduise?

— Comment ça, quel danger?

— Oui, c'est dangereux pour toi.

— Allons, Sheila! Tu veux parler de la banque? Grotesque. Cette boîte est sûre, je ne risque rien.

— Il ne s'agit pas de la banque, mais de Mme Morely-Johnson.

— Dangereux? Mais qu'est-ce que ça signifie, Sheila?

— Elle est amoureuse de toi.

— C'est ridicule. Je sais qu'elle est portée sur la chose; elle a eu la cuisse légère et des amants par douzaines, mais quoi, elle a soixante-dix-huit ans, bon Dieu! Bien sûr, elle me considère comme son Prince

Charmant, ajouta Patterson en riant, mais qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Je la supporte, je lui fais des sourires, c'est mon boulot. J'aime autant te dire que lorsqu'elle joue à la petite fille, ça me rend malade.

Il s'interrompit brusquement, comprenant qu'il parlait trop.

— Allons, viens là, ma chérie. Nous perdons du temps.

— Rien ne presse.

Elle vint s'asseoir sur le lit, mais assez loin de lui. Elle n'était pas très sûre de la portée du microphone, bien que Bromhead lui eût assuré qu'il enregistrerait tout ce qui se dirait dans la pièce.

— Si jamais elle l'apprenait, elle en souffrirait beaucoup. Tu le sais bien, Chris.

— Comment veux-tu qu'elle le sache? Et ce n'est vraiment pas le moment de parler de tout ça.

Il alluma la lampe de chevet et se souleva sur un coude pour la contempler. Elle avait son expression lointaine, sereine et calme, et il comprit que la barrière se dressait de nouveau entre eux. Sans trop savoir pour quelle raison il se sentit soudain mal à l'aise.

— Sheila, qu'est-ce qui ne va pas, mon poulet?

— Je ne vous comprends pas. Je vous ai vu avec la vieille dame. Est-ce que vous jouez la comédie, continuellement? Vous êtes si gentil avec elle... si charmant... et pourtant vous dites qu'elle vous rend malade.

— Faut-il vraiment que nous parlions de cette vieille idiote en ce moment? s'écria Patterson, à bout de patience. Viens là! J'ai envie de toi!

— Vous la trouvez idiote?

— Enfin quoi, pas toi? Tu veux que je te fasse un dessin? A soixante-dix-huit ans, elle est vaniteuse, à

moitié aveugle, elle minaude comme une gosse et elle s'imagine qu'elle peut plaire aux hommes! Si tu ne trouves pas que c'est le comble de la connerie, qu'est-ce qu'il te faut?

Patterson était exaspéré. Sheila respira à fond. Si Bromhead avait écrit ce dialogue, il n'aurait pu être meilleur.

Dans sa voiture, le chauffeur estima qu'il avait ce qu'il voulait. Il débrancha le magnétophone, mit son moteur en marche et donna trois coups d'avertisseur successifs, puis fonça vers le *Plaza Beach*.

En entendant le klaxon, Sheila se leva. La première étape de l'opération était terminée avec un succès total; venait maintenant la seconde partie, plus délicate.

— J'ai faim, déclara-t-elle.

Elle ouvrit le sac en plastique que Patterson avait apporté et en retira deux paquets soigneusement préparés.

Patterson l'observait sans parvenir à s'expliquer la raison de son malaise. Cette femme était soudain distante, froide, si différente de la fille gémissante qui avait partagé son plaisir, qui avait enfoncé ses ongles dans ses épaules, dans ses reins... Ma foi, si elle a faim, se dit-il. Ils avaient encore le temps. Il consulta sa montre. 8 heures moins le quart. Au fond, ce ne serait pas une mauvaise idée de prendre des forces, avant de refaire l'amour. Il découvrit qu'il avait faim, lui aussi.

Elle alla prendre dans le réfrigérateur la bouteille de chablis, achetée par lui, et qui était déjà débouchée. Elle remplit deux verres. Il la suivait des yeux, regrettant qu'elle se soit enveloppée dans son peignoir de bain.

— Ote ça, Sheila, dit-il enfin. Je voudrais te voir.

— Tout à l'heure.

Elle déballa les sandwiches, posa un des paquets sur le lit près de lui, puis elle alla s'asseoir dans un fauteuil, en déposant ses victuailles sur ses genoux.

— Chris... avez-vous vu le testament de la vieille dame? (Elle mordit dans un toast au saumon fumé.) Ses dernières volontés... c'est comme ça qu'on dit, je crois?

Il tendait la main pour prendre un sandwich, mais s'immobilisa.

— Son testament? En voilà une idée! Pourquoi?

— J'ai posé une simple question. Vous ne pouvez pas me donner une simple réponse?

Bon Dieu, songea-t-il, dérouté, c'est une étrangère, tout à coup. Il eut soudain conscience de sa nudité et ramena le drap sur lui. Son instinct lui disait qu'il n'y aurait plus de partie de jambes en l'air pour ce soir. Il ne savait pas pourquoi mais il en était sûr, sans doute à la voir si sereine... et puis cette froideur...

— J'ignore tout de son testament. Pourquoi?

— L'argent vous intéresse?

Il sentait monter sa colère et rétorqua très sèchement :

— Naturellement! Pas vous?

— Si... Vous devriez connaître son testament.

La figure de Patterson se durcit. Il se sentait désavantagé dans ce lit, nu sous un drap. Il se redressa et s'assit sur le rebord du matelas pour la regarder fixement. Il ne comprenait pas du tout où elle voulait en venir. Elle avait son air lointain qui le rendait fou, et mangeait son sandwich avec appétit, apparemment.

— Sheila... Où voulez-vous en venir?

— Vous ne savez donc pas qu'elle vous laisse beaucoup d'argent?

— A moi? s'exclama-t-il, l'air ahuri. Beaucoup d'argent? Comment le savez-vous?

Elle acheva son sandwich et en prit un autre. Elle le voyait tendu, inquiet.

— Elle me l'a dit.

— Elle vous a dit qu'elle me léguait une forte somme?

Patterson ne pouvait y croire. Sheila n'était que depuis huit jours auprès de la vieille dame. Mme Morely-Johnson n'avait jamais fait allusion au moindre legs... alors pourquoi irait-elle dévoiler ses dispositions à une inconnue de la veille?

— Vous êtes bien sûre qu'elle vous a dit ça, Sheila?

— Pourquoi irais-je l'inventer? (Elle mordit dans son sandwich, en le regardant posément de ses yeux bleu fumée impassibles.) Vous ne me croyez pas?

— Franchement... non.

Il était certain à présent qu'il ne serait plus question d'amour. Il voulait s'habiller. Il lui était impossible d'être maître de cette situation inattendue s'il restait tout nu.

— Attendez un instant.

Il s'enveloppa dans le drap, saisit sa chemise, son caleçon et son pantalon, et passa dans la salle de bains.

Sheila but un peu de chablis et acheva son second sandwich. Elle se dit que le moment était venu de se montrer très prudente. Le poisson mordillait l'appât, mais elle devrait savoir exactement quand il serait bon de le ferrer.

Patterson reparut, tout habillé, et s'assit sur le lit

pour mettre ses chaussettes et ses souliers. Elle l'observa en silence.

Quand il eut noué sa cravate et endossé sa veste, elle lui dit d'une voix aimable :

— Vous n'avez pas faim, Chris? Ces sandwiches sont délicieux.

Il la foudroya d'un œil soupçonneux.

— Voyons, Sheila, vous êtes certaine que la vieille dame vous a dit qu'elle me laissait beaucoup d'argent?

— Si vous ne me croyez pas, attendez sa mort. Vous verrez bien.

Il la regardait fixement tandis que ses pensées tourbillonnaient. Il avait espéré, naturellement, que Mme Morély-Johnson penserait à lui en faisant son testament. Dix mille dollars, peut-être... quelque chose comme ça. Mais beaucoup d'argent, qu'est-ce que ça voulait dire? La vieille possédait cinq millions. Ils s'étaient toujours très bien entendus et il savait qu'elle avait un penchant pour lui. S'il pouvait croire Sheila, ça représentait la grosse somme. Bon Dieu, ce qu'il avait toujours désiré! Il rêvait de quitter la banque pour ouvrir un cabinet d'agent de change. Mais il fallait des capitaux... Seulement, si la vieille...

— Elle vous l'a dit? Vraiment? insista-t-il en s'efforçant de parler posément.

— Lisez donc son testament. Je n'aurai pas à vous convaincre, répondit simplement Sheila.

— Mais c'est impossible! Vous ne savez pas ce que vous dites. Son testament est classé dans notre service juridique. Je ne peux pas le voir.

Sheila vida son verre.

— Vous ne me croyez pas, vous ne pouvez pas prendre connaissance du testament, alors vous devrez attendre. Je ne vois pas d'autre solution.

Patterson transpirait. Il savait qu'il n'aurait plus l'esprit en repos.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit, au juste?

Sheila l'examina, comprenant qu'elle devait peser ses mots. Il y avait des limites à ne pas dépasser; il n'était pas comme Gerald. Cet homme avisé, expérimenté, avait l'esprit vif, l'habitude des discussions financières délicates. Elle estima que le moment était venu de ferrer le poisson.

— Elle m'a dit qu'elle vous léguait cent mille dollars par an, à vie.

Patterson sursauta, ses poings se crispèrent. Ce n'était pas possible! Une fortune! Non, elle avait mal compris...

— Une seconde, Sheila... Vous voulez dire dix mille dollars, n'est-ce pas? Vous vous trompez d'un zéro? Il s'agit de dix mille dollars par an?

Le poisson avait avalé l'hameçon.

— Non, Chris, répondit-elle paisiblement. Je sais très bien ce qu'elle a dit. Cent mille... Ça fait beaucoup d'argent, non? Vous devriez être content.

Elle se mit debout, enleva le peignoir de bain et alla ramasser ses vêtements sur le fauteuil où elle les avait jetés plus tôt. Il ne remarqua même pas sa nudité. Il regardait fixement le tapis, le cerveau en ébullition. Bon Dieu! Si c'était vrai... Cent mille dollars par an, jusqu'à la fin de ses jours! Plus besoin de travailler! Il pourrait avoir toutes les femmes qu'il voudrait, visiter Paris, Londres, Rome, s'amuser! Le monde serait à ses pieds! Sheila le tira de ses rêves

en le secouant légèrement. Elle était toute habillée.

— Vous n'avez pas faim? Vous n'avez rien mangé.

Elle l'observa et se dit que la seule différence entre Gerald et lui c'était que l'un était cupide et l'autre idiot. Patterson se leva.

— Sheila! Vous devez me comprendre... C'est important pour moi! Vous m'avez dit la vérité? Elle vous a vraiment parlé de ce testament?

Elle se détourna pour aller à la table de chevet, décolla le minuscule micro, le rangea soigneusement dans sa petite boîte qu'elle glissa dans son sac. Patterson était bien trop préoccupé pour remarquer ce qu'elle faisait.

— Il est temps de rentrer, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Sheila était déjà installée dans la Wildcat quand il eut fini de payer la note. Il la rejoignit, encore ahuri. Avec un sourire en coin, elle observa, qu'il n'avait pas insisté pour rester plus longtemps en sa compagnie. Alors qu'il fonçait sur l'autoroute, elle songeait que pour les hommes l'argent était plus important que le plaisir. L'homme était un animal pratique. Le plaisir des sens ne durait que quelques minutes, mais avec un peu de chance et de jugement, l'argent pouvait durer éternellement.

Au moment où ils atteignirent Seaview Boulevard, il s'exclama :

— Mais pourquoi vous a-t-elle mise au courant? C'est ça que je ne comprends pas. Pourquoi?

— Pourquoi les femmes se font-elles des confidences? rétorqua Sheila. Elles se sentent sans doute vulnérables... même les vieilles dames très riches. Alors elles parlent. Elles racontent leurs secrets. Elle était peut-

être très contente d'assurer votre avenir. Elle m'a dit que vous l'aviez rendue très heureuse.

C'était une explication que Patterson pouvait comprendre.

— Oui, mais pourquoi vous le dire, à vous?

— Vous commencez à m'ennuyer, Chris. Je vous ai répété ce qu'elle m'a dit. Pourquoi aurais-je inventé cette histoire? Vous pouvez certainement consulter le testament!

Patterson se le demandait. Le testament avait été confié au service juridique de la banque, dirigé par Irving Fellows. Patterson et lui ne s'étaient jamais entendus. Marié, père de deux enfants, Fellows était un homme sérieux qui n'avait absolument rien de commun avec lui. Souvent, Patterson avait l'impression d'être méprisé par cet avocat pisse-vinaigre. Pour voir le testament, il lui faudrait montrer une autorisation de Mme Morely-Johnson, ce qui était hors de question. Non, il ne le verrait jamais.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il.

— Alors vous devez me croire sur parole.

Et pourquoi diable ne la croirait-il pas? Pour quelle raison lui mentirait-elle? se demanda-t-il. Cent mille dollars à vie! Si Abe Weidman, l'avoué de la vieille dame, le lui avait dit, il n'aurait pas douté un seul instant de sa parole. Et pourtant, il voulait y croire. Mais il ne comprenait pas comment Mme Morely-Johnson avait pu faire une telle confiance à sa nouvelle dame de compagnie. D'autre part, la vieille était un peu dingue; elle avait peut-être cherché à se faire valoir aux yeux de Sheila. Comment savoir ce qui se passe dans la tête d'une vieille folle millionnaire?

Il s'arrêta devant le *Splendid* et fit un effort pour

chasser de son esprit ce monceau de dollars et descendit ouvrir la portière à Sheila. Elle lui tendit la main en souriant.

— J'ai passé une soirée merveilleuse, ronronnait-elle. Merci, Chris.

Il fit les gestes de convenance, prit la main de Sheila, la baisa, alluma son sourire de charme.

— Moi aussi. Dimanche prochain?

— Oh oui, avec joie!

Elle prit dans son sac la minuscule boîte contenant le microphone miniaturisé et la lui glissa dans la main en susurrant :

— Un petit souvenir de cette mémorable soirée, Chris.

Du bout des doigts, elle lui effleura la joue, puis partit d'un pas léger vers le *Plaza Beach* sous la lumière des puissants lampadaires qui éclairaient le boulevard.

En entrant dans son bureau le lendemain matin, Patterson trouva Vera Cross en train de trier le courrier.

Jusqu'à quatre heures du matin il s'était tourné et retourné dans son lit, l'esprit préoccupé par ce que Sheila lui avait révélé. Était-ce vrai? se demandait-il sans cesse. Finalement, sachant qu'il ne pourrait dormir, il avait pris deux somnifères et avait eu grand mal à se réveiller. Dans sa précipitation pour arriver à l'heure à la banque, il endossa sans y penser ses vêtements de la veille, se passa de déjeuner et même de café, roula trop vite mais il avait quand même dix minutes de retard sur son horaire, lorsqu'il pénétra en trombe dans son bureau.

— Oh, oh, murmura Vera. Je connais quelqu'un qui en a pris une sévère!

Patterson n'était pas d'humeur à subir les gentilles mises en boîte habituelles de Vera.

— Assez parlé, rétorqua-t-il sèchement en s'asseyant à sa table. Je suis en retard, d'accord... Bon. Qu'y a-t-il d'important?

Surprise par ce ton, Vera montra la pile de droite.

— Ça, c'est urgent. Vous voulez que je m'occupe du reste?

— S'il vous plaît. Et faites-moi porter du café. J'ai des rendez-vous? demanda Patterson en allumant une cigarette d'une main mal assurée.

— M. Cohen à 10 h, Mme Lampson à 11 h 15. Il n'y a pas de réunion du conseil...

— Je sais! Il n'y en a jamais le lundi!

Derrière le dos de son patron, Vera leva les yeux au ciel. Quelqu'un avait dû le mettre en pétard, et pourtant il avait la tête d'un type qui vient de passer la nuit avec une fille. Les hommes! Elle haussa les épaules.

— Bien sûr, monsieur. Entendu, monsieur.

— Ça suffit comme ça! Vous n'êtes pas drôle! Elle fut heureuse de quitter le bureau.

Patterson passa une main sur sa joue mal rasée. Il se tourna vers le grand miroir et fit une grimace. Bon Dieu! Il avait une tête à faire peur! Il se félicita qu'il n'eût pas de conseil d'administration, puis il regarda la pile de courrier et jura tout bas. Quelle existence! Une vie d'esclave, oui! Jamais il n'aurait eu cette idée s'il n'avait été obsédé par la pensée d'un revenu annuel de cent mille dollars.

Il écrasa rageusement sa cigarette et voulut aussitôt

en allumer une autre. En fouillant dans sa poche, il trouva la boîte que lui avait donnée Sheila.

La vieille, quand elle l'avait quitté, il avait ouvert le petit coffret. Dans la pénombre, il avait vu une espèce de petit bouton noir, qui lui parut sans valeur; il était alors si préoccupé qu'il avait remis la boîte dans sa poche. A présent il l'ouvrit et examina plus attentivement l'objet. Ce n'était qu'un bouton noir. Il le tira de la boîte et s'aperçut que le dessous était poisseux. Avec irritation, il se demanda ce que c'était et, comme Vera entraît chargée d'un plateau, il posa le bouton devant lui et n'y pensa plus.

Après avoir bu son café, il se sentit un peu moins crispé. Il s'installa commodément pour dicter et une heure plus tard tout le courrier était expédié. Vera partie, il se carra dans son fauteuil et contempla son buvard. Si vraiment la vieille dame lui léguait ce revenu pour la vie, il pourrait commencer à tirer des plans sur l'avenir. Elle avait soixante-dix-huit ans. Elle pouvait encore vivre dix ans, bien sûr, mais c'était peu probable. Mettons six ans, se dit-il; il en aurait trente-neuf. Combien d'hommes sont en mesure de prendre leur retraite à cet âge avec un revenu annuel de cent mille dollars? Six ans, c'est vite passé. Il prit son mouchoir pour essuyer ses mains moites. Si seulement il pouvait en être sûr!

L'unique moyen était de prendre connaissance du testament. Était-ce vraiment possible? Il réfléchit longuement. Il connaissait la procédure. Le service juridique, dirigé par Irving Fellows, exigerait une autorisation signée de Mme Morely-Johnson. N'y avait-il pas un moyen de l'obtenir facilement? Il alluma une cigarette, se leva et se mit à arpenter son bureau.

Comme la vieille dame était à moitié aveugle, elle signait en toute confiance les papiers qu'il lui présentait. Il pourrait y glisser une autorisation, parmi les transferts d'actions. Il était certain qu'elle signerait.

Fellows?

Patterson revint s'asseoir.

Fellows posait un problème, mais s'il lui disait que la vieille voulait revoir son testament, en présentant son autorisation écrite, comment pourrait-il refuser de le remettre?

Encore une fois, Patterson s'essuya les mains. Et si Mme Morely-Johnson exigeait de savoir ce qu'elle signait? Il faudrait avoir une réponse toute prête... non, pas de difficulté de ce côté-là. Et si Fellows téléphonait pour lui demander pourquoi elle voulait son testament? Il n'oserait jamais! Mais avec ce salaud, on ne pouvait pas savoir... Il y aurait une enquête... Patterson ferma les yeux. Les cent mille dollars lui fileraient sous le nez... Plus de travail... A cette pensée, il perdit son assurance. Mieux valait attendre. Ne rien faire de stupide, de dangereux. Il était encore jeune. Quand on travaille dans une banque, on ne se laisse pas aller à un coup de folie. Un faux-pas, et c'est la porte!

Mais alors, comment s'en assurer? Il se sentait incapable d'attendre dans l'incertitude la mort de la vieille dame. Dix ans, peut-être! Bon Dieu, il risquait de mourir avant elle!

On frappa à la porte et Vera passa la tête.

— M. Cohen.

Patterson se força à reprendre pied avec la réalité.

Bernie Cohen possédait un super-marché prospère, un parc d'attractions et une école de ski nautique.

Il avait toujours de l'argent à placer et cherchait à spéculer un peu. Le gros de son capital était à l'abri mais avec le reste il aimait boursicoter.

Cohen était un petit homme chauve, rondouillard, toujours souriant, un énorme cigare perpétuellement coincé entre les dents, qui aimait à répéter : « Si le plus grand homme de ce siècle fumait le cigare, pourquoi pas moi ? » sur quoi il riait grassement en faisant le V de la victoire avec ses gros doigts boudinés.

Cohen se laissa tomber dans un fauteuil et regarda Patterson avec des yeux ronds.

— Dieu du Ciel! s'exclama-t-il. Vous n'avez pas dû vous ennuyer pendant le week-end! Qu'est-ce qu'elle vous a fait?

Patterson n'était pas d'humeur à subir les grasses plaisanteries de Cohen.

— Qu'est-ce qui vous amène, Bernie? répliqua-t-il d'une voix cassante. J'ai beaucoup de travail ce matin.

Cohen ôta son cigare de la bouche et, après l'avoir regardé, il se pencha pour secouer la cendre au-dessus du cendrier.

— Je connais. Ça fait drôlement mal, hein? Ça m'est arrivé une fois... Avec une Japonaise! Mince, c'est comme d'être pris dans un étau!

— Qu'est-ce qui vous amène? répéta Patterson en prenant son stylo en or.

Cohen fit une grimace.

— On dirait que vous êtes à cran, mon vieux.

— Ça va très bien. Que se passe-t-il?

Cohen hésita, puis haussa ses lourdes épaules. S'il fallait parler affaires, on parlerait affaires.

— Qu'est-ce que vous dites d'Auto Cap. Company?

Patterson secoua la tête sans hésiter.

— Non, pas pour vous. Trop long terme. A moins que vous ayez changé votre tactique; ce sont des bénéfices rapides que vous voulez... ou je me trompe?

— Pas du tout.

— Combien?

— Cinquante sacs.

Patterson réfléchit un moment. Il enviait Cohen. Ce gros tas de lard avait les moyens de spéculer. S'il gagnait, il était aux anges. S'il perdait, il conservait sa bonne humeur. D'ailleurs, Patterson ne se souvenait pas de l'avoir vu perdre... Il avait un pot du tonnerre de Dieu.

— Ferronite, conseilla-t-il. Vingt et un dollars, c'est le cours actuel. On murmure qu'il va y avoir une fusion. Ça pourrait monter à vingt-neuf. Peut-être plus. Le marché est ouvert. C'est du rapide. Ça rentre, ça sort.

Le sourire de Cohen s'élargit.

— C'est ce que m'avait dit ma Japonaise mais c'était de la blague.

D'un geste irrité, Patterson jeta son porte-mine sur le bureau. Cohen commença à s'inquiéter.

— Ben vrai, vous êtes pas à prendre avec des pinnettes.

— J'ai beaucoup de travail, Bernie. Alors, on marche pour Ferronite?

Cohen soupira. Jusqu'alors, il avait toujours été heureux de rencontrer Patterson. Ils plaisantaient, ils échangeaient des histoires gratinées, mais ce matin Patterson jouait les banquiers constipés.

— Bon, d'accord, grogna-t-il. Si vous dites que ça vaut le coup, j'achète. Allez-y.

— Pour cinquante mille dollars?

— Oui.

Patterson prit une note sur son bloc et se leva.

— Parfait, Bernie. Il faudra que nous dînions ensemble un de ces soirs. Vendredi? Vous êtes libre?

Cohen retrouva son sourire.

— Ouais, bien sûr. Pour les filles, vous vous en occupez, ou c'est moi qui m'en charge?

Patterson l'entendit à peine. Il pensait à Mme Mory-Johnson.

— Alors, pour les filles? Qui s'en occupe? insista Cohen.

— Occupez-vous-en, Bernie.

— Cette pépée vous a pompé, on dirait! Je vous passe un coup de grelot, alors. En ce moment, je vois que vous êtes pas d'humeur à causer. Je sais ce que c'est, allez. Une bonne... (Il s'interrompit brusquement et son sourire disparut.) Qu'est-ce que ça signifie? A quoi jouez-vous?

La voix si sèche fit sursauter Patterson. Il regarda Cohen avec stupéfaction.

— Hein? Quoi?

— Oui, qu'est-ce que ça signifie? Pourquoi m'espionnez-vous? demanda Cohen en montrant le bureau du doigt.

Patterson se retourna et vit que l'index gras montrait le bouton noir que Sheila lui avait donné.

— Vous espionner, moi?

Cohen prit le bouton, et soudain l'estomac de Patterson se crispa.

— C'est bien ce que j'ai dit, bon Dieu!

— Mais pas du tout! Je ne comprends rien à ce que vous racontez!

— Et ça, hein? qu'est-ce que ça fout sur votre bureau? cria Cohen en brandissant le bouton sous le nez de Patterson.

— Mais ce n'est qu'un bouton, non? Je... Je l'ai ramassé dans la rue... devant la banque.

Les petits yeux de Cohen se plissèrent.

— Alors, comme ça, vous avez l'habitude de ramasser des boutons dans la rue?

Pris par son mensonge, Patterson s'enferra.

— Ma mère était superstitieuse. Quand j'étais enfant, elle me répétait toujours de ne jamais passer près d'un bouton tombé à terre. Vous passez sous une échelle, vous?

— Vous avez vraiment ramassé ça dans la rue?

— Puisque je vous le dis! Mais enfin, de quoi s'agit-il?

Cohen se détendit et se claqua les cuisses.

— C'est la meilleure! Vous vous y entendez peut-être question finance et pépées, mais pour le reste vous êtes encore au berceau! Vrai, vous ne savez pas ce que c'est?

Patterson pressentit un désastre mais réussit à rester impassible.

— Quoi, je devrais le savoir?

— C'est un des microphones les plus au point qu'on puisse trouver à l'heure actuelle: un Limpet spécial. On peut le coller n'importe où et il est capable d'enregistrer sur bande magnétique à plus d'un kilomètre, pas de fils, rien. C'est un des outils les plus dangereux utilisés dans l'espionnage industriel. Chaque fois que je réunis mon conseil d'administration je

fais visiter le bureau à fond pour chercher s'il n'y a pas un de ces trucs-là planqué quelque part. C'est une oreille grande comme ça. Vous n'en aviez jamais vu, c'est vrai?

Le cœur de Patterson battait à grands coups.

— Non, jamais.

— Eh bien, vous en voyez un. Débarrassez-vous de ça tout de suite. Tout ce que nous avons dit a pu être enregistré... notez que ça n'aurait pas d'importance.

Soudain livide, Patterson avait l'air si affolé que Cohen estima lui rendre un service en le quittant.

— Bon, alors à vendredi, Chris.

— Oui.

Sur le seuil, Cohen s'arrêta pour lancer :

— Les mères, c'est sacré, mais à votre place je ne ramasserais plus de boutons dans la rue.

Il sortit, en refermant la porte sur lui.

Patterson dut faire appel à toute sa force de volonté pour travailler jusqu'à l'heure du déjeuner. Il avait besoin de réfléchir à cette histoire de micro, mais c'était impossible, entre les appels téléphoniques continus, les perpétuelles allées et venues de Vera apportant des papiers à signer, sans parler de Mme Lampson qui le harcelait avec ses placements, mais finalement midi sonna et il put s'échapper.

Au volant de la Wildcat il se dirigea vers l'extrémité de Seaview Boulevard où il connaissait un petit restaurant très fréquenté le soir mais tranquille pendant la journée. Choisisant une table à l'écart, il commanda un whisky on the rocks et un sandwich au rosbif. Il n'y avait que cinq autres clients, assis loin de lui.

A présent qu'il pouvait penser en paix, il sentit un vent sibérien lui glacer le cœur, comme il l'avait craint. Il savait qu'il avait été pris dans un piège. Aucune femme ne donne un microphone de haute précision à son amant, juste après avoir fait l'amour, si ce n'est pour lui faire nettement comprendre qu'il y a menace de chantage.

Patterson, qui n'avait rien d'un imbécile, était à présent certain que tout ce qu'ils avaient dit dans la

chambre de motel avait été enregistré et c'était pour mettre les choses au point qu'elle lui avait remis la bande. Il se demanda comment elle entendait utiliser cet enregistrement compromettant. Comment le chantage débiterait-il? Combien exigerait-elle?

Le whisky le ranima un peu. Il songea à leur conversation. Elle avait été diablement astucieuse. Il avait lui-même signé la bande. *Moi, Christopher Patterson, pense que Sheila Oldhill...* Habile et sans scrupules. Et puis elle l'avait poussé à parler de Mme Morely-Johnson.

Si cet enregistrement tombait entre les mains de la vieille dame, il était fini, et sa carrière dans la banque — dont elle était la cliente la plus importante — définitivement compromise. Aucune femme ne pourrait supporter d'entendre ce qu'il avait dit sur son compte sans avoir aussitôt une envie furieuse de le démolir.

Quant au chantage, s'il pouvait racheter la bande et avoir la certitude qu'aucune copie n'existait, il paierait les yeux fermés; mais il y aurait une copie, sûrement...

Il vida son verre et oublia le sandwich.

Cependant, se dit-il, Sheila devait savoir qu'il n'était pas riche. Que pouvait-elle espérer lui soutirer? Cinq mille dollars? Ou tant par mois? Puis il se rappela les cent mille dollars à vie du testament. A présent il avait la certitude que la vieille dame n'avait pas parlé de ce legs à Sheila. Elle avait dû le découvrir en fouillant dans les papiers en l'absence de sa patronne, et elle avait vu là l'occasion de taper dans une mine d'or. Mais non, pourtant. C'était impossible. L'argent ne serait à lui que si la vieille dame décé-

dait, et une fois qu'elle serait morte, la bande n'aurait plus aucun pouvoir de chantage. Il y avait donc autre chose. Un mobile plus astucieux, plus profond.

Il alluma une cigarette.

Finalement, il se dit que malgré tous les risques, il devait voir le testament, qui lui apporterait peut-être un indice sur les intentions de Sheila. Si vraiment il devait hériter ce revenu énorme, alors il saurait à quoi il pourrait s'attendre quand Sheila le ferait chanter. Si cet argent devait lui revenir et s'il envoyait Sheila sur les roses, il risquait de perdre sa situation mais aussi la confiance de la vieille dame, qui le rayerait de son testament. Le vent de Sibérie soufflait de plus en plus fort. La seule solution serait peut-être de payer, mais à condition d'être certain d'hériter. Il fallait donc le savoir!

Une demi-heure plus tard, de retour à la banque, il alla à son bureau, prit dans son tiroir une feuille de papier à lettres de la vieille dame et, avec sa machine portative, il écrivit le billet suivant :

Cher M. Patterson,

En ce moment, j'oublie tout, et je ne me souviens plus de certains legs que j'ai stipulés dans mon testament. Voudriez-vous avoir la gentillesse de me l'apporter? Je crois qu'il est dans une enveloppe, à la banque.

A bientôt, j'espère.

Il relut la lettre, jugea qu'elle était bien dans le style de Mme Morely-Johnson et n'éveillerait pas les soupçons de Fellows. Puis il prit dans son classeur le portefeuille de la vieille dame.

Il lui fallut une vingtaine de minutes pour assembler quelques papiers pour sa signature. Il plaça la lettre parmi ces documents, les glissa dans sa serviette et appela le *Plaza Beach*.

La standardiste lui passa l'appartement. Ce fut Sheila qui répondit. Le son de sa voix calme, sereine, le fit frémir, mais il s'efforça de répondre sur un ton très naturel.

— Ici Chris Patterson. Bonjour, Miss Oldhill. Pourriez-vous demander à Mme Morely-Johnson s'il me serait possible de la voir cinq minutes, d'ici une demi-heure? J'ai quelques papiers à lui faire signer.

— Ne quittez pas, je vous prie.

Sa voix était froide et neutre. Elle revint au bout d'un moment.

— Mme Morely-Johnson doit sortir à quatre heures et demie. Si vous pouviez venir tout de suite...

— Certainement.

Patterson raccrocha et regarda fixement son buvard, le cœur battant. Il était engagé. Mais aussi, il devait savoir. Avec cette menace de chantage comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête, le risque valait d'être couru. Il lui fallait cette certitude.

Vingt minutes plus tard, il sonnait à la porte du duplex. Sheila lui ouvrit. Il s'était maîtrisé entre temps, et le sourire qu'il lui accorda était aussi chaleureux, aussi sincère qu'à l'habitude. Il examina le visage calme et serein, les lunettes, la coiffure austère. Ni l'un ni l'autre ne laissa glisser le masque. Sheila s'effaça.

— Entrez donc, monsieur Patterson. Mme Morely-Johnson vous attend sur la terrasse.

Était-ce vraiment la même fille qui s'était tordue

si voluptueusement sous lui à peine quinze heures auparavant? se demanda Patterson en pénétrant dans le vestibule. « Toi, ma salope, pensa-t-il, si tu veux jouer la comédie, on sera deux. »

— Merci. Comment va-t-elle?

— Très bien. Vous connaissez le chemin, je pense... Sheila lui tourna le dos et entra dans son petit bureau.

Patterson la suivit des yeux, contempla le dos droit, les fesses rondes et les jambes fuselées, en songeant à ces cuisses fermes qui lui enserraient la taille alors qu'il la caressait.

Il traversa le vaste salon et sortit sur la terrasse.

— Vilain garçon! s'exclama Mme Morely-Johnson, visiblement enchantée. Vous venez toujours m'ennuyer avec des papiers assommants. Venez vous asseoir là près de moi.

Il s'installa à côté d'elle, puis il se raidit et son cœur se glaça soudain. Sur la table de fer forgé de la terrasse, il y avait un magnétophone! Patterson le regarda comme s'il voyait un serpent lové prêt à le mordre. Sa gorge se dessécha.

— Vous regardez mon nouveau jouet, dit la vieille dame. Je suis folle de joie. Je ne comprends pas comment je n'ai jamais eu l'idée d'en acheter un. C'est Sheila qui y a pensé. Elle m'a dit que je ne devrais jamais jouer du piano sans enregistrer. Elle dit que les bandes serviraient d'exemple à la postérité... C'est adorable, non? Ça m'amuse tellement! Tenez, écoutez ça...

Sa longue main scintillante de bagues tâtonna et appuya sur un bouton.

L'Etude de Chopin donna le temps à Patterson de

se remettre un peu. « Bon Dieu, se dit-il, elle est astucieuse, la garce! D'abord le micro, et puis le magnétophone. Elle ne pourrait être plus explicite. »

— Je n'ai qu'une demi-douzaine de papiers assommants à vous faire signer, ensuite je dois me sauver, dit-il après avoir admiré comme il se devait le jeu de la vieille dame.

Il lui mit son stylo en or entre les doigts, replia les papiers de façon à ne laisser de place que pour la signature et les lui tendit.

— De quoi s'agit-il, Chris? demanda-t-elle en cherchant ses lunettes.

— Ce sont des transferts de stock. Je suis désolé de vous ennuyer avec ça, mais en ce moment, je fais de nouveaux placements pour vous. Ce mois-ci, vous avez touché un bénéfice de plus de quarante mille dollars. La bourse est capricieuse; il faut chercher, et puis vendre rapidement.

— Quarante mille dollars! s'exclama-t-elle, ravie. Vous êtes un garçon habile, Chris. Et vraiment très gentil.

Alors qu'elle posait une vieille main sèche et ridée sur celle du banquier, il sentit la sueur perler à son front.

— Pas du tout, c'est tout naturel. Signez là...

Elle griffonna son paraphe illisible. Il ôta le feuillet, elle signa encore. La gorge sèche, il tourna la page, sachant qu'il s'agissait maintenant de la lettre. S'apercevrait-elle de la différence? Il la vit se redresser.

— Et ça, Chris? Qu'est-ce que c'est?

Il avait une réponse toute prête.

— La banque a besoin d'un ordre de renouvellement pour le bail de l'appartement.

— Vraiment? Mais je croyais...

— La banque en a besoin... Je suis navré de ces formalités, et surtout de vous déranger ainsi...

— Ne vous excusez surtout pas, Chris. Je vous suis si reconnaissante de vous occuper de moi.

Il la regarda signer, puis tourna un autre feuillet.

Ça avait marché! Il ne restait plus qu'à convaincre Fellows.

La séance de signature finie, Mme Morely-Johnson bavarda un moment, en tenant le poignet de Patterson dans sa main décharnée. Il écouta, sourit, répondit quand il fallait, en se demandant s'il pourrait bientôt s'échapper.

Enfin, Bromhead apparut sur la terrasse.

— Madame doit partir dans dix minutes, annonça-t-il en s'inclinant légèrement.

— Vous voyez, Chris, soupira-t-elle en lui donnant une petite tape affectueuse sur le bras. On ne me laisse jamais en paix. Venez dîner demain soir à huit heures. J'ai quelques amis.

— Très volontiers. Merci beaucoup.

Patterson rassembla ses papiers et les rangea dans sa serviette.

— Cravate noire; Chris, lui rappela-t-elle quand il lui baisa la main.

Il salua Bromhead qui s'inclina derechef, puis il sortit de l'appartement sans voir Sheila, ce dont il se félicita.

De retour à la banque, il rassembla tout son courage et, armé de la lettre, descendit au service juridique.

La chance était avec lui. Irving Fellows venait de partir précipitamment après avoir appris que son

fils aîné s'était cassé le bras en tombant d'un arbre. Sa secrétaire, une grosse femme laide qui considérait Patterson comme une vedette de cinéma, lui remit sans hésitation l'enveloppe contenant le testament de Mme Morely-Johnson en échange de l'autorisation signée de la vieille dame.

Ce n'était pas plus compliqué que ça.

Gerald Hammett, allongé sur son lit, écoutait les bruits stridents montant du port, les avertisseurs annonçant des embouteillages, les voix des prostituées qui sortaient des hôtels pour reprendre le ruban. Il se sentait seul, il s'ennuyait, et il en avait marre de toute cette histoire. Sans Sheila, il aurait sauté dans un car pour aller à Miami. Mais jamais il n'avait connu de femme comme elle. Toutes celles avec qui il avait couché étaient dures et l'avaient traité comme une pute traite un homme. Sheila, c'était autre chose. Elle était la première qui lui appartenait, dans son idée. Pas facile, bien sûr, compliquée, mais il avait fini par reconnaître que toutes les femmes sont compliquées. A certains moments, elle le méprisait, mais il ne lui en voulait guère car il se méprisait lui-même. Si on lui avait demandé pourquoi cette femme calme, lointaine, avait une telle emprise sur lui, il n'aurait su l'expliquer. Le plus formidable, c'était qu'au lit elle se donnait avec une telle ardeur qu'il avait vraiment l'impression qu'elle était à lui, et il n'avait jamais ressenti cela avec d'autres filles. Après, elle reprenait ses airs lointains, mais il s'en moquait. Il savait qu'il la reprendrait, quand il serait d'humeur à ça. Elle l'excitait, elle était pour lui comme un jeu

de dés. On ne savait jamais ce qui allait apparaître et c'était important pour lui car il avait horreur de la routine. Il voulait que sa vie demeurât incertaine, ne jamais refaire la même chose que la veille. Sheila était comme ça; au réveil elle était lointaine, ou bien alors elle lui mordillait l'épaule, elle lui griffait le dos et c'était une explosion comme jamais aucune femme n'avait pu et ne pourrait jamais lui offrir.

Il pestait à l'idée que ce beau banquier pouvait se l'envoyer. Cette pensée le torturait. Il se tourmentait aussi qu'elle eût apparemment un tel goût pour l'argent et regrettait d'avoir fait la connaissance de Bromhead, et d'avoir accepté son plan. Jusqu'à l'arrivée du chauffeur, Sheila avait été à lui, chaque fois qu'il l'avait désirée; ils avaient été heureux. Puis l'autre s'était amené et tout avait changé.

Et si le plan de Bromhead marchait? se demandait-il en contemplant le plafond. Que ferait-il de tout cet argent? Il n'en voulait pas! Il ne voulait que Sheila, un petit appartement, une bagnole, même pas neuve. Un vieux tacot, c'est plus marrant. Monter en voiture, tourner la clé de contact et démarrer avec la certitude qu'on n'aura aucun pépin, quoi de plus ennuyeux? Avec une tire, le plus excitant c'est de ne jamais savoir à l'avance si elle démarrera, on jure, on lui donne des coups de pied, on tripote dans le moulin, et on la persuade de rouler, finalement, voilà ce qu'il aimait! Mais avec tout ce foutu fric que promettait Bromhead, Sheila voudrait certainement une bonne voiture, des bons repas, des draps propres, une chemise impeccable tous les jours... tout ce qu'il méprisait!

Il en avait par-dessus la tête de cette ville de luxe puante! Il n'y avait rien à y foutre, à part claquer du

pognon. On ne pouvait faire un pas sans dépenser de l'argent. C'était marre, marre! Il épongea sa figure en sueur, puis sourit. Il avait dit à Sheila qu'elle devait venir le voir tous les soirs, sinon il foutrait le camp. Pour une fois, il avait vu une certaine inquiétude dans ses yeux bleu fumée.

« Tu viendras ici tous les soirs ou bien je laisse tout tomber, avait-il dit. Et viens avec cette perruque. Elle me botte. Si tu ne viens pas, je les mets. J'en ai marre. Tous les soirs, t'entends, où je fous le camp. »

Il savait qu'il ne risquait rien. Ils avaient besoin de lui, Bromhead et elle. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il ne craignait pas d'avoir des exigences. Il voulait bien supporter l'ennui de cette ville odieuse, à condition de la voir tous les soirs. Uniquement à cette condition.

Il baissa les yeux sur sa montre de bazar. 16 h 40. A cette heure, Bromhead conduisait Mme Morely-Johnson à un bridge. C'était pénible de jouer avec elle, à cause de sa vue basse, mais ses amies la connaissaient et attendaient patiemment qu'elle eût cligné des yeux sur toutes ses cartes. Une fois qu'elle connaissait son jeu, elle jouait aussi bien que n'importe qui. Patterson quittait la banque avec le testament de Mme Morely-Johnson dans sa serviette. Sheila écoutait sa voix au magnétophone. *Moi, Christopher Patterson...*, et ses yeux bleus lointains s'animaient; elle savait qu'elle entendait une voix d'or qui pourrait lui apporter tout ce dont elle rêvait.

On frappa légèrement à la porte et Gerald fronça les sourcils. Qui ça pouvait être? Pas Sheila... Il était trop tôt. Comme il se foutait du reste du monde, il

ne répondit pas. On frappa encore. Il ne bougea pas. Il fermait toujours à clé. On tambourina du bout des doigts. Gerald attendit. Le visiteur finirait par s'en aller. La seule personne qu'il voulait voir, c'était Sheila; elle l'aurait appelé, s'il s'agissait d'elle. Puis il entendit un son qui le fit se soulever sur un coude. Avant qu'il ait le temps de bondir, la porte s'ouvrit et un homme entra vivement, en refermant derrière lui.

C'était une montagne de chair noire et de muscles, le plus grand Noir que Gerald eût jamais vu. Il emplissait la petite chambre étouffante et son bon sourire révélait un véritable clavier de piano étincelant. Il portait un chandail violet à col roulé et un jean noir. Son crâne était rasé. Ses petits yeux sombres injectés de sang tournaient dans tous les sens. La cicatrice d'un coup de couteau lui barrait la figure de l'oreille droite au menton, telle une chaîne de montagne sur une carte en relief.

Gerald le regarda fixement, terrorisé par le gentil sourire de ce gorille.

— Vous vous trompez de chambre. Sortez! dit-il sans bouger du lit.

Le Noir, toujours souriant, s'approcha et vint se pencher sur Gerald.

— Allez viens, papa, on part en voyage, tous les deux. On n'a guère de temps, le car s'en va dans une demi-heure.

Pour un tel géant, la voix était étonnamment douce. Gerald se leva.

— Tu as entendu? Fous-moi le camp! Allez, dehors... sale nègre!

Une explosion se produisit dans sa tête. Il n'avait même pas vu venir le coup. Il se retrouva couché en

travers du lit, étourdi, trente-six chandelles scintillant devant ses yeux, puis il se rendit compte que ce monstre ne lui avait même pas donné un coup de poing mais une simple gifle. La fureur le prit. Il ne manquait pas de courage. Jamais personne ne l'avait encore frappé et il avait envie de riposter. Il se releva péniblement et se retrouva de nouveau sur le dos. Une douleur atroce lui donnait la nausée.

— Allez viens, petit, on va faire un tour. Fais tes paquets... le car démarre dans une demi-heure, dit gentiment le Noir.

Gerald secoua la tête, pour tenter de chasser les lumières qui dansaient devant ses yeux. Il se hissa, la tête en avant, puis une grande patte noire et sèche s'appliqua sur sa figure pour le renverser en arrière.

— Tu vois, petit... ce que j'ai pour toi?

Gerald regarda fixement l'énorme poing levé tout contre son visage. Chaque doigt, épais comme une banane, était orné d'une bague dotée d'une pointe redoutable.

— Si je te frappe là où tu penses, tu chanteras dans la chorale, comme soprano. Ça te dirait d'être soprano, hé, fiston?

Gerald recula. Il n'avait jamais vu d'arme aussi terrifiante et, quand il porta son regard sur les dents éblouissantes, les yeux noirs et la cicatrice, il comprit que l'autre ne bluffait pas; d'un seul coup bas, cet ignoble individu l'émasculerait. Il perdit à la fois sa fureur et son courage.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse? gémit-il.

— Tes bagages, petit. On part en voyage.

Gerald, malgré sa terreur, pensa à Sheila.

— Où allons-nous?

— A Los Angeles. On va bien rigoler, tous les deux. T'as pas à te faire de soucis, tous frais payés. Je serai ton pote. Mon nom, c'est Hank Washington... Tu m'appelles Hank, et moi je t'appelle Gerry... D'accord, petit?

Le sourire du Noir s'élargit. Ecœuré, la mâchoire douloureuse, tremblant de peur, Gerald fit ses bagages. Comme il n'avait pas grand chose, il fut prêt en quelques minutes. Le Noir souleva la vieille valise.

— Tu vois? dit-il avec son bon sourire. Je porte ta valise. On est copains. Tu m'appelles Hank, je t'appelle Gerry.

Gerald frémit. Il constata que les bagues avaient disparu des doigts du géant. Il se demanda s'il ne pourrait pas s'enfuir mais l'autre parut deviner sa pensée.

— Ecoute, mon mignon, tiens-toi peinard. J'ai autre chose, je vais te montrer.

Il glissa une main sous sa veste et la ressortit armée d'un long couteau luisant. La mince lame acérée scintillait.

— Avec ce surin, je fais des merveilles, assura le Noir en faisant disparaître le couteau. Tout va s'arranger au poil, t'inquiète. Seulement, fais pas d'histoires. Moi et les histoires, ça va pas ensemble. Tu fais des salades, tu deviens soprano léger, tu viens gentiment avec moi, et on va s'en payer, c'est juré... D'ac?

— Oui, murmura Gerald, et il suivit le Noir dans le corridor.

Le téléphone sonna dans la chambre de Bromhead. Il décrocha.

— Jack? fit la voix de Solly Marks.

— C'est moi.

— On s'est chargé de votre problème.

— Merci.

Après avoir raccroché, Bromhead resta un long moment immobile à réfléchir. Il avait bien fallu en passer par là. Gerald devenait infernal, mais Bromhead commençait à songer avec inquiétude au coût de cette opération. Solly Marks avait consenti à s'occuper de Gerald; il s'était engagé à le faire surveiller constamment, à le nourrir et à l'amuser contre une somme de dix mille dollars. Chez Marks, c'était en quelque sorte un prix fixe. Bromhead avait signé une nouvelle reconnaissance de dette; il lui devait maintenant vingt-deux mille dollars. Il savait aussi que Solly ne prêtait pas d'argent à moins d'avoir la certitude de pouvoir se rembourser. Cette opération devait donc réussir à tout prix!

Il réfléchit encore. Tout paraissait paré, mais on ne savait jamais. On pouvait toujours craindre une tuile imprévisible, mais dans l'ensemble le plan marchait comme sur des roulettes. Il avait écouté la bande que Sheila avait fait passer sur le magnétophone de Mme Morely-Johnson. Quelle artiste, cette fille! S'il avait écrit lui-même le scénario et les dialogues, ce n'aurait pu être meilleur. Et cette idée géniale d'acheter ce magnétophone à la vieille! Ça ne lui serait jamais venu à l'esprit. Patterson avait dû être sérieusement secoué en le voyant. Maintenant, il était certain d'avoir le banquier dans sa poche. Grâce à Solly Marks, Gerald ne risquait plus de les empoi-

sonner et resterait à l'écart jusqu'au moment où on aurait besoin de lui... Oui décidément, l'opération marchait comme sur des roulettes.

Il se leva et sortit de sa chambre. Il était maintenant 19 h 10. Mme Morely-Johnson devait recevoir des amis pour le cocktail sur sa terrasse. Il entra dans le hall de l'hôtel et s'enferma dans une des cabines pour appeler l'appartement. Sheila répondit.

— Jack, dit simplement Bromhead.

— Montez, répondit-elle, et elle raccrocha.

Bromhead approuva de la tête. Pas de mots inutiles... comme lui, c'était une professionnelle.

En pénétrant dans le petit bureau, il entendit le brouhaha des invités sur la terrasse et pensa qu'ils pouvaient s'entretenir sans danger pendant une demi-heure.

— Il est parti pour Los Angeles, annonça-t-il. Vous n'avez plus à vous soucier de lui.

Sheila sursauta.

— Gerry est parti? Que s'est-il passé?

— Ne perdons pas de temps... il est parti et il ne risque rien. Maintenant, vous devez parler à Patterson.

— Je ne peux pas le croire! Comment... Gerry serait parti... comme ça?

— Ne vous inquiétez donc pas! Il est parti, oui.

Elle respira à fond. Pour la première fois sans doute depuis qu'elle connaissait Bromhead, elle comprenait qu'elle avait affaire à un homme qui ne permettrait à personne de se dresser entre lui et l'argent qu'il convoitait. Elle pensa à Gerald. Il ne serait pas parti de lui-même, donc on avait dû exercer une pression sur lui... Elle leva les yeux vers

Bromhead qui l'observait d'un air songeur. Son expression ne lui apprit rien.

— Patterson... commença Bromhead.

— Oui, dit-elle en s'efforçant de chasser de son esprit la vision d'un Gerald terrifié.

— Ne vous faites pas de souci, Patterson est bien accroché. A l'heure qu'il est, il a dû lire le testament. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous avez à faire?

— Non.

— Il vient dîner demain soir avec la vieille dame. Téléphonnez-lui. Après le repas, il faut qu'il vienne vous voir dans votre chambre.

— Bien.

Elle réfléchit un moment, puis décrocha son téléphone pour former le numéro du domicile du banquier qui répondit aussitôt.

— Chris?

— Ah, Sheila! fit Patterson d'une voix neutre. J'attendais de vos nouvelles.

— Demain soir, vous dînez avec Mme Morely-Johnson. En partant, vous descendrez au dix-neuvième et vous remontrerez au vingtième par l'escalier d'incendie. La porte sera ouverte. Je vous attendrai dans ma chambre.

— Je n'y manquerai pas, Mata Hari, répliqua Patterson, avant de raccrocher.

Sheila regarda Bromhead en haussant les sourcils.

— Il va peut-être se montrer réticent.

— Personne n'est réticent quand on a besoin d'argent. Ne vous faites donc pas de souci.

Abe Weidman, un petit type trapu, à moitié chauve, traversait le hall de l'hôtel en compagnie de Patterson. Les deux hommes venaient de boire un dernier verre au bar de l'hôtel. En qualité d'avoué de Mme Morely-Johnson il pensait être la seule personne à savoir, à part elle, que la vieille dame léguait au banquier une rente annuelle à vie de cent mille dollars et il le considérait à présent comme un futur client important. D'ailleurs, ce bel homme plein de charme lui plaisait assez et ce fut bras-dessus bras-dessous qu'ils se dirigèrent vers les portes tournantes.

— Un excellent dîner; le bordeaux était remarquable, observa Weidman. La vieille dame sait encore recevoir.

— Oui, murmura Patterson, en pensant que dans quelques minutes il affronterait Sheila.

Ses idées tourbillonnaient. Comme il avait vu le testament, il savait maintenant qu'il allait hériter cet énorme revenu imprévu. Restait Sheila. Il avait besoin de faire appel à toute sa volonté pour écouter Weidman et se montrer détendu.

— Elle me paraît en pleine forme, dit l'avoué en s'arrêtant sur le perron. Bien sûr, nous ne rajeunissons pas. Mais elle peut durer des années. Je vous dépose quelque part?

— Merci, j'ai ma voiture. D'ailleurs, je dois donner un coup de fil.

— Ah, ces banquiers! Jamais un instant de repos, on dirait!

Patterson rit poliment.

— Vous savez ce que c'est.

Weidman lui serra la main.

— Déjeunons ensemble la semaine prochaine. Je

chargerai ma secrétaire de téléphoner à la vôtre.

— Merci, avec plaisir.

— Bonsoir.

Weidman agita son cigare. Patterson le regarda se diriger d'un pas pesant vers son étincelante Cadillac. Le chauffeur ouvrit la portière, et Weidman se retourna pour un dernier signe de la main. Patterson répondit. Il savait que Weidman était au courant, et que c'était la raison pour laquelle il l'invitait à déjeuner. L'avoué voyait loin : un futur client. « Il se trompe, songea Patterson; ce n'est pas encore dans la poche. » Il rentra dans l'hôtel et se dirigea vers les ascenseurs. La vieille dame serait fort probablement déjà couchée, et il ne risquait plus rien.

Joe Handley, le détective de nuit, se trouvait dans le hall. Il vit Patterson prendre l'ascenseur; comme il le connaissait depuis longtemps et savait qu'il avait dîné chez Mme Morely-Johnson, il pensa qu'il avait dû oublier quelque chose à l'appartement. Machinalement il suivit des yeux l'aiguille lumineuse passer d'un étage à l'autre et quand elle s'arrêta au dix-neuvième, il fronça les sourcils. Pourquoi Patterson descendait-il à cet étage? Handley avait un carnet sur lequel il notait soigneusement tout ce qui lui paraissait insolite. Il y avait sans doute une explication toute simple, mais il était tout de même perplexe. Au dix-neuvième, quatre vieux couples seulement occupaient des appartements, et aucun n'avait vraisemblablement besoin d'un directeur de banque adjoint à dix heures du soir passées. Il se rappela alors l'avertissement de Lawson qui lui avait enjoint de ne pas se mêler des affaires de Mme Morely-Johnson, aussi se contenta-t-il de prendre une note.

Pendant que l'ascenseur emportait rapidement Patterson vers le dix-neuvième, il s'efforçait de se détendre. Il savait, sans l'ombre d'un doute, que les dés étaient pipés. S'il n'était pas tombé dans le piège de Sheila, il aurait pu avoir la certitude d'être un homme riche et vivre sans souci jusqu'à la fin de ses jours à la mort de Mme Morely-Johnson, mais le piège s'était refermé sur lui et maintenant il aurait à négocier. Sa fortune se montait à trente mille dollars environ. En cas de besoin, il pourrait verser à Sheila quinze cents dollars par mois sur son salaire. Mais s'en contenterait-elle? Il en doutait. D'ailleurs, inutile de s'interroger avant de l'avoir écoutée. Elle avait peut-être des idées bien différentes mais de toute façon il était bien décidé, même s'il fallait payer des sommes exorbitantes, à se cramponner au legs de Mme Morely-Johnson.

Au dix-neuvième, il gravit les marches et trouva la porte d'incendie entrouverte. Il entra dans la chambre de Sheila et ferma derrière lui.

Eile était assise dans un petit fauteuil, un livre ouvert sur les genoux, vêtue de la jupe noire et du chemisier blanc qu'elle avait pour recevoir les invités de Mme Morely-Johnson.

— Merci d'être venu, dit-elle à voix basse. Asseyez-vous.

Patterson prit l'autre fauteuil en face d'elle et la contempla. Son expression sereine, son regard bleu lointain l'inquiétèrent. Il se rappela soudain la femme accrochée à ses épaules, gémissante, ardente, offerte. Elle était une énigme, et les énigmes le troublaient.

— Vous avez lu le testament?

— Oui.

— Parfait. Vous savez donc que je ne vous ai pas menti.

— Oui.

— Vous voulez cet argent, je suppose?

Ils se regardèrent dans les yeux, aussi impassibles l'un que l'autre.

— Naturellement, répondit enfin Patterson.

— Vous seriez stupide de refuser. Etes-vous prêt à le gagner?

Nous y sommes, pensa Patterson. Bon Dieu! Elle n'avait rien d'un amateur! Pas un mot de trop...

— Tout dépend.

Il y eut un long silence, pendant lequel elle l'observa.

— Tout dépend de... quoi?

Il résista au besoin de s'agiter, de décroiser et recroiser les jambes; il se força à paraître détendu.

— Des conditions, bien sûr, répondit-il en souriant. Vous comprenez qu'il s'agit d'un chantage, n'est-ce pas? Vous risquez d'aller en prison pour longtemps.

— Je sais... Le téléphone est là. Appelez la police. Nouveau silence.

— Vous êtes une sacrée bonne femme. Bien, d'accord. Quelles sont les conditions?

— Vous avez le testament?

— Oui. Il retourne demain à notre service juridique.

— Il me le faut.

Il sursauta.

— Vous voulez son testament? Pour quoi faire?

Elle ouvrit un coffret et prit une cigarette. Patterson quitta son fauteuil pour lui offrir du feu. Leurs

doigts s'effleurèrent et il sentit monter en lui une bouffée de désir. Il retourna s'asseoir et ils se mesurèrent du regard.

— Vous voulez écouter la bande? murmura-t-elle. J'ai emprunté le magnétophone.

Patterson, secoua la tête, troublé et un peu inquiet à la pensée qu'au seul toucher de sa main il avait eu le sang en feu.

— Je vois ce que ça peut être... Allons, ajouta-t-il en se maîtrisant. Le principe de votre chantage c'est que, si je ne fais pas ce que vous voulez, vous passez la bande à la vieille dame, je perds mon emploi à la banque et je ne figure plus sur son testament... C'est bien ça, n'est-ce pas?

— Précisément.

Réfléchissant rapidement, il demanda :

— Vous voulez le testament... et quoi encore?

— Me le donnez-vous?

— Je pourrais. Ecoutez, Sheila, vous me tenez, je l'avoue. Je veux l'argent de la vieille dame. Je le reconnais. Cette fortune pourrait changer ma vie. Je suis prêt à marcher avec vous puisque je ne peux pas faire autrement. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux jouer cartes sur table et me dire ce que tout cela signifie?

Comme Sheila hésitait, la porte d'incendie s'ouvrit, et Bromhead entra. Il portait un costume anthracite, une chemise blanche, une cravate grise. Il avait l'air d'un évêque anglican revenant d'une réunion de la paroisse. Patterson le regarda avec stupéfaction. Immédiatement, il vit le rapport entre Sheila et lui. Alors même que Bromhead refermait la porte, le banquier s'était remis de son choc.

— Je crois que je devrais donner des explications, dit Bromhead à Sheila. Nous devons mettre M. Patterson dans notre confiance.

— Oui.

Bromhead s'avança dans la pièce et alla s'asseoir sur le lit.

— Vous nous demandez de jouer cartes sur table, monsieur Patterson. Alors voilà. Vous avez lu le testament. Il y est question de plusieurs millions de dollars. Avec votre assistance, je me propose de modifier certaines dispositions de manière que le neveu de Mme Morely-Johnson reçoive un million et demi de dollars. Votre legs, naturellement, restera inchangé. Vous recevrez les cent mille dollars à vie qui représentent une très jolie rente. Mais l'argent est là. On pourrait dire, monsieur, que j'agis au nom du neveu de Mme Morely-Johnson qui a été injustement déshérité. A mon avis, les personnes qui lèguent de fortes sommes d'argent à des œuvres de charité, même aussi dignes d'intérêt que la recherche contre le cancer, devraient avant tout penser à leurs proches.

Tout en écoutant la voix paisible du chauffeur, Patterson réfléchissait rapidement.

— J'ignorais qu'elle avait un neveu.

— Eh oui, elle a un neveu... guère brillant, il faut le reconnaître. Il a eu des ennuis avec la police. Mme Morely-Johnson le réproouve. Mais pour moi, là n'est pas la question. Ce jeune homme me plaît. Il plaît à Sheila. Nous avons décidé de l'aider en arrangeant le testament de la vieille dame afin qu'il hérite un million et demi. Ce sera fait, grâce à vous, de telle manière qu'elle ne pourra jamais l'apprendre... Si je puis me permettre de dévoiler le fond de ma pensée,

ajouta Bromhead avec son bon sourire bienveillant, les morts s'en fichent, mais pas les vivants.

Patterson hocha la tête.

— Oui. Mais ce n'est pas une entreprise entièrement philanthropique? Le neveu ne touchera pas la totalité de la somme, je pense?

— Non, monsieur Patterson, il y aura un partage, répondit Bromhead de sa voix de prélat.

— Alors que voulez-vous de moi?

— Vous avez reconnu que si vous refusez de marcher avec nous, vous perdez l'héritage. Je ne voudrais pas que vous pensiez que nous bluffons. Avec de telles sommes en jeu, le bluff serait dangereux. Si vous voulez bien attendre un instant? Je crois que vous devriez constater la netteté de l'enregistrement... Sheila?

Sheila se pencha. Le magnétophone était sur le plancher à côté de son fauteuil. Elle pressa le bouton.

Patterson entendit sa propre voix : *Moi, Christopher Patterson, estime que Sheila Oldhill... et la suite. Puis il écouta le plus atroce : Tu veux que je te fasse un dessin? A soixante-dix-huit ans elle est vaniteuse, à moitié aveugle, elle minaude comme une gosse et elle s'imagine qu'elle peut plaire aux hommes! Si tu ne trouves pas que c'est le comble de la connerie...*

Il écouta le reste de la bande avec indifférence. Il était bel et bien coincé, et le savait. Si jamais la vieille dame entendait ça... plus de travail... pas de rente de cent mille dollars à vie...

— Impressionnant, n'est-ce pas? observa paisiblement Bromhead. Un excellent enregistrement. J'ai une copie, bien sûr.

Patterson tira de sa poche son étui à cigarettes en d'or.

— Je vous ai demandé ce que vous vouliez de moi.

— D'abord, le testament.

— Vous pouvez l'avoir, mais je ne vois pas très bien à quoi ça vous servirait. Vous n'espérez tout de même pas imiter sa signature!

— Précisément, dit Bromhead.

— Allons donc! s'exclama Patterson, d'un ton impatient. Vous le croyez peut-être mais Weidman, son avoué, ne s'y laissera pas prendre. Nous connaissons sa signature, lui et moi. Non, c'est impossible.

Bromhead sourit, tira de sa poche un stylo Parker et un bloc-notes.

— Permettez-moi de vous faire une petite démonstration, monsieur Patterson. Voudriez-vous avoir l'obligeance de me donner votre signature?

Après une légère hésitation, Patterson prit le bloc et griffonna sa signature. Bromhead l'étudia posément.

— Elle est naturellement un peu plus compliquée que celle de Mme Morely-Johnson. Cependant...

Il arracha le feuillet et puis, d'une main assurée, reproduisit le paraphe de Patterson, mélangea les deux feuillets rapidement et les tendit au banquier.

— Laquelle est la vôtre?

Patterson examina les deux signatures et sentit un frisson lui parcourir le dos. Depuis des années, il avait l'habitude d'examiner les signatures de clients; la recherche des faux fait partie du travail d'un banquier; pourtant il était incapable de dire quelle était la sienne.

— C'est un art, déclara Bromhead. Vous vous en

rendez compte maintenant? Vous comprenez que je n'aurais aucun mal à reproduire la signature de la vieille dame? Tenez... J'ai eu le temps de l'étudier souvent.

Il reprit le bloc, écrivit rapidement et tendit le feuillet au banquier. Patterson l'examina, puis il déchira lentement les trois bouts de papier; il laissa tomber les morceaux dans le cendrier.

— Bien, c'est entendu. Vous pouvez imiter sa signature. Je l'admets. Mais les témoins?

— Naturellement. Ça peut s'arranger. J'ai deux témoins qui, pour une somme modique, jureront sous serment avoir assisté à la signature du testament de la vieille dame.

Patterson hocha la tête.

— Impossible. Son avoué ne marchera jamais. Non, il ferait ouvrir une enquête.

— Monsieur Patterson, j'ai tout prévu, faites-moi confiance. Vous avez lu le testament. Vous aurez constaté que Weidman, son avoué, ne reçoit rien. Or, nous nous arrangerons pour que la vieille dame ait changé d'avis. Weidman héritera des trois Picasso. Je sais qu'il les convoite. Je l'ai souvent vu les admirer quand il rend visite à la patronne. J'ai la certitude qu'il guigne ces toiles. La chose est simple. Comme elle veut lui faire une surprise, elle rédige un nouveau testament, avec un autre avoué. Elle lègue à son neveu un million et demie de dollars et à son avoué trois Picasso qui en valent sans doute cinq cent mille. Croyez-vous que Weiman ira contester un tel testament?

Patterson écrasa posément sa cigarette.

— Alors que dois-je faire?

— Vous allez me remettre le testament pour me permettre d'en rédiger un autre et vous direz à Weidman que la vieille dame a fait un nouveau testament en s'adressant à un autre avoué parce qu'elle veut lui faire une surprise. Vous lui direz aussi qu'elle a changé d'opinion au sujet de son neveu et lui lègue une somme considérable. Nous voulons que Weidman soit prévenu afin qu'il ne fasse pas de difficultés.

— Vous parlez comme si elle était à l'article de la mort! protesta Patterson.

— C'est une opération à long terme, dit Bromhead avec son bon sourire, et personne n'est éternel.

— Si je vous obéis, vous me donnez l'enregistrement?

— Non, monsieur Patterson, mais vous pouvez être sûr que nous ne nous en servons pas. Je le répète, c'est une opération à long terme. Donnez-moi le testament, persuadez Weidman et vous pourrez oublier l'enregistrement. Ce ne serait pas dans notre intérêt qu'il tombe entre les mains de la vieille dame... alors vous n'avez plus à vous en soucier.

Patterson alluma une autre cigarette. Il était pris au piège. S'il allait à la police, il perdait tout, son emploi et l'espoir de cet héritage fabuleux. Les morts s'en fichent. C'était bien vrai. Alors pourquoi se ferait-il du souci, du moment qu'il touchait de l'argent? Pourquoi s'inquiéterait-il si le centre de recherche contre le cancer perdait un million de dollars sur lequel il ne comptait pas?

— D'accord, dit-il en se levant. Je vais parler à Weidman. Je laisserai le testament dans une enveloppe scellée au nom de miss Oldhill, chez le concierge.

— Merci, monsieur, dit Bromhead avec déférence.

Il y eut un long silence, pendant lequel Bromhead et Sheila écoutèrent l'ascenseur redescendre, puis il sourit.

— Vous voyez bien? Ça a marché. Il ne faut jamais s'inquiéter.

— J'essayerai de m'en souvenir.

— Vous êtes parfaite, assura Bromhead. Pensez à tout ce que cet argent pourra vous apporter.

— Oui.

Quand Bromhead fut parti, Sheila enroula la bande, la mit dans une petite boîte qu'elle rangea dans un tiroir de sa table de chevet.

Elle se déshabilla et se mit au lit, en songeant à Gerald. Où était-il? Que lui était-il arrivé? Était-il accompagné, surveillé? Une fois que Bromhead aurait établi le faux testament et que Patterson l'aurait remis à la banque, il n'y aurait plus qu'à attendre. Une simple question de temps. Elle avait l'intention de quitter la vieille dame, de trouver du travail — une infirmière diplômée en trouve toujours — et de vivre avec Gerald comme avant. Ils attendraient la mort de Mme Morely-Johnson. Bromhead répétait que personne n'est éternel. Et aussi que c'était une opération à long terme. Un coup de dés, pensait Sheila. La vieille dame pouvait mourir demain ou vivre encore cinq ans. Sheila ferma douloureusement les yeux. Pendant ce temps, Gerald risquait de trouver une fille plus jeune...

Le jour se levait quand elle s'endormit enfin.

Un déjeuner au *Lincoln Club* était toujours un événement. C'était le meilleur restaurant de la ville,

le plus cher, le plus élégant, et la cuisine y était parfaite. Patterson fut surpris qu'Abe Weidman l'invite dans un tel établissement. Manifestement, il faisait tout pour lui plaire. C'était la première fois que le banquier mettait les pieds au *Lincoln Club*; il fut impressionné par le calme, par le luxe cossu, et apprit avec stupéfaction que Weidman avait sa table réservée, dans un coin de la vaste salle bondée.

— Monsieur Patterson? murmura le maître d'hôtel en s'inclinant. M. Weidman attend Monsieur à sa table. Si Monsieur veut bien me suivre...

Le maître d'hôtel avait l'air d'un ambassadeur de quelque république prospère d'Amérique du Sud. Il se faufila entre les tables, une main en l'air comme s'il pilotait un train dans un nœud d'aiguillages compliqués. Abe Weidman sirotait déjà un triple-dry. Il se leva, et serra chaleureusement la main de Patterson. Un autre triple-dry apparut comme par magie. Weidman leva son verre.

— Content de vous voir, Chris. Commandons tout de suite, on sera débarrassés. Ici, la croûte n'est pas mauvaise. Qu'est-ce que vous diriez d'un peu de saumon fumé suivi d'un faisan sur canapé pour deux?

— Ça me paraît parfait, répondit Patterson, cherchant à dissimuler la forte impression que lui causait la puissance évidente de Weidman.

L'avoué leva ses petits yeux scrutateurs vers le maître d'hôtel.

— Saumon fumé, avec des petits trucs amusants; raifort, crevettes, tout ça. Le faisan, comment est-il? Pas du jour, j'espère? S'il n'est pas bien à point je n'en veux pas.

— Il est parfait. Tout à fait au goût de Monsieur, assura le maître d'hôtel.

— Bon, alors on y va. Sommelier... Vodka avec le saumon, et un bon petit haut-brion avec la bestiole.

Patterson écoutait, en faisant lentement tourner son verre entre ses doigts. Il avait devant lui un homme qui vivait sur un pied plus élevé que lui, mais avec le temps, il le dépasserait. Il se demanda à quel moment il pourrait commencer à parler affaires.

Il avait vu le faux testament. Bromhead était venu le lui remettre, chez lui. Il l'avait lu et relu pendant que Bromhead, dans son rôle de domestique de grande maison, attendait respectueusement près de la porte, en l'observant. Patterson s'était assuré avant tout qu'on n'avait rien changé à son propre legs. Le testament déclarait que Mme Morely-Johnson, après mûre réflexion, estimait devoir accorder une seconde chance à son neveu, Gerald Hammett. Comme il était son seul parent, elle avait décidé de lui léguer la somme d'un million et demi de dollars, dont il userait à sa guise. Les trois Picasso, expertisés, iraient à M. Abe Weidman, en reconnaissance des services rendus. Le document était parfaitement rédigé, et Patterson n'y trouva rien à redire. Les deux témoins étaient Flo Mackintosh et Hilda Green.

Patterson s'était enquis des deux femmes.

— Aucun problème, monsieur. Elles travaillent à l'hôtel. Des voleuses. Un mot de moi, et elles se retrouvent en prison... aucun souci de ce côté-là.

Après le départ de Bromhead, Patterson avait glissé le testament dans une enveloppe qu'il avait scellée avant de la confier dans la matinée à la secrétaire de Fellows qui lui avait remis en échange un reçu à

donner à Mme Morely-Johnson. Patterson avait détruit le reçu; l'enveloppe était dans le coffre de la banque, et ce stade de l'opération était, en ce qui le concernait, terminé à la satisfaction de tous.

Il fallait maintenant s'occuper d'Abe Weidman.

— Vous savez, dit l'avoué alors qu'ils attendaient le saumon fumé, nous pourrions faire des affaires, tous les deux. J'ai beaucoup de clients qui ne savent que faire de leur argent. Vous connaissez bien la bourse, et vous êtes un malin. Mme Lampson et cette vieille garce de Van Davis — Dieu, cette femme me donne un ulcère! — ne jurent que par vous. D'ailleurs, je parlais l'autre jour avec Bernie Cohen, il n'a pas tari d'éloges.

— C'est trop gentil. Je ne demande pas mieux que de me rendre utile, c'est tout, monsieur Weidman.

L'avoué agita sa main grasse.

— Je vous en prie! Appelez-moi Abe, Chris.

Patterson brancha le sourire de charme.

Quand on eut apporté le saumon fumé, et la vodka, Weidman se pencha vers Patterson.

— Entre nous, Chris, la vieille dame ne vous a pas oublié. C'est tout à fait entre nous, je le répète, vous devez le comprendre, mais, comme disait mon vieux père, un signe de tête ou un clin d'œil c'est tout comme pour un cheval aveugle. Je ne peux pas vous en dire davantage, mais vous n'aurez pas à vous plaindre.

Patterson resta impassible.

— C'est très chic de me dire ça, Abe. Je n'imaginai pas un instant... Elle a toujours été très gentille avec moi, mais...

— Pensez-y. Je voulais simplement vous prévenir.

Weidman prit de la sauce au raifort et pressa un citron sur les épaisses tranches de saumon fumé. Patterson se dit que le moment ne pouvait être mieux choisi.

— Confidence pour confidence, j'ai quelque chose à vous dire aussi, strictement entre nous, Abe.

Weidman leva vivement les yeux.

— Quoi donc?

— Je risque ma place, Abe... Ça n'ira pas plus loin, vous me donnez votre parole?

Surpris, l'avoué hocha la tête.

— Vous l'avez.

Patterson feignit d'hésiter.

— Il y a trois jours, fit-il en baissant la voix, la vieille dame a demandé son testament. Je le lui ai apporté. Elle m'a dit qu'elle effectuait certains changements et qu'elle ne voulait pas que vous le sachiez.

Weidman parut choqué et oublia son saumon.

— Vous voulez dire qu'elle s'est adressée à un autre avoué?

— Oui.

— Mon Dieu! Qui?

— Elle ne me l'a pas dit.

Weidman rougit violemment, puis blêmit de rage.

— Ça, par exemple! Comment a-t-elle pu me faire un coup pareil? Elle est folie! Je m'occupe de ses affaires depuis la mort de son mari, je...

— Calmez-vous, Abe, attendez. Quand je lui ai fait observer qu'elle commettait une erreur et risquait de vous faire beaucoup de peine, elle a fini par m'expliquer pourquoi... J'ai peut-être tort de trahir un secret, mais il me semble que vous devriez savoir. Elle veut vous faire une surprise... vous laisser quelque chose.

Weidman posa sa fourchette. Sa rage s'envola, et il regarda Patterson, les sourcils haussés.

— Elle vous a dit ça?

— Il le fallait bien. Je vous défendais, je l'ai même grondée gentiment. Je lui ai répété que ce n'était pas bien de s'adresser à un autre avoué.

Weidman approuva.

— Je ne l'oublierai pas, Chris. Alors la brave vieille a pensé à moi?

— Puisque nous allons travailler ensemble, Abe, je peux peut-être aller jusqu'au bout, et tout vous dire. Elle vous laisse les trois Picasso.

Weidman le regarda fixement. Il n'était pas d'une nature envicuse, mais à chaque fois qu'il allait au *Plaza*, il contemplait avec convoitise les trois magnifiques toiles de l'époque bleue. Il se plaisait à se dire collectionneur et il avait quelques bons tableaux modernes, mais pas un seul Picasso.

— Vous parlez sérieusement?

— C'est ce qu'elle m'a dit. Elle a ajouté que vous en retireriez beaucoup plus de plaisir que le musée de la ville.

— Eh bien! s'exclama Weidman, incapable de dissimuler sa joie. Voilà une merveilleuse nouvelle!

— Elle m'a dit autre chose, ajouta Patterson, avec l'impression de s'aventurer sur de la glace trop mince. Elle a changé d'idée, au sujet de son neveu. Elle lui laisse une somme énorme. Elle ne m'a pas dit combien, mais tout me donne à penser que c'est très important.

Weidman se moquait éperdûment du neveu, il ne songeait qu'à ses Picasso.

— Ah oui?

— C'est ce qu'elle m'a dit.

— Eh bien, tant mieux pour lui.

L'avoué posa sa grosse patte sur le bras de Patterson, puis il la leva pour faire signe au sommelier.

— On dirait qu'on ne va pas mal s'en tirer tous les deux. Faut arroser ça... Avec notre bestiole, nous allons nous taper le meilleur bordeaux qu'on peut trouver dans cette gargotte!

Il commanda un Château-margaux 1929 qui coûtait un peu plus de cent dollars.

Patterson, qui voyait briller les petits yeux porcins, se dit qu'il n'y aurait aucune espèce de difficulté à l'ouverture du testament; jamais Weidman ne le contesterait.

VI

Bromhead regardait la dernière émission de télévision dans sa chambre quand son téléphone sonna. Il décrocha et comprit tout de suite, à la respiration sifflante, que c'était Solly Marks.

— Jack?

— Oui.

— Je serai au *Franklin* demain soir à six heures, dit simplement Marks.

Bromhead raccrocha, se leva et éteignit le poste. Pendant un long moment il resta debout, l'air soucieux. Cette visite pouvait avoir deux raisons. Ça faisait maintenant trois semaines et quatre jours que Gerald avait été embarqué. Le gosse risquait de causer des ennuis, ou bien Marks venait réclamer de l'argent.

Soudain, pour la première fois depuis le début de l'opération, Bromhead se sentit mal à l'aise. Il voulait éviter à tout prix que l'on fît pression sur lui. Ce ne pourrait être qu'une affaire à long terme, avait-il précisé, mais il se rendait compte à présent que des circonstances échappant à son contrôle risquaient de le contraindre à agir plus tôt, contre toute prudence.

Il envisagea de consulter Sheila mais se ravisa : ce problème le concernait seul. D'ailleurs, il n'avait pas entièrement confiance en elle, dans la mesure où Gerald entrait en ligne de compte. Il était certain qu'elle ferait des difficultés si elle apprenait ce qui lui était arrivé. Il serait bien temps de lui parler après avoir vu Marks.

Le lendemain soir, il trouva l'avocat marron dans le hall du *Franklin*, un verre de whisky à la main et un cigare aux lèvres. Les deux hommes se saluèrent, et Bromhead s'assit à côté de Marks. A cette heure, le hall était désert. Un barman noir apporta un whisky on the rocks au chauffeur. Quand il fut parti, Bromhead demanda :

— Alors, qu'est-ce qu'il y a? Un pépin?

— Votre problème fait du vilain.

Bromhead but une gorgée de scotch.

— Je vous paye dix mille dollars pour qu'il se tienne tranquille.

— Oui, mais ça fait vingt-neuf jours que ça dure. C'est long pour garder au frais un mec comme ça. Hank commence à en avoir marre. Il y a deux jours le gosse s'est enfui. Hank l'a rattrapé à la gare routière au moment où il s'embarquait dans un car pour rappliquer ici.

— Comment a-t-il fait pour foutre le camp?

Marks haussa les épaules.

— Hank ne peut pas être sur son dos à chaque seconde. Il estime qu'il devrait y avoir un deuxième gardien. Il n'a pas tort, faut bien qu'il dorme. Je dois engager un second type?

Bromhead vida son verre. Encore de l'argent! Il l'avait senti venir. Une fois engagé, il devait raquer,

se dit-il amèrement, mais une fois l'opération réussie, il aurait bien assez d'argent.

— Combien?

Marks but une gorgée de son whisky.

— Ça devient difficile, Jack. Si votre problème fait du vilain, et ça m'en a tout l'air, il pourrait faire tomber Hank sous le coup d'un kidnapping, il faudrait compter dix mille dollars de mieux.

— Vous ne pourriez pas baisser un peu votre tarif, non? rétorqua Bromhead, réprimant mal son irritation. Avec vous, c'est toujours dix sacs!

Marks regarda droit devant lui.

— Je vous dis que ça risque de devenir dangereux. Vous voulez un bon gardien, pas vrai?

Bromhead savait qu'il était coincé. Sa dette allait se monter à trente-deux mille dollars, mais c'était encore dans ses moyens. Il en resterait bien assez pour Sheila et lui une fois tout remboursé.

— Très bien, grogna-t-il en rédigeant une reconnaissance de dette de dix mille dollars qu'il tendit à Marks.

L'autre l'examina, puis leva les yeux vers Bromhead. Pour la première fois, il fit preuve d'un peu de curiosité.

— Vous êtes sur un gros coup, on dirait?

— Assez, répondit Bromhead, impassible.

Marks hocha la tête, plia le billet et le rangea dans son portefeuille.

— Bon, bon, Jack. D'accord, on va s'occuper de votre problème, mais j'aime autant vous dire qu'il renaude. Je décline toute responsabilité, quand on le lâchera. Hank me dit qu'il a dû le tabasser plusieurs fois pour le faire tenir tranquille.

— Quand il sera temps, on verra bien.

— C'est vous que ça regarde, mon vieux.

Bromhead n'avait pas besoin qu'on le lui dise. Il se leva.

— Gardez-le au frais encore pendant huit jours. Ensuite je m'en chargerai.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour me rembourser, Jack?

— Je ne sais pas. On ne peut rien précipiter. Et vous touchez des intérêts.

— Les intérêts augmentent au bout de trois mois, déclara paisiblement Marks. Quarante pour cent. Et après ce délai, c'est cinquante pour cent.

— Vous au moins, vous ne vous embêtez pas.

— Non... J'ai aussi une équipe d'encaisseurs, dit Marks en regardant Bromhead dans les yeux. Au cas où vous ne le sauriez pas.

— Je le sais. On m'en a parlé.

On lui avait parlé, en effet, de la bande de malfrats qui faisaient la tournée des mauvais payeurs pour le compte de Marks. Ils s'amenaient avec un bout de tuyau de plomb enroulé dans un journal, réclamaient d'abord poliment le remboursement de la dette et, à défaut de règlement, ils transformaient le client en débile mental à force de le frapper méthodiquement sur la tête.

Marks tendit sa grosse main moite.

— Tant qu'on se comprend bien, Jack... Ça fait beaucoup d'argent.

Au sortir du *Franklin*, Bromhead, qui se dirigeait vers le *Plaza* sur le trottoir encombré de touristes, se disait qu'il lui faudrait maintenant précipiter l'opération. Le signal d'alarme clignotait. Si seulement

Gerald s'était montré raisonnable! Vingt-mille dollars auraient ainsi été économisés. Quand il l'avait vu pour la première fois, il avait tout de suite deviné que Gerald pourrait poser des problèmes, mais il avait besoin de lui. Sheila avait affirmé qu'elle avait de l'ascendant sur lui car elle l'avait impressionné. Sur le moment, Bromhead avait pensé que le jeu en valait la chandelle. Quand il avait conçu son plan, tout lui avait paru simple, facile. On trouve une vieille femme très riche — ce qu'il avait fait. On falsifie son testament — affaire classée. On s'arrange pour qu'elle lègue une très grosse somme à son neveu, ce qu'il avait également réussi. Et puis on attend tranquillement la mort de la vieille et on empoche le fric. Sur le papier, c'était parfait, mais à présent Bromhead avait des doutes. Il avait négligé de prendre en considération le fait que certaines personnes ne tenaient pas autant que lui à l'argent. Il se dit qu'il vieillissait. Il avait perdu tout contact avec la jeunesse. Voilà bien la nouvelle génération! A l'âge de Gerald il aurait fait n'importe quoi, vraiment n'importe quoi, pour mettre la main sur un million de dollars, alors que ce petit clodo crasseux avait l'air de s'en foutre éperdument!

Bromhead se mit à faire des calculs. Un million et demi de dollars. A la mort de la vieille dame, cette somme serait partagée en trois, mais avant, il faudrait rembourser Marks. L'un dans l'autre, chacun toucherait un peu moins de cinq cent mille dollars. Avec une fortune pareille, Bromhead avait espéré pouvoir prendre sa retraite et vivre dans l'aisance et la sécurité. Sheila et Gerald auraient la part belle : un million à eux deux. Il serait ravi d'être débarrassé d'eux.

Mais à présent, l'opération se compliquait. Marks le menaçait. Cinquante pour cent d'intérêt au bout de trois mois. Cette opération risquait de durer des années. Tout dépendait de la santé de la vieille. Marks attendrait-il? « J'ai une équipe d'encaisseurs. » Bromhead voyait maintenant les failles de son raisonnement. Si Gerald s'était montré compréhensif, il ne serait pas endetté, Marks ne ferait pas pression sur lui. Il fallait réfléchir à la question. Il aperçut un bistrot et entra; assis à une table du fond il commanda un café et consacra toutes ses réflexions au problème.

Au bout de cinq minutes, il estima à contrecœur qu'avec ces complications causées par Gerald il ne pouvait plus s'agir d'opération à long terme. Le testament falsifié se trouvait de nouveau dans les archives de la banque. Si Mme Morely-Johnson mourait dans les semaines qui suivaient, tout serait résolu. En y songeant, il comprit que, dès le début, il avait instinctivement envisagé la possibilité d'avoir à hâter sa mort. En fait, plus il y songeait, maintenant qu'il en admettait le principe, plus il se rendait compte qu'un espoir de réussite dans l'attente passive avait été du domaine de la fantaisie pure.

Bromhead but son café tiède.

Cependant, c'était une chose de souhaiter la disparition de la vieille dame et une autre d'organiser cette mort. Il voyait bien qu'elle occupait une position inexpugnable dans son duplex avec Sheila perpétuellement à ses côtés, gardée par le concierge de l'hôtel et par les serveurs obséquieux quand elle allait au restaurant. Lorsqu'elle sortait dans la Rolls, elle était protégée par lui-même. Si jamais la police avait la moindre raison d'enquêter sur son passé, il était cuit. Il pensa à

Sheila. Elle était infirmière. Une trop forte dose de barbituriques? Il considéra un moment la question. Finalement non. Sheila était une femme étrange, mais il sentait qu'elle refuserait de s'associer à un crime. Elle voulait de l'argent. Elle acceptait d'être complice d'un faux, mais il était certain de ne pouvoir lui parler de meurtre, même pas par allusions...

Il devait pourtant y avoir une solution. A présent, le succès dépendait de la mort rapide de la vieille dame. Lui-même ne devait pas y être mêlé. Sheila resterait, de toute manière, hors du coup... alors à qui pourrait-il s'adresser pour assassiner Mme Morely-Johnson, sans que ni Sheila ni lui puissent être soupçonnés?

Il acheva son café et alluma une cigarette.

Et s'il trouvait quelqu'un? Embaucher un tueur à gages pour se débarrasser d'une vieille dame, c'était dangereux. Il ne fallait jamais oublier un chantage possible. En admettant qu'il trouve quelqu'un en qui il ait confiance... Comment cet homme s'introduirait-il dans le duplex? Comment franchirait-il les portes du *Plaza Beach*, à l'insu du concierge et de Fred Lawson? Quelle raison pourrait-il donner, pour monter là-haut? Et Sheila? Elle y serait. Bromhead changea de position, tout en réfléchissant. En supposant qu'il trouve son homme, et le moyen de l'introduire dans le duplex... Le tueur ne pouvait pas entrer, assassiner la vieille et ressortir tranquillement. Il devait avoir un mobile acceptable... mais lequel? Si la police n'avait pas de mobile elle mènerait une enquête systématique, et Bromhead tenait à l'éviter à tout prix. Il lui fallait un alibi en acier. Il devrait aussi s'arranger pour mettre Sheila à l'abri de tout soupçon.

Il s'efforçait de se détendre, tout en réfléchissant. Où trouver un tueur professionnel? Ce serait beaucoup trop dangereux de consulter Solly Marks. L'avocat marron le ferait chanter jusqu'à la fin de ses jours. Bromhead fouilla son passé... Un ancien ami... un complice... Il se rappela soudain Harry Morely.

Harry Morely.

Il frappa sa paume du poing. Il tenait la solution!

Il mit un peu d'ordre dans ses idées, se leva, paya son café et sortit dans la nuit tiède.

Si on réfléchit suffisamment, se disait-il en marchant vers le *Plaza Beach*, on résoud toujours ses problèmes, mais il faut y penser sans cesse, et puis se souvenir.

Complètement détendu à présent, il escalada en sifflotant les marches du perron de l'hôtel, traversa le hall et s'enferma dans une cabine où il trouva un annuaire de la ville de New York. Il le feuilleta et découvrit enfin le nom qu'il cherchait, suivi de l'adresse et du numéro de téléphone.

Il referma l'annuaire d'un claquement sec. C'était comme s'il claquait à la fois une porte sur la vie de Mme Morely-Johnson et en ouvrait une sur son propre avenir.

Par une matinée moite et torride de New York, le nommé Harry Morely reçut une épaisse enveloppe, la première lettre depuis des mois. Sa logeuse fut tellement impressionnée qu'elle monta les quatre étages en haletant pour la lui remettre immédiatement. Elle attendit, dans l'espoir que Harry satisferait sa curiosité, mais il prit la lettre sans même un « merci » et lui ferma la porte au nez.

Harry avait horreur de recevoir du courrier. Pour lui, une lettre était synonyme d'ennuis, mais dès réception de cette missive, il l'ouvrit. Elle contenait un billet de cent dollars, un billet d'avion et un mot bref :

J'ai besoin de toi. Je serai à l'aéroport le 20. Jack.

Harry plissa le front et regarda dans le vague. Jack?

Il hocha soudain la tête. Jack... mais oui... Jack Bromhead, le maître faussaire. Harry relut le petit mot, avec beaucoup d'intérêt. Il y avait cinq ans qu'ils ne s'étaient vus, Jack et lui. Et sans Bromhead...

Cinq ans après, il se rappelait encore mot pour mot ce qu'il lui avait dit après l'incident : *Je n'oublie jamais. Si jamais tu as besoin de moi pour quelque chose, tu n'as qu'un mot à dire et je paierai ma dette.*

Chose curieuse, compte tenu de son caractère violent et de sa nature dépravée, Harry Morely était un homme de parole. Ainsi, Bromhead avait besoin de lui. Harry hocha de nouveau la tête. Parfait. Jack lui avait pesé sur la conscience pendant cinq ans, il tenait à toute force à se délivrer de cette dette. La seule chose au monde qu'il ne pouvait supporter, c'était de devoir quelque chose à quelqu'un.

Il revécut les événements passés. Encore maintenant, chaque fois qu'il y pensait, il en frémissait. Ils s'étaient mis à trois contre lui. Deux encore, il aurait pu s'en sortir, mais trois... Ça se passait dans la cour de la prison. Il s'était douté que l'ordre de lui régler son compte était venu de l'extérieur. Il tirait cinq ans pour une erreur stupide : vol à main armée, et coups et blessures. A cette époque, l'argent filait comme de l'eau entre ses doigts. Le braquage, ça n'était pas son métier : il était tueur à gages. Il tra-

vaillait pour diverses organisations et gagnait bien sa vie, mais à ce moment, il avait une faiblesse pour les chevaux. On lui avait refilé un bon tuyau, qui paraissait increvable, mais comme c'était la morte saison, il se trouva soudain sans un. Alors, comme un con, il était entré dans une station-service, avait assommé le pompiste et au moment où il fouillait dans le coffre, un flic avait surgi, son 38 au poing.

Le pompiste avait eu une fracture du crâne et comme le juge avait appris qu'il ne pourrait plus guère travailler malgré tous les soins, Harry avait écopé de cinq ans.

Malheureusement pour lui il avait rectifié quelques mois plus tôt un donneur nommé Toni Bianco. Travail rapide et bien propre, et Toni était mort sans savoir qu'il s'en allait pour toujours. Or le frère de Toni, Luigi, faisait vingt ans pour avoir tué un flic dans la prison même où Harry avait été envoyé. De l'extérieur, il apprit que c'était Harry qui avait abattu son frangin. Luigi estima qu'il devait le venger, mais connaissant Harry, il ne prenait pas de risques. Il trouva deux Italiens qui acceptèrent de l'aider. A eux trois, ils isolèrent Harry dans un coin éloigné de la cour. Ils étaient armés de couteaux faits de morceaux de tôle du toit, amoureusement limés à l'atelier, pointus et tranchants comme des stylets. Quand ils le cernèrent, Harry comprit qu'il pourrait en mettre deux hors de combat, mais que le troisième aurait sa peau. Son compte était bon. Bromhead apparut alors. Pendant que Harry s'occupait de Luigi et d'un de ses aides, Bromhead se chargeait du troisième homme. L'affaire ne dura que quelques secondes.

En y songeant, Harry se répéta que sans Bromhead il ne serait plus de ce monde, son cœur ne battrait plus, il ne respirerait plus. C'était une dette qu'il devait payer.

J'ai besoin de toi.

Harry était ravi. On était le 16. Il avait tout son temps. Bromhead faisait rudement bien les choses : un billet d'avion, cent dollars! Cela aussi plut à Harry. Il sentit croître son respect pour Jack, un véritable artiste, capable d'imiter n'importe quelle signature, et dans une bagarre il était aussi dur, aussi sûr que lui-même. Le billet d'avion et le fric indiquaient que Bromhead se débrouillait bien. Les cent dollars ne représentaient plus rien pour Harry car depuis sa sortie de prison, il avait renoncé aux chevaux. Pendant cinq ans, il avait consciencieusement exercé sa profession de tueur à gages et avait mis de côté de quoi se constituer des placements qui lui procuraient un revenu de trois mille dollars environ exonéré de tout impôt. Il avait pris sa retraite, à présent, et menait une vie simple, comme il l'aimait. Son seul luxe était de se payer tous les six mois une prostituée spéciale qu'il frappait pour se défouler de toute sa violence contenue. A part cette petite fantaisie, il regardait la télévision, allait voir les films nouveaux et lisait des livres d'auteurs comme Harold Robbins. Il n'avait pas d'amis... pour lui, les copains c'était dangereux. Ils voulaient toujours quelque chose, ils vous tapaient, ils déballaient leurs ennuis, sans jamais rien donner en échange. Il avait appris depuis longtemps qu'il pouvait très bien se passer d'amis.

A quarante-huit ans, Harry, plutôt petit et maigre,

avait des joues creuses, des yeux verts au regard vif et chafouin, un nez pincé et des lèvres d'une minceur extraordinaire. Il se maintenait en forme en s'entraînant tous les matins avec deux lourdes massues indiennes. Il n'avait pas plus de respect pour une vie humaine que pour celle d'un moustique.

Il tuait avec ses mains. Le revolver était bruyant, donc dangereux, le couteau répugnant, et le tuyau de plomb faisait amateur. Il avait étudié l'art du karaté, pratique où il était devenu un expert. Il était capable de casser d'un seul coup terrible une brique avec le tranchant de l'une ou l'autre main. C'étaient ses seules armes, sûres, et sans risques. Si un flic indiscret s'avisait de le fouiller, il ne trouverait sur lui aucune arme prohibée et il lui faudrait beaucoup d'imagination pour deviner que les mains de Harry étaient infiniment plus mortelles qu'un pistolet, un couteau à cran d'arrêt ou un tuyau de plomb.

Dans sa jeunesse, Harry avait été mordu par le démon du théâtre. Comme il avait un petit talent, on l'avait engagé dans diverses pièces, pour jouer en tournée des pannouilles tout aussi diverses. Il avait acquis de la sorte une grande habileté pour le maquillage, don qui devait lui servir plus tard dans sa vie criminelle. Il devint connu du FBI comme de la police sous le nom de « malfrat aux cent visages ».

Le 20 du mois, il arriva à l'aéroport, portant un petit sac de voyage noir. Il avait décidé de surprendre Bromhead qui devait l'attendre.

Harry s'était donné beaucoup de mal pour se déguiser. De petits tampons de caoutchouc sur les gencives et dans le nez lui avaient élargi la figure. La grosse moustache noire bien peignée, collée avec

art poil par poil, les cheveux blonds teints en noir, les lunettes d'écaille achevaient de le rendre méconnaissable.

Bromhead attendait à la sortie des passagers, guettant tous les voyageurs. Il ne vit personne ressemblant de près ni de loin à Harry Morely. Mais lorsqu'une poigne d'acier se referma sur son bras et qu'une voix familière lui dit : « Salut, Jack », il comprit enfin que Harry était arrivé.

Vingt minutes plus tard, les deux hommes étaient installés dans l'intimité d'un bungalow de motel à trois kilomètres de l'aéroport. Bromhead parlait et Harry écoutait.

Pendant quelques instants, Harry ne put croire ce qu'il entendait.

— Hé, Jack! Tu te rends compte? Une vieille rombière de quatre-vingts berges? Tu me demandes de la descendre?

— C'est le boulot. C'est important pour moi.

Harry éclata de rire.

— Ben merde, alors! Je croyais que ce serait quelque chose de duraille! Bon, d'accord, Jack, je m'occupe de ça. T'as qu'à me dire comment tu veux que je m'y prenne.

Bromhead n'avait jamais douté de la réponse, mais il fut quand même soulagé de constater qu'il ne s'était pas trompé.

— Je ne te demande pas de faire ça pour rien, Harry. La vieille dame porte toujours un monceau de bijoux. Elle en a sur elle pour deux cent mille dollars au moins. Il y a des jours où elle s'en recoucre, pour une valeur de trois cent mille... question de chance. T'auras qu'à te servir.

Harry secoua la tête.

— Non, merci... j'ai tout ce qu'il me faut. A mon âge, Jack, je me fous du fric. Je ferai le boulot pour toi avec plaisir, mais je veux rien en retirer.

Bromhead le regarda avec stupéfaction.

— Vrai... tu as tout ce qu'il te faut? Mais enfin, Harry écoute... Tu peux te faire au moins cent mille dollars dans ce coup!

Il songeait à ce que Harry venait de lui dire : *à mon âge, je me fous du fric*. Mais où allait ce sacré monde? Comment pouvait-on avoir trop d'argent?

Harry secoua résolument la tête.

— J'en veux pas, Jack. Je suis paré. Je mène une vie simple... Laisse tomber. Alors, comment tu veux que je m'y prenne?

Bromhead commença à avoir des soupçons. Il était incapable d'imaginer qu'on puisse commettre un acte pareil pour rien, à moins d'être complètement dingue.

— Il faut qu'il y ait un mobile, Harry, insista-t-il en s'efforçant de parler patiemment. Sans mobile évident, les flics vont fourrer leur nez partout, et c'est ça que je veux éviter... ils risquent d'enquêter sur moi.

Harry, en sa qualité de professionnel, comprenait fort bien ce raisonnement.

— D'accord... Nous avons un mobile... Continue.

— Quand tu frappes la vieille, tu piques ses bagues, ses bracelets et ses perles. Tu gardes le tout. C'est ton dédommagement, Harry.

Harry s'agita dans son fauteuil.

— Très peu pour moi. J'ai laissé tomber tout ça. Qu'est-ce que j'en ferais? J'ai dit adieu à tous les

fumiers qui fourguent ce genre de trucs. C'est marre. J'ai tout l'argent qu'il me faut. Je fais ça pour toi, Jack. Je te dois un service, et je paie toujours mes dettes.

Bromhead ne parvenait pas à le croire.

— Mais Harry... Enfin quoi, bon Dieu! Tu ne peux pas refuser plus de cent mille dollars! C'est impossible!

Tout en protestant, il observait Harry, et lui vit soudain une expression ennuyée qui l'effraya.

— Laisse tomber, je te dis, fit Harry, d'une voix glaciale. Explique-moi comment tu veux que le boulot soit fait et je le ferai.

Bromhead transpirait. A présent il devait accepter le fait que cet homme assis devant lui se moquait éperdûment de l'argent. Pour lui, c'était comme s'il voyait un Martien.

— Harry, répéta-t-il en s'efforçant de maîtriser sa voix, il faut un mobile. Tu dois emporter ces bijoux, bon Dieu!

Harry haussa les épaules.

— Bon, d'accord, je les embarque. Tu pourras t'en servir, pas vrai? Je la frappe... facile. Je t'ai dit que je ferai n'importe quoi pour toi après ce que t'as fait pour moi, c'est entendu. Alors je prends les bijoux, je te les donne et on n'en parle plus. Moi, j'en veux pas.

En écoutant la voix dure, impatiente, Bromhead se rendit compte qu'il était inutile d'insister; il risquait de fâcher Harry qui parlait très sérieusement.

Il songea à Gerald. Il s'était imaginé que seule la jeunesse se moquait de l'argent, mais Harry... Voilà

que Harry était comme ce gamin! Il renonça à discuter.

— Bon, comme tu voudras, mais ne va jamais dire que je n'ai pas fait la proposition. Si c'est ce que tu veux, on n'en parle plus.

— Assez déconné! Maintenant dis-moi comment tu veux que je fasse.

Bromhead se pencha en avant, les mains sur les genoux.

— Il faut que tu t'introduises dans le duplex. C'est pas commode. Le détective de l'hôtel est partout à la fois. Personne ne monte là-haut sans l'accord du concierge. Tu sais te déguiser, jouer la comédie... alors, une supposition que tu sois accordeur de pianos...

Pendant que se déroulait cette conversation, Patterson reconduisait Mme Van Davis aux portes pivotantes de la banque et jusque sur le trottoir où attendait sa somptueuse Cadillac. Le chauffeur tenait la portière ouverte.

Sur les conseils de Patterson, Mme Van Davis avait placé cinquante mille dollars en actions IBM. Elle était ravie et le banquier enchanté. Il avait pu subir son bavardage insipide, sourire chaleureusement à sa grosse figure ridée, sachant qu'il avait bien employé sa matinée. Une fois installée dans sa voiture, avec la grâce d'un éléphant s'asseyant sur un tabouret, Mme Van Davis agita ses gros doigts couverts de diamants, et il leva la main. Quand la Cadillac démarra et s'insinua entre les voitures, il poussa un soupir de soulagement et regagna son bureau. C'était son dernier rendez-vous avant déjeuner. Il consulta son Omega

en or, autre cadeau de Mme Morely-Johnson, et vit qu'il avait vingt minutes pour classer ses papiers avant d'aller rejoindre Bernie Cohen.

Il y avait maintenant trois semaines qu'il avait remis le faux testament à la secrétaire d'Irving Fellows. Pendant la première, Patterson s'était senti atrocement coupable mais, le temps aidant, il s'était persuadé que rien ne pouvait arriver avant la mort de la vieille dame, et ce n'était certainement pas pour demain.

Il se répéta qu'il ne devait plus y penser. Bromhead l'avait beaucoup impressionné. Il avait été surpris, naturellement, de découvrir que le chauffeur et Sheila travaillaient ensemble, mais à la réflexion il voyait la facilité avec laquelle il était tombé dans ce piège. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. S'il n'avait pas désiré Sheila comme un fou, rien de tout cela ne serait arrivé. Patterson, qui n'était pas un faible, avait mis plusieurs jours à se remettre, mais à présent il avait repris le dessus. Il avait confiance en Bromhead. Il admirait son idée habile pour écarter le danger représenté par Abe Weidman. Bromhead avait eu raison aussi en disant que les morts s'en fichent. Quand on aurait authentifié le testament, Mme Morely-Johnson serait déjà incinérée et le centre de recherches contre le cancer — ignorant la donation qui lui passait sous le nez — ne verserait aucune larme. L'essentiel était que son propre héritage demeurât intact. Il ne restait plus qu'à attendre patiemment et Patterson estimait que, vu son âge, il le pouvait sans peine.

Il s'assit à son bureau pour signer des papiers, en pensant déjà à ce qu'il commanderait pour déjeu-

ner. Comme Bernie Cohen invitait, Patterson estimait qu'il pourrait se permettre quelques extras. Des crevettes roses à la sauce au curry, peut-être, et des rognons flambés. Un peu lourd, se dit-il, mais il les adorait.

Vera Cross passa la tête à la porte.

— Mme Morely-Johnson au téléphone, Chris.

Patterson fit une grimace.

— Bon... Passez-la-moi.

Que diable voulait-elle? se demanda-t-il en écoutant les déclics, puis la voix aigre et tonitruante de la vieille dame lui vrilla le tympan et il écarta vivement le récepteur.

— Chris?

— Bonjour, madame Morely-Johnson. Comment allez-vous ce matin?

— Pas mal du tout. Je ne rajeunis pas, mais je ne me plains pas. J'ai horreur des gens qui se plaignent, aussi je ne me plains jamais.

— Je vous admire beaucoup.

— Et vous, comment allez-vous?

Patterson se mit à faire des trous dans son buvard avec son coupe-papier.

— Très bien, je vous remercie. Vous aviez quelque chose à me demander, madame Morely-Johnson?

— Quand vous me parlez comme ça, Chris, je sais que vous êtes occupé. Je vous dérange peut-être?

— Absolument pas. Vous savez bien que vous ne me dérangez jamais et que rien ne me fait plus plaisir que de vous être agréable.

Patterson posa le coupe-papier. Il s'aperçut qu'il avait laissé percer une légère impatience dans sa voix, qui n'avait pas échappé à la vieille dame. Mauvaise

stratégie. Il grinça des dents en entendant son rire aigu de vieille petite fille.

— Cher Chris! Comme vous êtes gentil! Mais je sais que vous êtes très occupé, alors je ne vais pas vous retenir. Pourriez-vous venir à cinq heures? Je voudrais vous consulter.

Patterson jeta un coup d'œil à son agenda. Il avait un rendez-vous à 16 h avec Jack Deakin, le directeur du *Splendid Hotel*, qui sollicitait un prêt. Il était certain de pouvoir en finir avec lui en une demi-heure; ensuite, il était libre.

— Avec plaisir, répondit-il.

— Et dites-moi, Chris...

Il y eut un long silence, dont Patterson profita pour lire une lettre qu'il devait signer.

— Oui, madame Morely-Johnson?

— Vous seriez bien aimable d'apporter mon testament, s'il vous plaît.

Patterson sursauta. La lettre lui échappa et voleta jusque sur le tapis. Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Excusez-moi, dit-il, furieux de s'entendre baffouiller. Je n'ai pas très bien entendu. La communication est mauvaise. Que me disiez-vous?

— Moi, je vous entends très bien... comme c'est curieux. Je vous demandais d'apporter mon testament. Je veux apporter quelques changements.

Patterson eut froid dans le dos et son cœur se mit à battre follement.

— Je téléphone à Weidman, poursuivit Mme Morely-Johnson. Je veux qu'il me rédige un nouveau testament. Je suis sûre qu'il sera libre à 5 h, alors vous pourrez tout régler à vous deux.

Patterson fut pris de panique. Pendant un long

moment il resta pétrifié, sa main crispée sur le téléphone.

— Chris? glapit la voix rauque. Vous êtes toujours là?

Il fit un effort pour réfléchir, pour trouver une issue.

— Oui... La communication est très mauvaise. Je ne comprends pas pourquoi...

Ses idées tourbillonnaient. Il était comme un boxeur qui vient de se laisser surprendre par un direct fulgurant et qui vacille sur le ring, derrière ses poings levés, cherchant à survivre.

— Je crains que cela ne puisse se faire aussi rapidement, madame Morely-Johnson, dit-il enfin. N'appellez pas encore Weidman. Je regrette, mais pour apporter votre testament... Il y a certaines formalités... Ce soir, je vous apporterai une autorisation que vous devrez me signer. Notre service juridique ne me donnera pas votre testament sans cette signature.

— Allons donc! s'exclama la vieille dame avec irritation. M. Fellows a toujours été charmant avec moi. Je n'ai qu'un mot à lui dire. Passez-le-moi. Il vous donnera tout de suite mon testament, voyons.

Patterson ferma les yeux. Il savait que Fellows n'hésiterait pas un instant, si Mme Morely-Johnson l'en priait. Tous les ans, à la Noël, elle envoyait des cadeaux somptueux à ses sales gosses, et Fellows lui en était reconnaissant.

— M. Fellows est absent pour la journée. (Le mensonge faisait perler la sueur sur le front de Patterson.) Est-ce vraiment si urgent? Vous nous avez confié le testament, afin qu'il soit en sûreté dans nos coffres. Nous avons besoin de votre signature pour

l'en retirer. Je vous en prie, madame Morely-Johnson, ne pouvez-vous le comprendre?...

De nouveau, un long silence, puis elle soupira.

— Oh, bon, très bien. Je ne voudrais pas bouleverser les stupides habitudes de votre banque. J'attendrai... puisqu'il le faut.

Patterson prit son mouchoir et s'épongea la figure.

— Vous êtes très compréhensive. Je vous apporterai l'autorisation à cinq heures. Vous pourrez avoir le testament demain matin.

— Que c'est assommant! grogna-t-elle sans cacher son dépit. Je voulais le relire ce soir.

— Vous l'aurez demain matin sans faute.

— Bon, bon, très bien, répéta-t-elle et elle raccrocha.

Patterson fit une grimace et se laissa retomber contre le dossier de son fauteuil. Rien que d'imaginer une assiette de crevettes à la sauce au curry et des rognons flambés lui donnait la nausée.

A 17 h, Patterson sonna à la porte du duplex. Il était armé d'une boîte de cellophane contenant quatre orchidées. La vieille dame avait besoin d'être apaisée.

Sheila lui ouvrit et s'effaça pour le laisser entrer.

— Il faut que je parle à Bromhead, chuchota-t-il. C'est très urgent.

Il la vit pâlir.

— Il sera là quand vous partirez.

Patterson traversa le salon et gagna la terrasse. Sheila entendit la voix de Mme Morely-Johnson :

— Je suis très fâchée contre vous, cher Chris. Venez ici que je vous gronde.

Elle passa dans son bureau, ferma la porte et appela Bromhead.

— Montez tout de suite dans ma chambre, dit-elle simplement, puis elle raccrocha.

Patterson ne s'était pas trompé. Les orchidées firent leur effet. Mme Morely-Johnson en fut si charmée qu'elle oublia sa colère. Après quelques minutes de bavardage qu'il dut subir avec le sourire, elle se pencha vers lui.

— Cher Chris... J'ai pensé à Sheila. Elle est si bonne, si prévenante... vous ne pouvez l'imaginer. Je voudrais la récompenser... C'est pour ça que je veux mon testament. Je voudrais lui laisser un peu d'argent.

Patterson réfléchit rapidement. Le danger était grave.

— Cela ne présente aucun problème, assura-t-il. Un simple codicille suffit. Je puis m'en occuper. Vous n'avez même pas besoin de déranger M. Weidman. J'ajouterai moi-même le codicille et je vous ferai signer devant témoins. Il n'y a là aucun problème.

Mme Morely-Johnson chaussa ses lunettes aux verres épais et l'observa en clignant des yeux.

— Je pense que Weidman doit s'en charger, Chris. C'est toujours lui qui s'occupe de ces choses-là.

Patterson changea de position dans son fauteuil.

— A votre aise, mais Weidman demandera des honoraires alors que je le ferai pour rien.

C'était sa dernière planche de salut. Mme Morely-Johnson réfléchit. Si elle avait été avare, l'argument aurait certainement porté, mais ça n'était pas du tout dans sa nature. Patterson, le cœur battant, sentit un frisson glacé le parcourir quand il la vit secouer la tête.

— Vous avez toujours mes intérêts à cœur, Chris, et je vous en remercie, mais je ne voudrais pas froisser Weidman. Je dois le consulter. Pensez-vous que quinze mille dollars soit une somme adéquate, pour Sheila?

— Ce serait très généreux de votre part, me semble-t-il, dit Patterson d'une voix étranglée.

— Parfait. Alors donnez-moi vite ce papier stupide, que je le signe, et puis je téléphonerai à Weidman. Comme ça, tout sera en ordre.

Patterson était aux abois. Il devait parler à Bromhead... gagner du temps... Pendant que la vieille dame griffonnait ses pattes de mouche au bas de la lettre qu'il lui avait présentée, il dit sur un ton étonné :

— Ah, mais vous ne le saviez pas? M. Weidman est parti pour New York ce matin. Je l'ai rencontré juste avant son départ. Il ne rentrera pas avant lundi.

Mme Morely-Johnson leva au ciel ses belles mains étincelantes de diamants.

— Vous voyez! Rien n'est jamais facile. Alors je suis obligée d'attendre... Mais apportez quand même mon testament demain matin, Chris. (Elle lui adressa un sourire radieux.) Au fond, comme vous le dites, ce n'est pas tellement urgent. Je ne vais pas mourir demain.

— Sûrement pas, affirma Patterson d'une voix enrouée.

— Voulez-vous boire quelque chose? Un peu de champagne, non? J'en boirai avec plaisir. Je vais appeler Sheila.

Patterson n'en pouvait plus. Il se leva.

— Hélas, il faut m'excuser. Je suis débordé. Je dois vraiment me sauver.

Il baisa la vieille main, attendit qu'elle le remer-

cie encore pour les orchidées avant de prendre congé. Au moment où il traversait le salon, il l'entendit mettre en marche son magnétophone pour s'écouter jouer une sonate de Beethoven.

Sheila l'attendait dans le vestibule. Elle lui fit signe de la suivre dans sa chambre. Bromhead était là, dans un des fauteuils. Sheila resta dehors, pour surveiller la vieille dame.

Patterson ferma la porte.

— Elle réclame son testament, annonça-t-il en s'efforçant de maîtriser sa voix tremblante. Mon service juridique risque d'avoir des soupçons. Le réclamer deux fois en trois semaines... ça ne tient pas debout. Le chef de service risque de lui téléphoner.

Bromhead hocha la tête, mais resta impassible. Ce calme apaisa un peu la panique de Patterson.

— Pourquoi veut-elle son testament?

— Elle lègue quinze mille dollars à Sheila. Elle insiste pour que Weidman s'en occupe. J'ai essayé de la dissuader mais autant parler à un mur.

Bromhead accusa le coup et hocha de nouveau la tête. Son calme, qui au début avait rassuré Patterson, commençait à l'exaspérer.

— Elle allait téléphoner à Weidman mais je lui ai raconté qu'il était à New York jusqu'à lundi.

— C'est vrai?

— Non.

— Dangereux.

Patterson abattit son poing droit contre la paume de sa main gauche.

— Qu'est-ce que je pouvais lui dire, nom de Dieu? Il fallait l'empêcher de lui téléphoner, au moins jusqu'à ce que je vous parle!

— C'est juste. (Bromhead réfléchit un moment. On était le 20. Le hasard voulait qu'il eût minuté l'opération à la seconde près.) Ne faites rien... Attendez.

— Quoi? Je ne fais rien? Qu'est-ce que vous racontez? Il faut que je fasse quelque chose!

Bromhead agita la main pour lui demander de baisser la voix.

— Vous allez hériter cent mille dollars par an jusqu'à la fin de vos jours, dit-il posément. Ne pensez pas à autre chose. Ne faites rien.

— Mais elle veut son testament demain matin!

— Ne faites rien. Elle n'en aura pas besoin.

Patterson regarda fixement les yeux gris glacés et frissonna soudain.

— Mais elle l'attendra... elle...

Il se tut brusquement. Bromhead se leva.

— Si vous tenez à votre héritage, monsieur Patterson, vous ne poserez pas de questions et vous ferez ce que je vous conseille, c'est-à-dire rien. Mais, naturellement, ajouta-t-il en se retournant à la porte, si vous ne tenez pas à cent mille dollars de rentes à vie, alors vous remettrez le faux testament à la vicille dame, vous la laisserez téléphoner à Weidman et vous lui raconterez tout. De mon côté, je lui remettrai la bande enregistrée. C'est à vous de décider.

Patterson sentit le sang refluer de son visage. Il eut soudain le pressentiment qu'il allait se passer quelque chose dont il préférerait tout ignorer.

— Très bien, murmura-t-il d'une voix mal assurée, si vous voulez vraiment que je ne fasse rien, alors je ne bougerai pas. Mais quand elle me téléphonera, qu'est-ce que je lui dirai?

— Elle ne vous téléphonera peut-être pas, dit

Bromhead, sur quoi il sortit de la chambre.

Patterson, glacé, terrifié, comprenait qu'il était à présent mêlé à une opération bien plus abominable qu'un faux, mais des doigts d'or se cramponnaient à lui : cent mille dollars par an, pour toujours ! Il devait songer à son avenir et se fier à Bromhead. Le piège s'était trop bien refermé sur lui pour qu'il ne se fie pas au chauffeur les yeux fermés.

Il sortit dans le vestibule. Sur la terrasse, Sheila disposait les orchidées dans un vase. Il ouvrit la porte d'entrée et appela l'ascenseur.

En descendant au rez-de-chaussée, il avait le vertige. Dans une situation pareille, il est impossible de ne rien faire, se répétait-il, et c'était pourtant ce qu'exigeait Bromhead. Demain matin, s'il ne se manifestait pas, Mme Morely-Johnson téléphonerait pour demander pourquoi il n'était pas venu...

Si vous tenez à votre héritage, ne faites rien...

Depuis qu'il avait lu le testament, il n'avait pu penser à autre chose, et à l'usage qu'il ferait de cette fortune. Pour commencer, il quitterait la banque, bien sûr. Il jetterait tous ses vêtements et renouvellerait entièrement sa garde-robe. Il prendrait une cabine de luxe sur le *Queen Elizabeth* pour aller en Europe. D'abord, il prendrait un petit air de Londres. Il descendrait au *Dorchester*, et puis il irait à Paris, au *Plaza Athénée*. Il était certain de ne jamais s'ennuyer ; beau comme il était et avec de l'argent par-dessus le marché, il n'aurait qu'à lever le petit doigt pour avoir toutes les plus belles filles du monde à ses pieds. Ensuite, deux semaines à l'*Eden*, à Rome. Pas davantage, car il en aurait un peu assez des lumières de la ville. Il partirait pour Capri, se détendre au soleil

et y passerait le reste de la saison. Patterson adorait le soleil et à ce que l'on disait, les Italiennes savaient s'y prendre pour distraire un homme. Après, il serait temps d'envisager d'autres dispositions, mais c'était là ses premiers objectifs, dès qu'il serait en possession de son héritage.

Pour le moment, il était rongé d'inquiétude, alors que l'ascenseur plongeait vers le rez-de-chaussée. Ne rien faire? Il lui semblait que ses rêves et tous ses beaux projets s'écroulaient autour de lui en mille morceaux. Il songea à Bromhead. Ce type paraissait sûr de lui. Mais ne rien faire! Rien!

Les portes de la cabine s'ouvrirent silencieusement et il traversa le hall.

— Hé, Chris!

Il s'arrêta net, le cœur serré. Devant lui, il vit le dernier homme qu'il aurait voulu rencontrer, Abe Weidman qui, la mine réjouie, venait dans sa direction. Il réussit à sourire, à tendre la main. Comme l'avoué la serrait, il bredouilla :

— En voilà une surprise, Abe. Que faites-vous là?

— Je passais, j'ai pensé que je pourrais monter voir la vieille dame. Elle adore qu'on s'occupe d'elle, (Weidman cligna de l'œil.) Je voulais aussi regarder ces Picasso. Vous descendez de chez elle?

— Oui.

Pendant quelques instants, qui lui semblèrent comme une éternité, l'esprit de Patterson refusa de fonctionner. Il tournait en rond sous son crâne comme une souris terrifiée cherchant à échapper à un chat. Enfin, il se maîtrisa :

— Suivez mon conseil, Abe. Ne montez pas. C'est un mauvais jour.

Les sourcils de Weidman se haussèrent.

— Qu'est-ce qu'elle a?

— Dieu seul le sait... Vous la connaissez, ça la prend de temps en temps. C'est l'âge, sans doute. Allez, venez plutôt prendre un verre avec moi.

Il prit Weidman par le bras et l'entraîna. L'avoué hésita, puis haussa les épaules.

— Ma foi, si elle est comme ça...

Il se laissa piloter vers le bar. Alors qu'ils marchaient ainsi bras-dessus bras-dessous, Bromhead sortit de l'ascenseur. Ses paupières se plissèrent quand il le vit entrer dans le bar. Il fit aussitôt demi-tour et reprit l'ascenseur. Les choses se compliquaient. Dans la cabine, il se dit qu'il devait dès maintenant se préparer un alibi à toute épreuve.

Il trouva Mme Morely-Johnson en train de s'installer à son piano. Lentement, elle ôtait une à une ses bagues magnifiques et en faisait un petit tas sur le dessus du Steinway. Elle tourna la tête en entendant des pas.

— Que madame m'excuse.

Elle cligna des yeux.

— C'est vous, Bromhead?

— Oui, madame.

Elle acheva d'ôter ses bagues et frappa un do dièse. Elle sourit. Oui, se dit-elle, son toucher demeurerait bon. Elle frappa un ré bémol.

— Qu'y a-t-il, Bromhead?

— La Rolls a besoin d'un graissage, madame. Si madame le permet, j'aimerais conduire la voiture à Los Angeles demain matin de bonne heure. Je la ramènerai pour cinq heures.

— Los Angeles? C'est bien loin, il me semble.

— C'est le seul garage en qui je puisse avoir

confiance, madame. Une Rolls est une voiture très spéciale.

— Et vous serez absent toute la journée? Voyons je ne me souviens plus... Ai-je des rendez-vous, Bromhead?

— J'ai demandé à miss Oldhill. Madame n'en a pas.

Elle joua rapidement une gamme.

— Très bien. Surtout ne manquez pas de bien déjeuner, Bromhead.

— Oui... Merci, madame.

Bromhead s'attarda un instant alors qu'elle commençait à jouer. Bien qu'il n'eût pas l'oreille musicale, son instinct lui disait qu'il écoutait là une virtuose de grand talent.

Il l'observa longuement, attentivement; il aimait bien la vieille dame et, en ce moment, il regrettait sincèrement qu'elle fût aussi riche, car il savait qu'il la voyait pour la dernière fois, et cela l'attristait.

VII

A une certaine époque, Joey Spick avait été considéré comme le meilleur des encaisseurs de Solly Marks. Trapu, des épaules énormes, des jambes courtes et lourdes, il avait l'air aussi aimable qu'un gorille déchaîné. Mais à la suite d'une erreur de jugement, il était devenu ce que Marks appelait du « bois mort ». Il avait perdu son poste envié pour être relégué au rang de manœuvre sans plus d'importance qu'un garçon de piste armé d'une brosse et d'une pelle qui suit les chevaux pour ramasser le crottin.

Naguère, Joey était capable de terrifier n'importe quel débiteur. Il avait un truc à lui qui déclenchait infailliblement la panique chez les mauvais payeurs : il se plantait devant eux en grondant, gonflait ses muscles, et les coutures de sa veste se déchiraient. Il faisait travailler pour lui seul un petit tailleur terrorisé qui recousait le tout en vue de la prochaine démonstration de force. *Devant ce spectacle impressionnant*, les gens raquaient le plus souvent sans discussion. A condition, naturellement, que le débiteur ait l'argent voulu. Sinon, Joey exhibait son tuyau de plomb.

Cinq mois plus tôt, Joey avait été envoyé pour une

mission apparemment facile. Il devait encaisser deux mille dollars d'un cuisinier chinois en retard sur son échéance. Joey ne se montrait prudent que lorsqu'il avait affaire à plus fort que lui, ce qui n'arrivait pratiquement jamais, et l'Asiatique était vieux, frêle, apparemment inoffensif. Joey savourait à l'avance le plaisir d'abattre son tuyau de plomb sur le crâne dégarni du bonhomme.

Il arriva au restaurant, présenta sa requête en caressant amoureusement sa matraque. Le Chinois s'inclina et dit que l'argent était prêt. Joey, se sentant frustré, suivit le vieux dans la cuisine. Comme l'encaisseur ne brillait pas par son astuce, il ne prêta pas la moindre attention à la casserole pleine d'huile bouillante, qui mijotait sur le fourneau. Le vieux désigna la table où se trouvait une enveloppe. Au moment où Joey, sans méfiance, prenait l'enveloppe, il reçut toute l'huile bouillante en pleine poire.

Joey passa plus de deux mois à l'hôpital pour se remettre de cette agression, et, pendant ce temps, le cuisinier chinois disparut dans la nature après avoir privé Solly Marks, à la fois, de deux mille dollars et de son plus précieux encaisseur. Il devint vite évident, quand Joey sortit de l'hôpital, qu'il n'était plus le même. D'abord, il était complètement défiguré — ce qui en soi n'aurait pas été un mal car avec les horribles cicatrices blanches marbrant sa figure rougeaude il était plus terrifiant encore — mais, de plus, il avait complètement perdu le moral. Marks le remit au travail mais comprit vite que Joey ne valait plus rien comme encaisseur. Partout où il allait, il craignait de recevoir une casserole d'huile bouillante sur la gueule, et la plus légère opposition

le mettait en fuite. A regret, Marks lui retira sa confiance et en fit un homme de peine; or, chez Solly, un type qui n'était bon qu'à de vagues besognes ne recevait qu'un maigre salaire.

Solly Marks, qui avait le sens de l'épargne, économisait partout où il le pouvait. Il avait maintenant en poche une nouvelle reconnaissance de dette de dix mille dollars signée par Bromhead et ne voyait vraiment pas pourquoi il n'emploierait pas Joey comme second gardien. Cela ne lui reviendrait qu'à quarante dollars par semaine, tout le reste étant du bénéfice net et s'il y avait une chose au monde qui plaisait à Solly, c'était bien de bonnes petites rentrées de fric rapidement réalisées.

Joey fut donc chargé de surveiller Gerald la nuit, Hank prenant le relais pendant la journée. Joey était furieux. Premièrement parce qu'il adorait passer le début de la soirée dans son bar préféré, à écluser du whisky bon marché; ensuite il aimait se coucher de bonne heure. Joey était un grand dormeur. Marks ne lui avait encore jamais confié de travail aussi odieux : rester planté toute la nuit sur une chaise en bois devant la porte de Gerald.

Depuis vingt neuf jours, Gerald était prisonnier dans un taudis, situé au dernier étage d'un des immeubles minables appartenant à Marks, strictement réservé aux pauvres Noirs. Le logement était composé d'une assez grande pièce meublée d'un lit avachi, d'un fauteuil élimé, d'une table bancale, d'une chaise à dossier droit et d'un poste de télévision en location. D'un côté, on trouvait une cuisine guère plus grande qu'un placard, équipée d'un réchaud électrique graisseux et d'un évier sale et craquelé, de

l'autre un cabinet de toilette avec douche et w.-c. vétuste; la chasse d'eau marchait quand elle avait le temps, c'est-à-dire pas souvent; un filet d'eau froide coulait de la douche. A chaque pas qu'on faisait sur le tapis en lambeaux de la grande pièce, s'élevait un petit nuage de poussière. L'unique fenêtre était bouchée par deux planches clouées qui ne laissaient filtrer qu'un minimum d'air étouffant. La chaleur était intolérable, et le bruit provenant des autres logements couvrait généralement le son de la télévision, même à plein volume.

Gerald avait l'habitude de vivre à la dure, mais tout de même pas à ce point-là. Si on l'avait mieux logé, avec une fille pour meubler ses loisirs, il aurait sans doute accepté d'assez bonne grâce sa séquestration, mais l'avarice et la cupidité de Marks l'ayant enfermé dans ce trou à rats, Gerald était bien décidé à s'en évader.

Sa première tentative avait presque réussi, mais il s'était montré trop sûr de lui. Pendant que Hank sommeillait dans une chambre au bout du couloir, Gerald était parvenu à dévisser la serrure à l'aide d'un couteau trouvé dans la cuisine. Hank, venu voir son prisonnier vingt minutes plus tard, avait découvert l'évasion; il s'était précipité dans l'escalier, avait sauté en voiture et foncé vers la gare routière. C'était une grossière erreur. En y songeant plus tard, Gerald comprit que la gare des cars était bien le premier endroit où Hank viendrait le rechercher. Il se promettait de ne plus commettre une pareille bourde. Au moment même où il montait dans le car, après avoir dépensé ses derniers dollars pour l'achat de son billet — de l'argent caché dans un de ses souliers —

Hank, souriant de toutes ses dents, lui avait donné une légère tape sur l'épaule.

Sa terreur était telle que Gerald suivit le géant noir sans un murmure jusqu'à la voiture, et retourna avec lui à sa prison. Là, il reçut quatre gifles magistrales, la dernière le mettant k.o.

Quand Gerald revint à lui, il s'aperçut que Hank avait vissé un verrou à l'extérieur de la porte; du coup tous ses espoirs d'évasion furent anéantis, jusqu'à l'entrée en scène de Joey Spick.

A la vue de Joey, Gerald reprit courage, en apprenant qu'il serait son gardien de nuit. Il se rendait compte que Joey était un ivrogne obtus. Il ne lui fallut que trois nuits pour découvrir que son geôlier s'endormait peu après 23 h, bercé par le tord-boyau qu'il apportait pour l'aider à passer le temps. Il entendait ses ronflements. Comme il savait que Hank sortait ou dormait dans sa chambre au fond du couloir, il se mit à élaborer un plan.

Un soir, il entendit le Noir parler à Joey dans le couloir. L'oreille collée à la porte, il apprit que dans la nuit du 20, Hank irait voir sa petite amie.

— Fais gaffe à ce petit salaud, Joey, recommandait Hank. Je rentrerai pas avant deux heures du matin. T'entends? Tâche de pas t'endormir, bon Dieu!

— Qui, moi? M'endormir? s'indigna Joey. Quand je fais un boulot pour Solly, je le fais!

— Parfait... alors ouvre l'œil.

Gerald décida que l'occasion de s'enfuir se présenterait la nuit suivante. Ce serait ce soir-là ou jamais.

Le lendemain vers vingt heures, Joey ouvrit la porte, entra dans la chambre et jeta sur la table un sac en papier contenant deux hamburgers gras, gras,

la pitance quotidienne de Gerald depuis vingt-neuf jours. Gerald ne lui prêta aucune attention. Il regardait la télévision. Il y avait un bon western mais il le suivait à peine. Il était crispé. Puis Hank apparut sur le seuil, en complet blanc, chemise noire et cravate rose vif à pois oranges; il tenait à la main un chapeau de paille orangé et empestait l'eau de toilette. Ses yeux brillèrent à la perspective de sortir avec sa petite amie qu'il sauterait en fin de soirée, il le savait.

— Dors bien, petit, fais de beaux rêves, dit-il à Gerald. Rêve de moi. Je te raconterai tout ça dans le détail demain.

Gerald ne bougea pas. Hank haussa les épaules et s'en alla. Joey s'adossa au mur pour voir la fin du film. La grande bagarre finale avec fusillade ne l'impressionna pas.

— Des caves, marmonna-t-il. Bande de frimants.

Il sortit, ferma la porte, donna un tour de clé et poussa le verrou.

Laissant la télévision en marche, Gerald mangea les hamburgers. Il n'avait plus d'argent et ne savait pas quand ni comment il ferait son prochain repas. Il fallait qu'il retrouve Sheila, coûte que coûte. Elle était la seule à pouvoir l'aider. Il bouillonnait de rage et de violence contenue, bien résolu à foutre en l'air les beaux projets de Bromhead et tout le fric qu'il espérait. Rien ne lui plairait davantage que d'avoir la peau de ce salaud de Bromhead pour se venger de ce qu'il lui avait fait. Il irait voir sa tante et dirait à cette vieille vache tout ce qu'il savait sur Bromhead et Patterson, mais il ne parlerait pas de Sheila. Auparavant il préviendrait Sheila pour qu'elle

ait le temps de foutre le camp. Quand il aurait convaincu sa tante, il rejoindrait Sheila et ils retourneraient à New York ensemble. Sheila retrouverait son emploi à l'hôpital et ils oublieraient cette connerie d'un million de dollars. Non, franchement! Qui avait besoin d'un million de dollars? Avec l'argent que Sheila gagnait comme infirmière, ils vivraient peignards. De son côté, il essaierait de travailler aussi... comment et à quoi? il n'en savait rien, mais il verrait ça plus tard.

L'essentiel était de fuir ce taudis puant, de parvenir au *Plaza Beach*, d'avertir Sheila et puis de parler à sa tante.

Vers 23 h 30, il entendit les ronflements sonores de Joey. Tendue, couvert de sueur, Gerald consulta sa montre. Dans une heure, il mettrait son plan à exécution. Il voulait que Joey soit plongé dans un profond sommeil d'ivrogne. Il attendit, allongé sur son lit, en pensant à Sheila. Il était sûr qu'elle ignorait comment on le traitait; elle ne l'aurait certainement jamais toléré. Certes, elle n'était pas commode, il le reconnaissait. Depuis près d'un mois, il n'avait d'autres distractions que la télévision et ses propres pensées. Des tas d'idées lui étaient venues et il faudrait bien amener Sheila à les accepter. Il devrait la convaincre que les ordures qui dirigeaient ce monde pourri devaient s'en aller. Vivre uniquement pour l'argent, ne penser qu'à ça, mener une existence de fou pour gagner du fric, il fallait que ça cesse. Changer la vie. Tous ces politiciens menteurs, les riches, les gens qui avaient droit à la parole, tous devaient les mettre. Les vieillards, les inutiles qui vivaient de leurs dividendes, dehors; ils étaient non-productifs. Un bon coup de balai, oui! Tous les gens de plus

de soixante ans, c'était du gaspillage de nourriture. Tous au four crématoire. Il voyait déjà le tableau! Plus de vieux, plus de vieilles encombrant les rues, rien que des jeunes... Quel monde merveilleux! Comme ce serait beau de se balader dans la rue sans rencontrer de vieux! Il fallait que ça change. Il avait hâte d'en parler à Sheila et de lui faire partager ses idées.

Mais, avant, il fallait se tirer de là.

A 23 h 40, il alla sans bruit à la cuisine, prit un couteau et retourna dans la chambre. Il ôta du lit les draps et les couvertures, mit à nu le matelas dégoûtant et bosselé et y fit des trous, tirant la bourre de kapok en petites touffes. Puis, satisfait, il alla écouter à la porte. Joey ronflait. Il retourna dans la cuisine et prit une poêle à frire qu'il soupesa; une bonne arme, bien solide. Il consulta sa montre le moment était venu. Le cœur battant, il posa doucement la poêle par terre près de la porte, tira de sa poche une pochette d'allumettes, en gratta une et alluma une des touffes de kapok. Il mit le feu à quatre autres, puis recula.

En projetant son plan de fuite, il pensait qu'en mettant le feu à la bourre de matelas, il provoquerait une épaisse fumée. Alors il hurlerait, Joey ouvrirait, entrerait en chancelant et Gerald, plaqué contre le mur près de la porte, l'assommerait avec sa poêle et s'élancerait dans l'escalier. Il lui semblait que c'était du tout cuit, mais il ne croyait pas si bien dire. Le kapok vieux, très sec, dégagea une fumée épaisse, certes, mais des flammes immenses jaillirent aussi, terrifiantes. Le feu monta et en une seconde tout le mur près du lit ne fut plus qu'un brasier.

Sentant la chaleur intolérable, Gerald, pris de panique, étouffé par la fumée, se mit à tambouriner à la porte en hurlant.

Joey se réveilla. Il avait sifflé la moitié de sa bouteille et avait rêvé. Quand il buvait trop, il rêvait toujours du cuisinier chinois. Dans son cauchemar, il sentait encore l'atroce douleur qu'il avait ressentie quand l'huile bouillante l'avait frappé au visage. Il se réveilla en sursaut et tomba de sa chaise. Il vit alors de la fumée filtrer en grosses volutes sous la porte, il entendit crépiter les flammes et craquer les vieux murs pourris. Il sentit la chaleur; la terreur le rendit fou. Trop ivre pour réfléchir, toussant et crachant, sourd aux hurlements de Gerald, Joey ne comprit qu'une chose : il se trouvait au dernier étage et une sacrée distance le séparait de la rue. Ne pensant qu'à sauver sa peau, il s'élança dans l'escalier pour dévaler les cinq étages, ruant et frappant les locataires affolés qui se trouvaient sur son passage.

Quand il atteignit enfin le trottoir, le sommet de l'immeuble était la proie des flammes.

Ce même soir vers huit heures, Bromhead donnait ses dernières instructions à Harry Morely, dans le bungalow du motel. Les rideaux étaient tirés et les deux hommes buvaient du Vat 69.

Harry avait montré à Bromhead le matériel d'accordeur de pianos qu'il avait acheté, comportant plusieurs diapasons, des clefs, des cordes etc...

— C'est un peu précipité, Harry. Son accordeur habituel ne doit passer que le mois prochain, mais Sheila arrangera ça. Elle peut faire faire n'importe quoi

à la vieille. C'est du concierge que tu devras te méfier, il a bonne mémoire. Je ne serais pas autrement étonné qu'il sache quel jour l'accordeur doit venir, alors fais gaffe. Tu as la carte que je t'ai donnée?

— T'en fais donc pas, répliqua Harry, un peu irrité. Je peux me démerder avec n'importe quel concierge d'hôtel.

— Je t'avertis, c'est tout. Je ne voudrais pas que ça foire à la dernière minute.

— Quand je dis que je fais quelque chose, c'est comme si c'était fait.

Bromhead approuva.

— D'accord. Malgré tout, Harry, j'aimerais qu'on reprenne tout en détails. Tu arrives à dix heures. Tu te présentes à la réception, tu dis au concierge qui tu es, en lui montrant la carte, et tu t'arranges avec lui si tu vois qu'il fait des difficultés. Il téléphonera là-haut. Sheila répondra. Elle dira que tu peux monter. Tu montes. La vieille sera là, soit sur la terrasse soit dans le salon où se trouve le piano. Sheila t'ouvrira. Tu l'assomes... Tu pourras y arriver sans lui faire de mal? Elle n'est pas prévenue, elle ne s'y attendra pas, mais je ne voudrais pas que tu l'esquintes.

— Pas de problème, assura Harry. Juste un petit bleu qui fera son effet... elle saura pas ce qui lui est arrivé.

— Tu la ligotes, tu la bâillottes avec du sparadrap et tu la laisses dans le vestibule. Ensuite tu t'occupes de la vieille dame. Tu piques ses bijoux. Tu attends au moins vingt minutes dans le duplex... t'es censé réparer le piano... et puis tu t'en vas tranquillement.

Tu reviens ici, tu te débarrasses de ton déguisement, tu planques les bijoux dans la boîte que je t'ai donnée et tu l'expédies à Solly Marks. T'as bien son adresse? (Harry acquiesça d'un signe de tête.) A moins, bien sûr, que tu changes d'idée et que tu préfères les garder. Personnellement, j'aimerais que tu les gardes.

— J'en veux pas, je te dis!

— Bon, d'accord, t'en veux pas, t'en veux pas. Tu as ton billet de retour?

— Oh, dis, fais pas ta mère poule, Jack! J'ai pigé. Ça sera fait. Toi, t'as pas fait tant d'histoires quand ils me sont tombés à trois dessus. Alors comme ça, on sera quittes.

Harry le regardait. Bromhead soupira.

— Bon, mais ça m'ennuie que tu ne retires rien de cette affaire.

— J'ai tout ce qu'il me faut.

Un long silence, et puis Bromhead ajouta :

— Il y a un petit problème. Il faudrait que je te parle un peu de Sheila. Comme moi, elle veut du fric. Quand je lui ai parlé des possibilités qui s'offraient, elle a sauté sur l'occasion, mais maintenant j'ai l'impression qu'elle hésite. L'ennui, tu vois, c'est que la vieille dame est très chouette avec elle. Si c'était une vieille garce comme la plupart des bonnes femmes riches de ce patelin, ce ne serait pas si dur. Tu me suis?

— Cause toujours.

La voix froide, indifférente, fit comprendre à Bromhead que Harry ne s'embarrassait pas de scrupules. Pour le chauffeur, c'était parfait. Dans cette affaire, il avait besoin d'un homme de cette trempe.

— Sheila ne sait pas ce qui va se passer, mais elle n'est pas bête. J'ai dans l'idée qu'elle le soupçonne. Alors fais gaffe. Elle risque de flancher au dernier moment.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Des complications, peut-être. J'y ai réfléchi. On a beau préparer minutieusement une opération, il peut toujours survenir une coïlle qui fout tout en l'air, alors je me suis dit comme ça, une supposition qu'au dernier moment Sheila ne marche plus. Qu'est-ce qu'elle fait? Elle reçoit le coup de téléphone du concierge qui lui annonce ta visite. Si elle n'a pas perdu les pédales, elle répond que tu peux monter. Si elle a flanché, elle dit que la vieille dame ne peut pas te recevoir pour le moment, et c'est dans le lac. Tu n'as aucun moyen d'atteindre le duplex si elle ne donne pas son accord. Alors n'essaye pas. Elle peut faire dire que tu montes, et flancher à la dernière seconde et ne pas t'ouvrir. N'insiste pas. Sonne une fois; pas plusieurs coups de sonnette, ça risquerait d'alerter la vieille dame. Une seule fois, et si Sheila n'ouvre pas, descends à pied à l'étage au-dessous. Il y a un escalier d'incendie. Tu remontes par cet escalier et tu peux pénétrer dans la chambre de Sheila. La porte d'incendie est généralement verrouillée mais j'ai dévissé les écrous. Tu n'as qu'à pousser, la porte s'ouvrira. Occupe-toi d'abord de Sheila, ensuite fais le boulot comme prévu.

Harry vida son verre et resta un long moment à réfléchir.

— C'est marrant. On a un contrat qu'a l'air d'un boulot de débutant, et puis tout à coup ça ne l'est plus. Ma foi, d'accord. Alors si cette souris perd les

pédales et ne donne pas le feu vert au concierge, je ne fais rien... c'est bien ça?

— On n'a pas le choix. Tu ne monteras pas au duplex sans son accord, mais je cherche la petite bête, Harry. Je suis à peu près certain que tout marchera bien. Je vais lui parler, maintenant. J'ai un moyen de pression sur elle, et le moment est venu de m'en servir. Je voulais simplement te mettre au parfum.

— Alors si c'est dans le lac... je rentre chez moi?

— Reste encore huit jours, Harry. J'aurai peut-être une autre idée. Je ne m'inquiète pas trop, tu sais. Ça marchera, mais j'aime bien tout prévoir, surtout tous les pépins possibles.

— D'accord. Je me plais bien, ici. Ça me change de New York. Je resterai.

Bromhead se leva.

— Alors demain matin 10 h?

— Entendu.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Bromhead alla reprendre sa voiture. Il rentra au *Plaza Beach*, monta dans sa chambre et appela le duplex. Sheila répondit.

— J'ai à vous parler. Pouvez-vous descendre à ma chambre?

— Non, mais vous pouvez monter. Elle reçoit des amis.

Bromhead monta. Il entendit des voix sur la terrasse et aperçut quatre personnes qui jouaient aux cartes. Il alla tout droit à la chambre de Sheila. Elle se tenait près de la fenêtre, nerveuse et tendue.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle aussitôt.

— Nous avons à discuter. Votre petit copain nous cause des ennuis.

Elle se raidit.

— Gerald? Que lui est-il arrivé?

Bromhead s'assit sur le lit et lui désigna le fauteuil.

— Asseyez-vous.

Elle hésita, puis obéit.

— Je vous avais avertie qu'il s'agissait d'une opération à long terme, commença Bromhead. Dans mon idée, elle paraissait très simple. Jusqu'à présent, tout a très bien marché : vous vous êtes occupée de Patterson et moi du testament. Il ne nous restait donc plus qu'à attendre la mort de la vieille dame... en principe. Seulement les choses ne se passent pas ainsi par la faute de Gerald. Il nous cause maintenant un ennui très grave. Je reconnais que je suis en partie responsable, mais étant donné sa conduite, j'ai été bien obligé de l'écarter pour un temps avant qu'il ne fiche tout en l'air. J'ai commis une erreur. Je me suis adressé à quelqu'un, qui m'a promis de s'occuper de Gerald et de veiller sur lui. Comme cet homme m'était chaudement recommandé, je pensais pouvoir avoir confiance en lui, mais il a découvert je ne sais comment que nous étions tous les deux au service de la vieille dame, et sa fortune n'est un mystère pour personne. Il me fait chanter. Il a enfermé Gerald je ne sais où et il réclame trente mille dollars.

Sheila sursauta :

— Vous voulez dire que Gerald est prisonnier?

— Précisément. Cet homme est dangereux. Pas de trente mille dollars... pas de Gerald. L'individu n'hésiterait pas à l'assommer et à le balancer à la mer. Je ne suis pas un pessimiste. Je constate simplement des faits. (Sheila voulut parler mais il leva la main.) J'ai conclu un marché avec lui. Il le fallait

bien... Nous n'avons pas le choix. Alors écoutez-moi bien. Demain matin à 10 h, un homme viendra pour réparer le Steinway. Le concierge vous demandera s'il peut monter et vous direz d'accord... (Bromhead examinait attentivement Sheila.) Quand il sonnera, vous lui ouvrirez. C'est tout ce que vous aurez à faire. Ce n'est pas compliqué, mais je veux votre réponse dès maintenant. Vous le ferez?

Blême, les yeux immenses, Sheila murmura :

— Où est Gerald?

Bromhead eut un geste d'impatience.

— Peu importe! Pour le moment, il va bien, mais si vous refusez de faire ce que je vous demande... si vous ne faites pas entrer cet homme... alors Gerald n'ira pas bien du tout.

— Supposons que je le laisse entrer. Qu'est-ce qu'il fera?

— Il emportera quelques bijoux de la vieille dame. A 10 h, elle est toujours sur sa terrasse. Elle ne saura même pas qu'il est venu. Il vous ligotera et vous bâillonnera. Vous n'avez pas à vous inquiéter, il ne vous fera pas de mal. Il ira dans la chambre, prendra le coffret à bijoux et s'en ira. C'est tout simple. Quand la police arrivera, vous serez interrogée. Vous direz que vous avez cru que la vieille dame avait téléphoné pour son piano. Il ne vous est pas venu à l'idée d'aller lui demander confirmation. Les bijoux seront vendus, et Gerald sera libre. Vous pourrez partir tous les deux et attendre la mort de la vieille dame.

Elle l'observa longuement.

— Et si elle aperçoit cet homme?

— C'est bien peu probable. Vous le savez aussi

bien que moi, à cette heure-là elle est toujours sur la terrasse.

Sheila frissonna.

— Non! Non, je refuse! Jamais je n'aurais dû vous écouter! Non!

— Je crois que vous n'avez pas le choix, répliqua-t-il d'une voix soudain cassante. Si vous vous moquez de Gerald, pensez au moins à vous. Vous êtes trop profondément compromise pour reculer. Si je dis à cet homme que vous refusez de jouer le jeu, il saura se venger. Un jet d'acide peut causer bien des dégâts. Au moment où vous vous y attendez le moins... vous marchez dans la rue, vous sortez d'un self-service, vous montez en taxi... et vous êtes défigurée. Si vous n'avez pas de chance, vous pouvez perdre la vue.

Elle secoua la tête.

— Non.

— Réfléchissez, bon Dieu! La vieille dame est si riche que si elle perd quelques bijoux, elle peut toujours les remplacer, et d'ailleurs ils sont assurés. Bon, vous connaissez la situation, ajouta-t-il en se levant. Rappelez-vous simplement que demain matin à 10 h, la vie de Gerald sera entre vos mains. C'est dramatique, hein? Un mauvais mélo, mais c'est malheureusement vrai. Je dois remettre cet argent. Si vous n'avez pas peur d'être vitriolée, pensez à lui.

Il sortit en refermant la porte sans bruit.

La grande main noire de Hank Washington glissait le long du dos svelte de la mulâtresse et il pensait à ce qui allait se passer dans une heure, tout en s'échauffant au rythme exacerbé de la petite formation; sou-

dain le hululement des sirènes de police et des voitures de pompiers lui fit manquer une mesure.

— Mollo, bébé, murmura la mulâtresse en se colant contre lui. Fais gaffe.

Hank laissa tomber sa main sur les fesses rondes et fermes, mais ses oreilles guettaient les sirènes.

— Qu'est-ce qui se passe? marmonna-t-il en voyant les autres danseurs noirs s'arrêter et se tourner vers les grandes baies donnant sur la rue.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, bébé? chuchota la fille en lui caressant la nuque.

Hank se retourna et aperçut le barman qui lui faisait signe. Saisissant la mulâtresse par sa taille mince, il fendit la foule vers le bar.

Le serveur savait que Hank était un des hommes de Solly Marks. Le Noir, un client sérieux, avait le pourboire facile mais ce n'était pas pour rien. Le barman — un ancien boxeur au visage marqué de cicatrices qui avait tenu une fois six rounds contre Joe Louis — tenait Hank au courant de tout ce qui se passait dans un rayon de deux kilomètres autour de son bar; de tels renseignements pouvaient être utiles à l'organisation de Solly Marks.

— L'immeuble Deacon flambe comme une torche, lui dit le barman.

Hank réagit comme un homme brûlé au fer rouge. Il ouvrait des yeux ronds, repoussa la fille et s'élança dans la rue.

Au bout des quais, il distinguait les flammes et la fumée. Déjà, on détournait la circulation. Il y avait des policiers partout. Comme il lui était impossible de prendre sa voiture, il plongea dans une ruelle et se mit à courir, à longues enjambées de coureur

de fond, couvrant rapidement du terrain. Arrivé à cent mètres de l'incendie, il s'arrêta net. Un mur de chaleur intolérable l'empêchait d'aller plus loin. La chaussée étroite était couverte de tuyaux. Le barman n'avait pas exagéré. Toutes les fenêtres de l'immeuble de cinq étages vomissaient des flammes et de la fumée.

Hank regarda le sinistre, pétrifié, atterré. Joey avait peut-être réussi à faire sortir la petite ordure. Il se dit qu'il devrait trouver un téléphone pour alerter Marks. Puis il aperçut Joey Spick émergeant de la fumée. Hank constata que l'ancien dur était passablement ivre, et terrifié. Il le saisit par le bras.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

Joey se mit à tousser. Les yeux rouges, il regarda Hank un moment avant de le reconnaître, puis, quand le Noir le secoua, il se mit à gémir et son regard devint un peu moins fou.

— Il est parti! Il a mis le feu à sa chambre! J'ai rien pu faire! Cette saloperie de baraque a cramé comme un feu de joie!

— Parti? grinça Hank. Dis plutôt que tu l'as laissé filer.

— Non! Il est mort! J'ai voulu ouvrir... Il hurlait, là-dedans... Il est mort!

Hank gifla Joey à toute volée et l'envoya rouler par terre. L'autre se tassa sur lui-même en gémissant.

— Tu dormais, fumier!

— Ma foi, j'ai dû m'assoupir une minute... J'ai essayé de le tirer de là... la porte était chauffée à blanc. C'est pas ma faute, Hank... Je te jure, c'est pas ma faute. C'est lui qu'a foutu le feu, le salaud!

Hank le foudroya du regard.

— T'as pas de pot, Joey, murmura-t-il. Solly va

plus avoir besoin de toi. Mets tes patins à roulettes et prends la route vite fait.

Laissant Joey, Hank erra par les ruelles et tomba finalement sur un Noir qu'il connaissait, un des locataires de l'immeuble; il lui confirma qu'il y avait eu dix morts dans l'incendie, tous aux deux derniers étages. Hank fit une grimace. Solly ne serait pas content. Il retourna à la boîte de nuit pour téléphoner.

La mulâtresse dansait avec un jeune Noir mince qui, voyant entrer Hank, lâcha aussitôt la fille et disparut par la sortie de secours. Tous les habitués du club savaient qu'il n'était pas sain de porter les yeux sur une fille à Hank.

Elle lui sourit alors qu'il la foudroyait du regard. Puis il s'enferma dans une cabine téléphonique et appela le domicile de Solly. On lui répondit que M. Marks était allé à Frisco et que son avion n'arriverait pas avant une heure du matin. Hank dit que c'était urgent; Marks devait le rappeler dès son retour. Il donna le numéro du Club, puis alla rejoindre la mulâtresse.

Ils dansèrent jusqu'à trois heures. Là, Hank estima qu'il était inutile d'attendre plus longtemps. Comme Solly n'avait pas appelé, il pensait qu'il était temps d'accompagner la mulâtresse jusqu'à son lit.

Le lendemain matin à 9 h 15, Solly Marks apprit que le problème de Bromhead avait été réduit en cendres et qu'il avait également perdu un immeuble de garnis insuffisamment assuré.

Le 21, à sept heures du matin, le *Plaza Beach* s'anima brusquement comme un bâtiment de guerre rece-

vant le signal du branlebas de combat. La discrète et efficace dynamo qui était le cœur du palace mit soudain pleins gaz.

Dans les vastes cuisines, les quatre chefs adjoints se préparèrent pour le coup de feu du petit déjeuner; chacun avait sa spécialité : œufs, jambon grillé, bacon, gaufres, toasts, jus d'orange, café, thé, rognons, jambon froid, il y en avait pour tous les goûts.

L'équipe de nuit avait déjà lavé l'allée à grande eau et celle de jour arrivait pour la remplacer. Herman Lacey, le directeur, était dans son bureau avec le chef et le maître d'hôtel pour mettre au point les menus du déjeuner et du dîner. Le concierge de nuit abandonnait avec plaisir son poste à son collègue de jour, un gros homme jovial que tous les clients appelaient George, et qui possédait deux hôtels en Suisse et un bistrot à la mode à Paris. George, qui était connu tout au long de la côte du Pacifique, avait une mémoire encyclopédique. On pouvait lui poser n'importe quelle question, il y répondait sur-le-champ. *Time* lui avait consacré un article, l'appelant « le phénoménal George ».

Les femmes de ménage étaient parties. L'hôtel était propre comme un sou neuf. Déjà les premiers appels téléphoniques arrivaient pour commander les petits déjeuners dans les chambres. Comme d'habitude Fred Lawson, le détective de jour, fut le dernier à arriver, et il trouva Joe Handley qui l'attendait avec impatience. Lawson grogna un vague bonjour, s'assit à son bureau et décrocha son téléphone pour commander des gaufres, du jambon grillé, quatre œufs poêlés et des toasts.

Handley lui dit que la nuit avait été calme; il

n'avait eu qu'un seul client ivre qu'il avait aidé à monter dans sa chambre. Lawson grogna derechef.

— Je crois que je vais aller piquer une tête, dit Handley. Ça va encore cogner dur, aujourd'hui.

Lawson s'en moquait éperdûment. Il s'installa commodément pour lire son journal. Handley le laissa.

Joe Handley avait besoin de peu de sommeil. En général, il passait la matinée sur la plage. Après un déjeuner léger, il se couchait et dormait jusqu'à dix-neuf heures, puis il allait prendre la relève de Lawson. Il passa par les quartiers du personnel pour se mettre en slip de bain.

A huit heures, Mme Morely-Johnson entendit un léger grattement à sa porte. La femme de chambre de l'étage, une grosse femme souriante nommée Maria, entra et vint poser un plateau sur la table de chevet. Mme Morely-Johnson lui sourit. Elle avait passé une mauvaise nuit, comme c'est souvent le cas pour les personnes âgées, troublée par des rêves stupides, des images du passé, le besoin de se lever pour aller à la salle de bains, la tristesse de vivre seule. Elle était heureuse de revoir le soleil, et Maria; cette grosse femme l'apaisait toujours avec son sourire rayonnant et sa gentillesse sincère. Elle s'assit dans son lit, se versa du thé, et regarda avec plaisir les toasts craquants et son œuf mollet. Son petit déjeuner était toujours une joie pour elle. L'idée qu'elle pût mourir dans deux heures ne lui effleura pas un instant l'esprit.

Patterson, lui aussi, avait passé une mauvaise nuit. *Ne faites rien*, lui avait recommandé Bromhead. Il n'avait pas bougé, mais son tourment ne faisait que croître. Il ne pouvait oublier le regard calme et

froid du chauffeur quand il avait dit : *Elle ne vous téléphonera peut-être pas*. Patterson rejeta les couvertures et se leva. Il se mit à marcher de long en large. Bien sûr qu'elle lui téléphonerait, pour lui demander pourquoi il n'avait pas apporté le testament... à moins.. Patterson frémit. Se trouverait-il soudain mêlé à un crime? Son esprit repoussa cette pensée avec horreur, mais elle s'imposait. Si la vieille dame ne mourait pas, elle téléphonerait, c'était réglé. Il devait regarder la vérité en face : Sheila et Bromhead projetaient d'assassiner la vieille dame! Ils étaient tous deux sans scrupules... Ils avaient un million et demi de dollars à gagner!

Il regarda son téléphone. Appeler la police pour la prévenir de ce qu'il soupçonnait? Aussitôt il songea à la bande enregistrée. S'il alertait la police, s'il y avait une enquête, il perdrait son héritage et son emploi. A bout de nerfs, il alla dans le living-room et se servit une grande rasade de cognac. L'alcool lui donna un coup de fouet. Après tout, elle était très âgée, pensa-t-il. Elle ne pouvait durer plus d'un an ou deux, et il avait toute la vie devant lui. D'ailleurs il se faisait peut-être des idées. Il y avait une autre solution, sans doute. Il fit un effort pour ne plus y penser. Cela ne le regardait pas. Il devait attendre. Il passa dans la cuisine minuscule et brancha la cafetière électrique.

A 8 h 10, Bromhead était habillé, revêtu de son bel uniforme de Hawes & Curtis. Après un solide petit déjeuner, il était prêt à conduire la Rolls à Los Angeles. Quittant sa chambre, il descendit au garage. Le jeune laveur noir lui sourit de toutes ses dents. Les employés de l'hôtel aimaient tous Bromhead.

— Vous vous êtes levé de bonne heure, monsieur Bromhead. Je viens juste de la laver.

— Elle a besoin d'un graissage et d'un changement de bougies. Ses reprises ne sont pas parfaites. Je l'emmène à Los Angeles. L'*Ace* est le seul garage que je connaisse qui soit capable de s'occuper d'une Rolls.

— Ça vous pouvez le dire, monsieur Bromhead. A l'*Ace*, ils sont à la hauteur, pour ce qui est de la bagnole de classe.

Bromhead monta dans la Rolls, agita une main amicale et sortit du garage. Tout en roulant sur la corniche en direction de Los Angeles, il songea à Sheila. Il était à peu près certain qu'elle ferait ce qu'il lui avait demandé. Puis il pensa à son avenir; cinq cent mille dollars lui apporteraient le confort, la sécurité, de nouveaux horizons. Pas un instant, il ne pensa à Mme Morely-Johnson.

Sheila, sachant qu'elle ne pourrait dormir, avait pris deux comprimés de somnifère et elle se réveilla la tête lourde, les jambes lasses. Elle avait rêvé de Gerald, de leur petit appartement de New York et, les paupières encore closes, elle tendit la main pour le sentir près d'elle comme elle le faisait autrefois, puis elle ouvrit les yeux et contempla sa chambre confortable; le présent lui revint brusquement. Elle se rappela alors que c'était le jour J.

Vous n'avez qu'à le laisser entrer quand il sonnera à la porte.

Comme c'était simple, en effet.

Il vous ligotera et vous bâillonnera.

Elle frémit. Puis elle pensa à Gerald. Elle se rappela le regard glacé de Bromhead. *Un jet d'acide au visage et vous serez défigurée. Si vous n'avez pas de chance,*

vous perdrez la vue... Etre à demi aveugle! Elle songea à la vieille dame marchant à tâtons, collant son nez sur les objets pour les voir. Elle est si riche qu'elle pourra toujours remplacer ses bijoux... d'ailleurs ils sont assurés.

Mais c'était une trahison. Elle en était venue à aimer la vieille dame. C'était la première personne qui avait été bonne pour elle. Immobile entre les draps, elle essayait de se décider. *Vous n'avez qu'à le laisser entrer.* Elle finit par se dire qu'il lui était impossible de prendre une décision pour le moment. Elle se leva et passa dans la salle de bains. Sous la douche, elle sentait l'eau tiède ruisseler sur son corps fiévreux, et se demanda comment elle allait supporter les deux longues heures qui l'attendaient.

Harry Morely dormit paisiblement jusqu'à 8 h. Après avoir fait sa toilette, il se maquilla soigneusement. Tout en collant les poils de sa moustache, il fredonnait tout bas. Harry était complètement détendu. Pour lui, c'était un travail comme un autre qui exigeait de la finesse, naturellement, mais il n'en manquait pas. Il sourit en pensant qu'il devait y avoir beaucoup d'argent en jeu pour qu'un type comme Bromhead trahisse une pareille anxiété. Harry se félicitait que l'argent n'eût plus aucune signification pour lui. Quelle joie d'avoir abandonné la course au trésor. Il était également heureux de pouvoir rembourser sa dette à Bromhead. Il rentrerait à New York et vivrait tranquille et plus rien ne tracasserait sa conscience. Il s'examina dans la glace... parfait. Il hocha la tête avec satisfaction, puis il passa un vieux costume gris, très léger, cira ses souliers noirs, et après avoir regardé les poignets de sa chemise blanche, il estima qu'il

était vraiment dans la peau de son personnage. Quittant alors le bungalow, il traversa la rue, — « Tiens, se dit-il, encore une belle journée qui s'annonce » — il entra dans un restaurant, prit une table près de la fenêtre et étudia le menu. Un contrat lui ouvrait toujours l'appétit. Le fait l'intéressait. C'était curieux, mais avant d'aller tuer quelqu'un, il était affamé. A la surprise de la serveuse, il commanda un steak et des frites, des gaufres au sirop et un demi-litre de lait.

Il mangea à loisir, puis de retour au motel, il régla sa note, fit sa valise, prit sa trousse d'accordeur de pianos et monta dans sa voiture de location Hertz.

A 9 h 45, il arrivait au parking du *Plaza*. A cette heure matinale la place ne manquait pas et il put facilement se garer à proximité de l'hôtel au cas où il devrait filer en vitesse.

Le gardien du parking, un Noir, s'approcha, l'air soupçonneux. Il était là pour s'assurer que seules les personnes ayant affaire dans l'hôtel bénéficient du parc de stationnement.

— Vous allez à l'hôtel, vous? demanda-t-il.

— Et comment, répondit Harry. Je viens arranger un piano, mais je suis en avance. Je peux attendre ici?

— Oui, bien sûr.

Sa curiosité satisfaite, le gardien regagna sa cabine.

A 10 h moins 3, Harry gravit lestement les marches du perron, traversa le hall et s'approcha du bureau de réception. Le hall était désert. Il n'y avait que trois chasseurs dans le fond, feignant d'être affairés. George, le concierge, lisait la page financière du *Pacific Tribune*. Il leva les yeux quand Harry s'avança. Son regard vif enregistra rapidement

le costume fatigué et la trousse noire; il jugea qu'il ne s'agissait pas de quelqu'un d'important.

— Bonjour, dit Harry en posant sur le bureau la carte commerciale que Bromhead lui avait donnée. Mme Morely-Johnson, s'il vous plaît.

George prit la carte et l'examina; il apprit qu'il avait devant lui M. Tom Herring, de la maison Scholfield & Matthews, pianos, orgues et harpes.

George observa Harry et son examen ne lui plut guère. Il n'aimait pas les cheveux noirs teints, ni les petits yeux chafouins, et encore moins le costume minable.

— C'est vous? demanda-t-il en tapotant la carte sur le bureau.

— Oui, c'est moi. Mme Morely-Johnson? Quel étage?

— Si c'est pour lui vendre un piano, vous perdez votre temps.

Harry éclata de rire.

— Absolument pas. Nous avons reçu un coup de téléphone hier dans la soirée. Une corde de son piano s'est cassée. Je suis ici pour la changer.

George fronça les sourcils. Il ne savait trop pourquoi cet homme l'inquiétait.

— Ce n'est pas vous qui venez d'habitude... C'est un nommé Chapman.

— C'est exact. Chapman accorde les pianos. Moi je les répare.

Avec un haussement d'épaules, George décrocha son téléphone et demanda au standard de lui passer le duplex.

Sa toilette faite, Mme Morely-Johnson passa sur la terrasse. Il était 9 h 30. Elle était condamnée à

rester dans l'appartement, puisque Bromhead avait conduit la Rolls à Los Angeles. Elle s'assit en plein soleil, tournée vers la rade, et se demanda comment elle pourrait occuper sa matinée, avant de descendre au grill où elle devait déjeuner avec des amis.

Elle décida de nettoyer ses bagues. Comme elle était à moitié aveugle, les bijoux restaient sales, mais elle aimait s'acquitter de cette tâche elle-même. Elle répétait souvent à Sheila : « Je ne veux pas devenir un parasite. Je déteste les femmes qui ne sont pas capables de faire au moins quelque chose par elles-mêmes. »

— Sheila?

La voix rauque fit sursauter la jeune femme. Elle sortit sur la terrasse.

— Oui, madame Morely-Johnson?

— Voulez-vous être un amour et m'apporter mes bagues? Je vais les nettoyer.

Sheila sentit son cœur s'arrêter de battre et repartir follement. Elle consulta furtivement sa montre. Soudain la joie l'envahit. Elle savait que, de tous ses bijoux, la vieille dame affectionnait particulièrement ses bagues qu'elle gardait dans un coffret spécial. Au moins, cet homme ne mettrait pas la main dessus. Les broches de brillants, les perles fines, les rivières de diamants devraient le satisfaire.

Elle alla chercher le coffret à bagues dans la chambre de la vieille dame et réunit le matériel à nettoyer qu'elle disposa sur la table de la terrasse. Mme Morely-Johnson se pencha sur chaque objet afin de s'assurer qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait, et hocha la tête avec satisfaction.

— Merci, ma chère petite. (Elle ouvrit le coffret,

puis leva la tête vers Sheila, en clignant des yeux.) Vous êtes bien silencieuse, ce matin. Vous n'êtes pas malade, au moins?

— J'ai un peu mal à la tête, répondit Sheila en baissant les yeux sur sa montre.

Il était maintenant 9 h 56.

— Rien n'est plus assommant. Allez donc vous allonger un moment. Prenez de l'aspirine. A votre âge, j'avais tout le temps la migraine... Cela fait partie du fardeau des femmes...

Elle prit délicatement une magnifique bague, un diamant entouré de rubis, et la colla sous son nez pour l'examiner.

— Je crois que c'est ce que je vais faire, dit Sheila.

Elle retourna dans le living-room, les mains moites, le cœur battant. Elle regarda le téléphone avec terreur, en se répétant qu'elle devait penser à Gerald. Quelle folie... Elle avait été stupide d'écouter Bromhead. Elle était sûre qu'il ne bluffait pas. Comment pouvait-on bluffer avec une tête pareille? Et puis quelle importance si la vieille dame perdait quelques bijoux? Pourtant, elle avait honte. Elle trahissait sa confiance.

Le téléphone sonna.

Quand Solly Marks apprit que Gerald était mort dans l'incendie de son immeuble, il comprit qu'il fallait en aviser Bromhead immédiatement. Marks était un homme d'action. Il appela la chambre de Bromhead et, ne recevant pas de réponse, il demanda le garage. On lui dit que le chauffeur était parti pour Los Angeles vers 8 h 20. Marks calcula que

Bromhead n'atteindrait pas cette ville avant deux heures au moins. Il téléphona au sergent Pete Jackson, responsable de la circulation routière pour Los Angeles Sud. Solly entretenait de bonnes relations dans la police et les hommes-clé recevaient toujours une dinde et deux bouteilles de Scotch à l'occasion du Thanks-Givings Day; en cas de coups durs, ces cadeaux rapportaient des dividendes.

— Pete? Solly. Vous pouvez me rendre un service?

— C'est comme si c'était fait.

— Il y a une Rolls sur l'autoroute, qui roule en direction de Los Angeles. Numéro PCMJ 1. Rouge foncé. Je veux que le chauffeur, Jack Bromhead, aille tout droit et en vitesse au téléphone le plus proche et qu'il m'appelle. Priorité, Pete.

— Facile. Un de mes motards l'interceptera dans cinq minutes.

— Merci, Pete. (Et Marks raccrocha.)

Bromhead eut un sale coup au cœur quand un policier monté sur une puissante moto le doubla et lui fit signe de s'arrêter sur le bas-côté. Bromhead conduisait dignement à 70 à l'heure, et savait donc qu'il ne s'agissait pas d'excès de vitesse. Il baissa les yeux sur la pendule du tableau de bord. 9 h 45. Sans savoir ce que le flic lui voulait, Bromhead se dit que c'était un cadeau du ciel. Quel meilleur alibi que d'être arrêté par un flic à plus de soixante-dix kilomètres du lieu d'un crime à l'heure où il s'est commis?

Le policier passa la tête à la portière :

— Vous vous appelez Jack Bromhead?

— Oui.

— J'ai un message pour vous. Faut que vous télé-

phoniez à M. Solly Marks. C'est urgent. Vous avez une cabine à un kilomètre.

Bromhead sentit ses mâchoires se crispier, et comme une espèce de boule glacée au creux de l'estomac.

— Merci, dit-il en passant sa vitesse.

Le motard repartit, fonçant à 80 à l'heure, et Bromhead le suivit à la même allure. Le flic s'arrêta et attendit que Bromhead ait obtenu sa communication, puis il leva le bras pour le saluer et repartit.

— Solly? Qu'est-ce qui se passe? demanda Bromhead.

— Y a eu un incendie. Votre problème est en cendres. Plus mort qu'une jambe amputée.

Bromhead accusa le coup. Il connaissait Marks, à présent. Si l'avocat disait que Gerald était mort... il était mort.

— Merci, Solly, dit-il et il raccrocha.

En cas de coup dur, Bromhead était capable de réfléchir rapidement et d'agir sur-le-champ. Gerald mort, son plan s'écroulait. Plus question du million et demi à se partager. Il était maintenant 9 h 58. Dans deux minutes, Harry arriverait à l'hôtel. Dans dix minutes, moins peut-être, la vieille dame serait morte. Il fallait alerter Sheila. Il glissa une pièce dans la fente, forma le numéro du *Plaza* et consulta encore sa montre en écoutant les sonneries. Dix heures juste.

— *Plaza Beach*, bonjour. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Mme Morely-Johnson, je vous prie.

— Oui, monsieur, ne quittez pas.

Un long silence. Bromhead regardait les voitures

foncer sur l'autoroute, il sentait la sueur ruisseler sur son front.

— La ligne est occupée, monsieur. Voulez-vous ne pas quitter?

Harry!

— Oui, j'attends.

Crispé, il se répétait : Harry est arrivé! Le concierge téléphonait à Sheila. Elle lui disait que Harry pouvait monter. Avec l'ascenseur express, il mettrait moins d'une minute. Il sonnerait, et Sheila lui ouvrirait.

Bromhead entendit soudain la tonalité et comprit qu'on avait coupé. Cette salope de standardiste avait retiré la fiche! Il trouva une autre pièce, la glissa dans la fente d'une main tremblante, reforma fébrilement le numéro.

— *Plaza Beach*, bonjour. Qu'y a-t-il...

— Vous m'avez coupé! cria Bromhead, qui avait une envie furieuse de trouver cette fille et de l'étrangler. J'ai demandé Mme Morely-Johnson!

— Excusez-moi, monsieur. Je vous la passe. Mme Morely-Johnson, dites-vous?

— Oui!

— Ne quittez pas.

VIII

Ravi, Joe Handley s'était baigné, puis avait lézardé au soleil. A présent il remontait vers l'hôtel pour acheter le *Pacific Herald* afin de se tenir au courant des événements de la journée.

En entrant dans le hall, il avisa un petit homme en costume fatigué, portant une trousse noire, qui venait de quitter le bureau de la réception. Deux détails frappèrent immédiatement l'œil exercé du détective : d'abord les cheveux noirs teints, ensuite si ce type avait une grosse figure, lorsqu'il tourna le dos pour se diriger vers les ascenseurs, il présenta un cou maigre et décharné. Cet homme déplut instinctivement au flic.

Comme les portes de l'ascenseur se fermaient, il alla questionner George.

— Qui c'est, ce mec-là?

— Un type de chez Scholfield et Matthews qui vient réparer le piano de Mme Morely-Johnson, répondit George.

— Où est Lawson?

— A votre avis, où peut-il être? ricana George qui avait une triste opinion du détective. Il roupille ou il se remplit la panse, sans doute.

— J'aime pas la tête de ce gars-là... Et vous?

George se gratta la mâchoire :

— Il n'y peut rien, pas? J'ai demandé à Miss Oldhill. Elle a dit qu'il pouvait monter. (Puis il ajouta après une hésitation :) Vous avez raison, cependant... il a quelque chose de bizarre.

Les deux hommes se regardèrent. Handley ne savait que faire. Ça ne le regardait pas puisque Lawson était de service.

— Miss Oldhill est d'accord?

— Oui... Elle doit être enrhumée... Je lui ai trouvé une drôle de voix.

Handley hésita, puis, haussant les épaules, il alla acheter son *Pacific Herald*. Tout en parcourant les titres, il songeait à l'homme qui venait de monter au duplex. Pourquoi son instinct lui disait-il qu'il devait enquêter sur ce gars? Quelque chose dans la démarche? Les épaules légèrement voûtées, comme s'il s'attendait à être interpellé?

Et s'il montait, histoire de voir si tout allait bien? La vieille dame était leur cliente la plus précieuse. Bien sûr, Lawson piquerait une crise, s'il l'apprenait. Monter? Sous quel prétexte? Il alla s'asseoir dans un fauteuil. Il ne pouvait se résoudre à quitter le hall, et à regagner sa chambre. Un signal d'alarme résonnait dans sa tête.

Il lui fallut quatre minutes de réflexion pour résoudre le problème de cette soudaine méfiance. Cet homme avait une grosse figure et un cou maigre, il avait des cheveux teints, mais il portait aussi des chaussures spéciales destinées à le grandir. Handley laissa tomber son journal et se leva d'un bond. Il allait voir de quoi il retournait, et au diable Lawson!

Sheila écoutait la voix de baryton de George. Elle

tremblait tellement qu'elle avait du mal à tenir le récepteur.

— Miss Oldhill, il paraît que le piano de Mme Morely-Johnson a besoin d'être réparé. Scholfield et Matthews ont envoyé quelqu'un. Puis-je lui dire de monter?

Ça y est! pensa-t-elle. Même en cet instant, elle ne savait que faire. Elle hésita. Mais elle devait penser à Gerald! Il le faut, se dit-elle, il le faut! Les bijoux étaient assurés... Mais au fond de son cœur, elle sentait confusément qu'il y avait autre chose; il ne s'agissait pas seulement d'emporter un coffret à bijoux. Personne ne vit éternellement, répétait Bromhead, et elle se souvint de ses yeux gris glacés.

— Miss Oldhill?

George s'impatiait. Elle devait répondre! Elle se força :

— Oui... Oui, naturellement... Faites-le monter.

D'une main tremblante, elle raccrocha, puis ferma les yeux.

Il vous ligotera et vous bâillonnera. Elle serait interrogée par la police. C'était de la folie! Non, elle ne pouvait pas! Et de nouveau elle pensa à Gerald. Prisonnier, sa vie menacée!

Soudain, la sonnette de la porte, et la sonnerie du téléphone retentirent exactement en même temps.

Elle sursauta. Regarda avec terreur la porte, puis l'appareil. Comme le téléphone était là près d'elle et parce qu'elle savait qu'il y avait un voleur derrière le battant, elle décrocha.

— Oui?

— Ici Jack.

Ses jambes se dérochèrent et elle dut s'asseoir.

— Sheila?

— Oui...

— Rien, ne va plus. Je vous expliquerai à mon retour. Dites à Harry que c'est annulé. Nous ne faisons rien... Vous avez compris? Harry devrait arriver d'une minute à l'autre. Dites-lui de s'en aller. Ecoutez, Sheila...

A ce moment, la standardiste de l'hôtel répéta son erreur. Elle se trompa de fiche et coupa la communication.

Devant la porte du duplex, Harry attendait. Il avait sonné une fois. Il n'entendait rien. En se retournant, il vit que l'ascenseur descendait.

Sonne une seule fois, lui avait recommandé Bromhead. N'insiste surtout pas, sinon tu risques d'alerter la vieille dame. Si la fille n'ouvre pas, c'est que ses nerfs auront flanché. Descends à l'étage inférieur. Il y a un escalier d'incendie...

Harry attendit encore une minute. La porte ne s'ouvrit pas. Donc, la pauvre conne avait flanché! Il lui ferait regretter ça! Une bouffée de violence lui emplit le cerveau comme une brume rouge. Silencieusement, il descendit par l'escalier jusqu'au 19^e étage. Comme il disparaissait au tournant, Sheila raccrochait et allait à la porte.

Elle hésita, une main sur le bouton. Et si cet homme ne croyait pas au message de Bromhead? S'il entrait de force? Elle glissa la chaîne de sûreté en place, puis ouvrit de quelques centimètres. Le cœur battant, elle regarda et vit le vestibule désert. Etait-il collé contre le mur, hors de vue?

— Vous... Y a-t-il quelqu'un? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Seul le bourdonnement de l'ascenseur lui répondit. Elle poussa un long soupir de soulagement. Il avait attendu puis, pris de peur sans doute, il était parti. Elle referma la porte, donna un tour de clef et décrocha la chaîne.

Au même moment, Harry pesait de tout son poids sur la porte d'incendie en acier. Elle céda et il entra dans la chambre de Sheila. Rapidement, il se dirigea vers la porte entrouverte. Il aperçut la fille dans l'entrée; elle lui tournait le dos. Les lèvres minces de Harry se retroussèrent dans une grimace de loup. Sans bruit, il posa le petit sac noir. Elle allait comprendre sa douleur! Il observa le dos svelte, les longues jambes. Un coup sec suffirait à l'assommer. Ensuite le sparadrap sur la bouche. Et puis ses doigts lui fouilleraient le corps pour lui apprendre que les femmes ne se moquaient pas de lui impunément!

Alors qu'il marchait vers elle, Sheila se retourna. Les mains tendues, il s'approchait; une lueur brillait dans les petits yeux chafouins. Elle comprit qu'il allait lui arriver quelque chose d'horrible, mais incapable de hurler, elle avait la gorge paralysée.

Au moment où Harry portait son coup, Sheila glissa contre le mur; le tranchant de la main lui effleura à peine la figure.

— Non! réussit-elle à chuchoter. Il faut que vous m'écoutez!

Harry gronda comme un animal, puis se ressaisit. Dans sa rage, il avait mal calculé son coup. Cela ne lui était jamais arrivé. Toujours un seul coup bref, et plus d'ennuis. Il s'était conduit comme un boxeur poussé à bout, qui lance un punch à l'aveuglette... comme un abruti. Il se redressa et s'approcha d'elle.

On sonna à la porte.

Harry resta figé, sans quitter des yeux Sheila qui reculait. C'était l'inattendu dont Bromhead l'avait prévenu. Il pivota, saisit sa trousse noire, passa devant Sheila et se précipita dans le living-room.

Sheila hésita. Elle tremblait comme une feuille. On sonna encore. Tant bien que mal, elle parvint à se maîtriser. Elle alla ouvrir. Ce fut un immense soulagement de voir devant elle cet homme grand, musclé, en costume gris.

— Miss Oldhill? fit-il d'une voix sèche.

— Oui.

— Je suis Handley, le détective de l'hôtel. Désolé de vous déranger. Je passais voir si tout va bien.

— Oui, fit-elle après une légère hésitation.

Handley la regardait fixement.

Ça, par exemple, pensait-il, la blonde, la femme à la perruque blonde! Qu'est-ce que ça signifiait, bon Dieu? Il était certain de ne pas se tromper. Blonde ou brune, c'était la fille qui avait disparu au 19^e étage, l'autre nuit.

Il avança et Sheila le laissa entrer.

— On me dit qu'un homme est monté. Pour réparer le piano, miss Oldhill?

— Oui.

— Où est-il?

Harry, écoutant cette conversation, se dit qu'à présent c'était une question de bluff. Il apparut sur le seuil du living-room. Sans se soucier de Handley, il s'approcha de Sheila.

— Je ne comprends pas... Ce piano marche à la perfection. Toutes les cordes sont en parfait état. Pensez-vous que madame aurait pu se tromper?

— Sans doute, répondit Sheila d'une voix enrouée. Harry secoua la tête.

— En tout cas, ce piano n'a rien du tout, dit-il en passant devant Handley qui l'observait. Chapman passera le mois prochain pour l'accorder.

Harry était dans le vestibule. Handley le suivit.

— Un instant...

Harry se retourna et regarda le détective d'un air interrogateur.

— Oui?

— Faites-moi voir un peu ce que vous avez dans cette trousse.

— Qui êtes-vous donc?

— Le détective de l'hôtel, répondit Handley, pendant que Sheila fermait la porte; il entendit tourner la clé dans la serrure.

Harry ouvrit la trousse qui contenait les diapasons, les cordes à piano, les clefs, les outils d'accordeur. Handley se sentit soudain moins sûr de lui, et comprit qu'il avait peut-être fait une boulette.

— C'est tout ce que vous vouliez voir? demanda Harry, et il appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

— Votre nom?

La figure de Harry se durcit.

— Très bien. Si vous voulez jouer au dur, on sera deux. On va aller trouver M. Lacey, votre patron. Les détectives d'hôtel ne m'impressionnent pas. Alors descendons voir votre patron et je me plaindrai aux miens. Ça vous va?

Le matériel d'accordeur de pianos avait dérouté Handley. Il savait qu'il n'avait rien à faire dans l'hôtel à cette heure-là, vu que Lawson était de service.

Lacey voudrait savoir ce que faisait Lawson. Si ce petit salopard parlait à Lacey, Lawson et lui-même risquaient d'être foutus à la porte; il se rappela que c'était la meilleure place, la plus peinarde et la mieux payée qu'il eût jamais eue.

L'ascenseur arriva, les portes s'ouvrirent dans un chuintement.

— Allez, laissons tomber, dit Handley.

Harry ricana doucement et entra dans la cabine. Les portes se refermèrent.

Le détective se retourna et regarda longuement la porte du duplex. La femme blonde en imperméable mastic! Il était certain que Lawson savait qu'il s'agissait de Sheila Oldhill; on l'avait soudoyé pour se taire. Handley jugea préférable de la boucler, lui aussi. Il avait été averti. Que Lawson se débrouille, pensa-t-il. Pourquoi aller au devant d'emmerdements?

Il pressa le bouton du second ascenseur et attendit.

Patterson, de retour du conseil d'administration, se laissa tomber dans son fauteuil. La réunion avait duré plus longtemps que d'habitude. Il se rendait bien compte que les autres membres du conseil ne l'avaient pas trouvé bien brillant. Rien d'étonnant, d'ailleurs. Comment pouvait-on se concentrer sur des histoires de banque, avec cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête?

Vera Cross entra.

— Chris... Mme Morely-Johnson a téléphoné.

Patterson se raidit. Il eut soudain trop chaud, puis se sentit glacé.

— Que voulait-elle? (Comme s'il ne le savait pas!)

— Elle paraissait furieuse. Elle a dit qu'elle attendait son testament et que vous aviez promis de le lui apporter ce matin.

Le cœur de Patterson battait si violemment qu'il fut quelques instants sans pouvoir parler.

— Que lui avez-vous répondu?

— Que vous étiez retenu par le conseil d'administration.

— Et alors?

— Elle a demandé à parler à M. Fellows.

Patterson frémit.

— Bien... Continuez!

— Je lui ai expliqué que M. Fellows était lui aussi au conseil d'administration. Elle vous demande de la rappeler.

Patterson desserra légèrement sa cravate.

— C'est bon, Vera... je l'appellerai plus tard. Pour le moment, j'ai autre chose à faire.

Vera le regarda, d'un air perplexe. Jamais elle ne l'avait vu aussi inquiet, aussi pâle.

— Ça ne va pas, Chris? Je peux vous aider?

Il avait envie de lui hurler de foutre le camp, mais il se maîtrisa.

— Mais non, voyons, tout va bien, répondit-il d'une voix étranglée qu'il ne reconnut pas lui-même. Laissez-moi, vous serez un amour.

Quand elle fut partie, il se leva et se mit à faire les cent pas dans son bureau. Bromhead lui avait dit de ne rien faire. C'était bien beau. Mais maintenant il devait se manifester, bon Dieu! A quoi jouait donc Bromhead? Pourquoi cette vieille emmerdeuse n'était-elle pas morte? Que se passait-il? Qu'allait-il

lui raconter? S'il ne la rappelait pas, elle téléphonerait à Fellows, et Fellows se ferait un plaisir de lui apporter le faux testament. *Ne faites rien!* Patterson était pris de panique.

Le téléphone sonna. Il regarda fixement l'appareil, puis se résigna enfin à décrocher.

— Mme Morely-Johnson, lui dit Vera. Je vous la passe?

L'esprit de Patterson tournait en rond, follement. S'il lui faisait répondre qu'il était sorti ou malade, elle demanderait Fellows qui se précipiterait au *Plaza* avec le faux testament. Patterson savait qu'il devait prendre la communication, tenter de gagner du temps.

— Oui, passez-la moi.

Il s'assit à son bureau.

— Chris?

La voix de Mme Morely-Johnson était encore plus aigre et tonitruante que d'habitude.

— Bonjour, madame Morely-Johnson, comment allez-vous ce matin?

— Peu importe mon état de santé! Je vous ai attendu toute la matinée! Vous m'aviez promis de m'apporter mon testament ce matin! Il est 11 h et demie. J'ai horreur d'attendre!

« Seigneur! Elle est d'une humeur massacrate, » songea Patterson. Il se demanda s'il pouvait oser riposter sur le même ton. Il lui sembla qu'il n'avait pas d'autre choix. Il fit appel à tout son courage et répliqua le plus fermement qu'il put :

— Je regrette mais, si j'ai bien compris, vous m'avez dit vous-même que cette affaire n'avait rien d'urgent.

J'ai dû assister à une réunion imprévue du conseil d'administration. C'est grâce à ces réunions, madame Morely-Johnson, que je suis en mesure de gérer vos biens avec autant de profit.

Comment le prendrait-elle? se demanda-t-il en s'épongeant le front.

— Quand je demande quelque chose, je m'attends à être servie. (Patterson décela une nuance un peu hésitante et moins hostile dans la voix rauque.)

— Naturellement. Je fais de mon mieux, madame Morely-Johnson, assura le banquier en comprenant que son coup avait porté. Si vous étiez à ma place, derrière mon bureau, je crois que vous seriez un peu plus compréhensive, si je puis me permettre de vous le dire. Vous êtes ma cliente la plus importante, mais vous n'êtes pas la seule. Faites-moi tous les reproches que vous voudrez, mais il m'est impossible de vous accorder une attention exclusive, malgré tout mon désir de vous bien servir.

Après un bref silence, elle reprit, d'une voix plus aimable :

— Je le conçois. Je sais bien que je suis une vieille femme exigeante. J'attends trop de vous, Chris, sans doute. Au fond, vous n'avez pas à vous occuper de mon testament. Je ne comprends pas pourquoi je vous ennuie avec cette histoire idiote. Je vous laisse à votre travail, Chris, et je vais parler à Fellows.

Patterson se sentit frissonner.

— Il n'en est pas question, déclara-t-il. C'est pour moi un privilège de m'occuper de toutes vos affaires. Puis-je venir vous voir cet après-midi à 3 h? Je crois que nous devrions avoir une conversation très franche. Il me semble, madame Morely-Johnson, que

vous n'êtes pas satisfaite de l'intérêt que je prête à vos affaires. Pourrions-nous en discuter franchement?

Seigneur! pensa-t-il, voilà que je me mets dans le bain!

— Pas satisfaite! glapit Mme Morely-Johnson. Ecoutez, Chris, je ne supporterai pas que vous me parliez sur ce ton! Je suis une vieille femme et je ne me laisserai pas impressionner! Venez à trois heures, nous parlerons... Et apportez mon testament, je vous prie.

Elle raccrocha.

Patterson se laissa retomber contre le dossier de son fauteuil. C'était la fin... Il resta un long moment immobile, incapable de trouver une solution qui le sauverait. Enfin, il parvint à maîtriser sa panique. Avant tout, il fallait récupérer le faux testament au service juridique. Et le détruire. Les mains tremblantes, il fouilla fébrilement dans ses papiers et trouva l'autorisation que Mme Morely-Johnson avait signée puis, rassemblant tout son courage, il descendit au service juridique.

Irving Fellows était à son bureau; c'était un grand type maigre, émacié et chauve, au regard perçant.

— Salut! lança Patterson avec une jovialité forcée. Comment va le môme?

Fellows ne fit rien pour cacher son mépris. Il haussa vaguement les épaules.

— Mieux, merci. Vous vouliez quelque chose?

— Le testament de Mme Morely-Johnson, dit Patterson en posant l'autorisation sur la table de Fellows.

L'autre haussa ses sourcils noirs et fournis.

— Son testament? Elle l'a eu en mains voilà trois semaines et nous l'a rendu.

Patterson, qui avait dépassé le point de non-retour, n'était pas d'humeur à supporter les réflexions de Fellows.

— Et alors? Si elle a envie de relire son testament tous les jours pendant dix ans, c'est son droit, non? Ça ne vous regarde pas!

Pour se rendre odieux, Fellows lut et relut l'autorisation, examina la signature, et finit par la tendre à sa vieille secrétaire.

— Apportez-moi le testament de Mme Morely-Johnson, s'il vous plaît, et donnez-le à M. Patterson... Qu'est-ce qui se passe? Elle se fait du souci pour son testament?

— Puisque vous êtes si curieux, répliqua Patterson, téléphonez donc à Weidman. Nous avons le testament en dépôt, c'est tout. Mais c'est Weidman qui doit s'en inquiéter.

Ce coup réduisit Fellows au silence; il foudroya Patterson du regard, puis il prit un document qu'il feignit d'étudier.

Trois minutes plus tard, Patterson était de retour dans son bureau, avec le faux testament. Un pas de fait, mais il ne voyait pas où cela le mènerait. Naturellement, la vieille dame, malgré sa vue basse parviendrait à le lire avec l'aide d'une loupe sans avoir recours au banquier ou à Sheila. Il regarda sa pendule. Il était près de midi. Il n'avait que 3 h devant lui pour trouver une solution...

Le front plissé, il réfléchit désespérément. En fin de compte, il ne trouva qu'un seul moyen de se tirer de ce merdier. Il dirait à la vieille dame que sa serviette contenant le testament avait été volée dans sa voiture pendant qu'il déjeunait. Il était sûr

qu'elle le croirait. Elle devrait donc rédiger un nouveau testament. Ce fut alors qu'il se rappela Abe Weidman...

A ce moment on frappa à la porte, et Bailey, le coursier de la banque, passa sa tête dans l'entrebâillement.

— Il y a là un chauffeur qui vous demande, monsieur, un certain Bromhead.

Patterson se maîtrisa avec un effort.

— Oui, je vais le recevoir, Joe.

Bromhead entra, sa casquette sous le bras, sa maigre figure impassible, son maintien très digne. A le voir, personne n'aurait pu deviner qu'il avait foncé sur l'autoroute, au volant de la Rolls à 95 à l'heure exactement, la limite de vitesse autorisée, sans jamais la dépasser malgré la tentation, car il savait que s'il allait plus vite les motards le retarderaient en lui dressant contravention.

Quand le coursier eut refermé la porte, Bromhead s'avança vers le bureau. Les deux hommes se dévisagèrent.

— Elle réclame son testament à cor et à cri, dit Patterson d'une voix mal assurée. Vous m'avez dit de ne rien faire! A quoi jouez-vous donc, bon Dieu? Il faut que je lui apporte ce foutu testament à 3 heures!

— Le voici, dit Bromhead en tirant une enveloppe de sa tunique, qu'il posa sur le bureau. Le testament original, monsieur Patterson. J'aimerais avoir l'autre... C'est ça? demanda-t-il en voyant l'enveloppe sur le buvard du banquier.

— Oui.

— Je crains, monsieur Patterson, que nous en

soyons revenus à notre point de départ, à la case A. Son neveu est mort.

— Mort? s'exclama Patterson, ahuri.

Son esprit se mit à travailler rapidement. Le neveu mort, il n'y aurait pas d'argent pour Bromhead ni pour Sheila. Il s'en moquait bien, mais son propre héritage restait compromis.

— Nous ne sommes pas revenus à la case A, déclara-t-il, la voix dure. Vous oubliez Weidman.

Devant le regard de Bromhead, Patterson faillit rentrer sous terre; c'était celui d'un homme pour un petit garçon attardé.

— Voyons, monsieur Patterson, vous pouvez certainement manœuvrer M. Weidman... Permettez une simple suggestion; vous pourriez peut-être lui dire que la vieille dame a changé d'avis, au sujet des tableaux. Les personnes âgées sont capricieuses. D'ailleurs, il n'est pas en mesure de se plaindre puisque vous lui aviez parlé de ce legs sous le sceau du secret. Non, je ne vois pas pourquoi vous vous inquiéteriez de M. Weidman.

Patterson poussa un profond soupir.

— Alors, c'est fini... Nous en sommes vraiment revenus à la case A?

— Pour vous, je crois qu'on peut dire que c'est fini; tout dépend de votre habileté à manipuler Weidman. Si vous réussissez, alors ce n'est plus qu'une question de temps pour vous, avant que vous deveniez un homme riche.

Les idées de Patterson tourbillonnaient. Cela lui semblait trop beau pour être vrai.

— Je veux cet enregistrement.

Bromhead sourit.

— Je le comprends, mais entre vouloir et obtenir, il y a une sérieuse différence. La bande ne m'intéresse plus. Je ne la possède pas. C'est miss Oldhill qui l'a... Vous devriez lui parler.

Il prit le faux testament, l'examina, et le glissa dans sa tunique en soupirant.

— Dommage... Beaucoup de travail et de réflexion pour rien... Eh bien, monsieur, je vous quitte. Espérons qu'un jour vous serez très riche.

Patterson le regarda fixement, en réfléchissant fébrilement. Il ne répondit pas.

Dès que Bromhead fut parti, il décrocha vivement son téléphone.

— Vera... Demandez-moi Abe Wiedman.

Dans le salon particulier du restaurant *Chez Henri*, Patterson attendait impatiemment l'arrivée de l'avoué. Il consultait sans cesse sa montre, tout en buvant un triple-dry.

Quand il avait eu Weidman au bout du fil, l'avoué avait répondu qu'il n'était pas libre. Il devait déjeuner avec un client. Patterson avait insisté.

— C'est extrêmement urgent, Abe. Il s'agit de quelque chose dont nous devons parler immédiatement. Vous ne pouvez pas remettre votre rendez-vous?

— C'est vraiment si urgent que ça?

— Ça vous concerne. Pas au téléphone, Abe.

— Très bien, Chris, avait dit Weidman après un bref silence. Je viendrai vers une heure et demie...
Chez Henri?

— Oui... Au premier.

En roulant vers le restaurant, Patterson avait mis

son histoire au point. Il était à présent certain de pouvoir manœuvrer Weidman, mais s'inquiétait de la bande restée en possession de Sheila. Chaque chose en son temps, se répéta-t-il. Sheila réclamerait de l'argent, mais il était prêt à payer. Il fallait absolument récupérer ce document compromettant.

Weidman arriva.

— Désolé d'être en retard, dit-il, mais j'ai eu une matinée chargée et vous compromettez tout mon après-midi.

— J'en suis navré, mais c'est important. Que buvez-vous?

— La même chose que vous.

Patterson transmit la commande au garçon. Weidman s'assit à la table, en regardant Patterson d'un air interrogateur.

— De quoi s'agit-il, Chris? Pourquoi tous ces mystères?

— Maintenant que vous êtes là, autant déjeuner.

Le maître d'hôtel vint présenter le menu, suivi du garçon apportant le martini-dry.

Weidman déclara qu'il avait énormément de travail et se contenterait d'un repas léger. Il choisit des asperges, du saumon poché et une salade verte. Patterson commanda la même chose. Pendant qu'on servait les asperges, ils parlèrent de la Bourse mais dès le départ du garçon, Patterson se pencha vers l'avoué pour lui confier :

— Mme Morely-Johnson m'inquiète.

Weidman mordit une pointe d'asperge, en prit une autre qu'il trempa dans la sauce piquante.

— Pourquoi?

— Je suis navré de vous dire, Abe, qu'elle a encore changé d'avis.

Weidman s'immobilisa, son asperge à la main.

— Changé d'avis?

— Elle a décidé de s'en tenir à son premier testament.

Weidman reposa l'asperge. Ses petits yeux noirs s'étaient voilés.

— Son testament original? souffla-t-il. Vous voulez dire...

— J'en ai bien peur... Je l'ai vue hier. Elle m'a dit que, réflexion faite, les Picasso devraient aller au musée. Elle avait sérieusement étudié la question. Elle m'a dit que vous n'auriez pas de peine, puisque vous ignoriez tout du second testament, elle estime qu'elle devrait faire don de ces toiles au musée, en mémoire de son mari. (Patterson leva les yeux vers Weidman, vit sa déception, sa colère, sa pâleur.) Elle réclame son testament original. Elle veut léguer une certaine somme à miss Oldhill, sa dame de compagnie. Elle veut ajouter un codicille, mais sur le premier testament. Nous l'avions conservé, bien entendu. Elle m'a dit de détruire le second, celui par lequel elle vous léguait les Picasso.

— Nom de Dieu! gronda Weidman. Alors je n'aurai pas les tableaux?

Un serveur ouvrit la porte et constatant que les deux clients avaient à peine touché aux asperges, il haussa les sourcils, puis se retira vivement.

— Abe... Je connais la vieille dame. Elle est un peu cinglée. Elle peut encore changer d'avis. Je dois la voir cet après-midi. J'ai conservé le second testament, je ne l'ai pas détruit... Je veux lui laisser le

temps de se raviser. Je sais tout ce que vous avez fait pour elle. Si quelqu'un mérite de posséder ces toiles, c'est bien vous.

Weidman frotta sa joue grasse.

— Ah, les vieilles! Comme vous dites, on ne peut jamais savoir ce qui leur passera par la tête. Je...

Il s'interrompit et leva les mains pour les laisser retomber dans un geste d'impuissance.

— J'ai une certaine influence sur elle, reprit Patterson en se penchant confidentiellement vers l'avoué. Je veux gagner du temps. Avec un peu de temps, j'arriverai vraisemblablement à la persuader de vous léguer ces tableaux. Je vais essayer, si vous voulez bien coopérer.

Weidman haussa les sourcils.

— Comment ça, coopérer?

— Nous sommes vendredi. Je lui ai dit que vous étiez à New York jusqu'à lundi. Ainsi, j'ai gagné du temps. Elle voulait vous téléphoner tout de suite pour rédiger ce codicille. Je prends des risques, Abe, mais je suis persuadé qu'il s'agit simplement d'un caprice de vieille dame et que je peux lui faire changer d'avis. Si j'ai eu tort, dites-le moi, Abe, et je prendrai tout sur moi.

Weidman ouvrit la bouche, puis la referma. Il songea aux trois admirables Picasso de Mme Morely-Johnson. Ces tableaux l'avaient toujours empêché de dormir, il les convoitait. L'idée qu'ils puissent être accrochés dans un foutu musée le rendait malade.

— Elle risque de téléphoner à votre cabinet, reprit Patterson. Accordez-moi un peu de temps, Abe, et je pense arriver à tourner les choses en votre faveur.

Weidman hésita, et son sens du devoir fut le plus fort.

— C'est impossible, Chris. Je comprends très bien que vous voulez m'aider et je vous en suis reconnaissant, mais je ne puis accepter.

— A votre aise. Si c'est ce que vous pensez... Mais je lui ai dit que vous étiez actuellement à New York. Comment vais-je expliquer ce mensonge?

Weidman se sentit mal à l'aise.

— Ne craignez rien. N'allez surtout pas croire que je n'apprécie pas ce que vous avez fait mais après tout, la vieille dame a le droit de faire ce qu'elle veut de ses tableaux. Je ne voudrais pas être mêlé à une entreprise de... Je ne veux être mêlé à rien, achevait-il en sentant peser sur lui le regard de Patterson.

— Je le comprends, mais je la connais. Elle souffle le chaud... et puis le froid. Vous méritez d'avoir ces toiles, Abe. Laissez-moi essayer de la convaincre. Je vous demande simplement de vous tenir à l'écart. Si la vieille dame téléphone, dites à votre secrétaire de lui répondre que vous êtes en voyage. Attendez lundi. Où est le mal?

Weidman contempla ses asperges; sa grosse figure était sombre, son front plissé. Il ne pensait qu'à ces trois Picasso. Pourquoi pas? Trois jours, ce n'était pas le bout du monde! Et Patterson avait de l'influence auprès de la vieille, il le savait. Ça valait la peine de tenter le coup.

Il hocha brusquement la tête et prit une asperge. Patterson comprit qu'il avait fait un nouveau pas en avant.

Un peu après midi, Bromhead conduisit la Rolls dans le garage du *Plaza*. Le Noir, qui lavait une Mercedes 280, interrompit son travail et s'avança au moment où Bromhead descendait de voiture.

— Ne me dites pas que vous êtes allé jusqu'à Los Angeles, monsieur Bromhead! C'est pas un avion!

— J'ai fait la moitié du chemin, répondit Bromhead qui avait préparé son histoire, et j'ai compris ce qui n'allait pas. Une saleté dans le carburateur. Je me suis arrêté au premier garage venu, ils ont soufflé dedans et maintenant elle marche comme un rêve.

Le Noir rit de toutes ses dents.

— Vous vous rendez compte, monsieur Bromhead? C'est pas la vie, ça?

— Tu l'as dit. Bon, je vais déjeuner.

— Allez-y... Dites, c'est une bagnole, ça, au moins! Une vraie beauté.

— On ne fait pas mieux.

Bromhead monta dans sa chambre, tira de sa tunique le faux testament et le posa sur la table. Il se sentait soudain très vieux, frustré. L'idée était bonne, pourtant. Et elle aurait marché si ce petit con de Gerald avait été raisonnable et s'il était resté en vie. Le seul parent de la vieille! Il envisagea un instant son avenir. A présent, il resterait le chauffeur de Mme Morely-Johnson. Une maison à Carmel n'était qu'un doux rêve. On se réveillait et le rêve se dissipait en fumée. A sa mort, il hériterait quinze mille dollars par an et la Rolls. Avec le coût de la vie qui montait au galop, cette somme lui permettrait tout juste de vivre décemment. Ce n'était pas folichon, comme perspective.

Il prit l'enveloppe contenant le testament et la

déchira en menus morceaux qu'il alla jeter dans les w.-c. La trombe d'eau les emporta.

Du living-room, il appela le duplex.

— Ici, Jack, dit-il à Sheila. On peut se voir?

— Elle enregistre. Montez dans ma chambre.

Il prit l'ascenseur jusqu'au duplex et entra avec sa clé. Il entendit Mme Morely-Johnson au piano. Mozart? Beethoven? Il n'en savait rien. Les notes avaient quelque chose de limpide... son jeu était admirable. Il se glissa dans la chambre de Sheila et la vit près de la fenêtre. Il ferma la porte.

— Que s'est-il passé?

Elle lui raconta brièvement la visite de Harry, sans lui révéler toute la vérité. Selon sa version, Harry avait sonné, elle l'avait fait entrer. Ensuite le détective de l'hôtel était arrivé. Elle ajouta que Harry avait très habilement détourné les soupçons du détective.

Ainsi, songea Bromhead, l'inattendu s'était produit. Avec le recul, il se rendait compte qu'il avait eu de la chance. Il n'aurait pas voulu que la vieille dame meure s'il ne tirait aucun bénéfice de ce décès.

Maintenant, il lui fallait annoncer avec ménagements la mort de Gérard. Il avait longuement réfléchi au meilleur moyen de la lui apprendre car il ne savait trop quelle serait la réaction de Sheila. Il avait l'impression que ce vaurien crasseux avait pour elle beaucoup plus d'importance qu'elle n'avait bien voulu le dire et il redoutait une scène.

— Eh bien voilà... Les choses ne vont pas toujours comme on veut... Je suis désolé, j'ai... J'ai de mauvaises nouvelles.

Elle leva vivement les yeux.

— De mauvaises nouvelles?

— Gerald.

Vas-y mollo, se dit-il. Avec ménagements. Il vit Sheila crisper les poings.

— Quoi, Gerald?

— Il lui est arrivé un accident. Je ne sais pas ce que Gerald était pour vous, mais... Je suis vraiment désolé... Il est mort.

— Mort!

Elle recula, puis devint si pâle qu'il eut peur.

— Hélas, oui... Il est mort dans un incendie.

— Vous l'avez tué!

Il y avait tant de hargne dans la voix de la fille qu'il comprit à quel point elle pourrait être dangereuse s'il ne parvenait pas à la contrôler. Il se força à parler calmement, tout en cherchant fébrilement les mots qui couperaient court à la scène qu'il sentait venir.

— Non... C'est un accident... C'est de sa faute. Il... Il était avec une fille. Ils se trouvaient au dernier étage d'un immeuble de garnis... vous connaissez Gerry... Il s'amusait. La fille a eu peur, elle lui a résisté... c'était une gosse... Il a renversé une lampe. Le feu a pris tout de suite. Ils n'ont pas pu se dégager.

Bromhead, qui l'observait attentivement, comprit qu'il avait visé juste. La colère de Sheila se calma et elle le regarda fixement, sans pouvoir le croire.

— Une fille?

— Une gamine... Seize ans. (Il remua le fer dans la plaie.) Vous ne pensiez pas tout de même que Gerry allait rester longtemps seul, sans femmes. Non? Il a ramassé cette même... elle avait seize ans.

Sheila frémit et se détourna. Lentement, elle alla jusqu'à la fenêtre et appuya le front contre la vitre.

— Ils sont morts tous les deux. C'est pour ça que je vous ai téléphoné. Maintenant qu'il est mort, la vieille dame n'a plus de parents à qui laisser son argent... Nous en sommes revenus à la case A.

Dans le long silence qui suivit, on entendit les sons magiques du piano de Mme Morely-Johnson. Finalement, Bromhead perdit patience.

— C'est navrant, mais après tout, il ne valait pas grand-chose.

Elle se retourna, ses yeux bleu fumée fulgurants, et il comprit qu'il venait de lâcher une bourde.

— Pas grand-chose? Qui êtes-vous pour le juger? Que valez-vous, vous? Vous n'êtes qu'un petit malfrat minable! Pour moi il était... Il était mon mari!

Bromhead resta pétrifié, incapable d'en croire ses oreilles.

— Quoi? Votre mari?

— Allez-vous-en! Allez-vous-en! (Elle s'éloigna de la fenêtre et vint s'asseoir sur le lit, la tête dans les mains.)

Bromhead la regardait, bouche bée.

— Gerry était votre mari?

— Oui... Nous nous sommes mariés avant de venir ici.

— Pourquoi ne l'avez-vous jamais dit?

— Vous ne me l'avez pas demandé. Et qu'est-ce que ça pouvait vous faire? Allez-vous-en...

Bromhead pensa au faux testament qu'il avait détruit. Il se sentait si déçu qu'il aurait été capable de tuer cette femme qui sanglotait, le visage caché

par ses mains. Son esprit se remit au travail. Rien n'était perdu. Ils tenaient toujours Patterson. Harry n'était pas encore parti... Lui-même pouvait fabriquer un autre testament...

— Mais vous ne comprenez pas, pauvre idiot, gronda-t-il, que si vous pouvez prouver que vous êtes bien la femme de Gerry, vous êtes la plus proche parente et tout cet argent vous reviendra?

Elle releva la tête et il fut alarmé par l'expression terne des yeux morts.

— Je n'en veux pas. Il est mort... Je pensais que je pourrais faire quelqu'un de lui... avec de l'argent. C'est pour ça que je l'ai épousé... Pour le tenir. J'aurais pu le modeler. Il racontait qu'il se moquait de l'argent mais il ne savait pas. Il ne comprenait pas son pouvoir. Je le lui aurais appris. Maintenant... Il est mort... alors l'argent, ça m'est bien égal.

Bromhead fit un effort pour se maîtriser mais ne put empêcher sa rage et sa déception de percer dans sa voix.

— Vous ne savez pas ce que vous dites! Oubliez-le! Vous trouverez un autre garçon... qu'est-ce qu'il avait de si extraordinaire, ce petit crétin? S'il vous faut un amant au berceau, vous en trouverez toujours!

Il savait qu'il regretterait plus tard ces propos, mais sa colère était telle qu'il ne pouvait se contenir.

— Nous pouvons encore réussir. Je parlerai à Patterson. Nous recommencerons. L'argent ira à la famille de Gerry... vous! Un million cinq cent mille dollars! Nous pouvons encore réussir!

— Non. Foutez-le-camp!

La voix vibrante de haine choqua Bromhead. Il regarda fixement Sheila, lut dans ses yeux un immense

mépris, et comprit qu'il n'arriverait jamais à la persuader; cependant, il ne pouvait supporter de laisser une telle fortune lui échapper sans tenter au moins un ultime effort.

— Sheila! Ressaisissez-vous. Ecoutez-moi...

— Foutez-le-camp!

Cette fois, c'était bien fini. Rien de ce qu'il pourrait lui dire ne la fléchirait. Il résista à la tentation de la frapper, mais pas à celle de la torturer moralement :

— Très bien, puisque c'est comme ça... Mais Gerry m'a parlé de vous, vous savez. Il m'a dit que vous aviez le complexe de Jocaste et que vous étiez dingue. Il se foutait éperdument de vous, sauf au lit. Vous n'étiez bonne qu'à ça, disait-il. C'est vrai que vous êtes dingue, et vous regretterez ça quand vous serez vieille — ce qui ne tardera pas — sans un sou, et que plus personne ne voudra de vous!

— Sortez!

Bromhead accepta sa défaite. Il quitta la chambre et se dirigea vers l'ascenseur. Le living-room vibrait de musique tandis que les vieilles mains de Mme Morely-Johnson volaient sur le clavier.

Restée seule, Sheila ne bougeait pas, les mains serrées entre ses genoux. Un complexe de Jocaste? Une dingue? Oui, Bromhead avait raison. Elle avait épousé Gerald car elle voulait être sûre que, lorsqu'ils auraient de l'argent, il ne la quitterait pas pour une fille plus jeune. Il n'avait pas voulu de ce mariage. « Qu'est-ce qu'on a à foutre de toutes ces conneries? On est pas heureux comme ça? »... Mais elle savait qu'elle devait le tenir. Grâce à cette fortune, elle aurait pu à coup sûr, le transformer, en faire quel-

qu'un, mais pas si elle ne l'avait eu à elle. Il avait toujours compté sur elle, question argent, heureux de tirer sa flemme pendant qu'elle travaillait. C'était comme ça qu'elle l'avait tenu, alors. La proposition de Bromhead lui avait apporté ce qu'elle avait toujours rêvé : la possibilité d'être tout le temps avec Gerry au lieu de bosser comme une esclave à l'hôpital, en se demandant sans cesse ce qu'il faisait; de rentrer fatiguée et se forcer à sortir avec lui, à être gaie. Pourquoi avait-elle fait ça? Une dingue? Oui... C'était vrai qu'elle aimait les très jeunes garçons. C'était dingue, en effet. Et maintenant, il était mort. Elle se dit qu'elle devait indiscutablement être folle pour avoir accepté d'être la complice d'un homme comme Bromhead. L'idée d'être à la tête d'un million de dollars lui avait sans doute fait perdre la raison.

Gerry était mort... Elle songea à sa vie passée. Des portes ouvertes, puis fermées. C'était une nouvelle porte qui se fermait. Elle se dit qu'il lui était impossible de rester là plus longtemps. Elle n'allait pas sacrifier ce qui lui restait de jeunesse pour tenir compagnie à une vieille dame.

Puis elle pensa à Patterson. Il resterait aussi satisfait de lui, il attendrait la mort de la vieille dame, sûr de son héritage. Un égoïste... Soudain, elle éprouva une haine farouche pour cet homme trop beau, trop assuré, trop servile. Non, il ne s'en tirerait pas comme ça! Il n'y avait pas de raison! Gerry était mort. Elle n'avait rien. Bromhead non plus. Pourquoi Patterson s'enrichirait-il à bon compte?

— Sheila?

Mme Morely-Johnson l'appelait. Elle se leva et alla dans le living-room.

— Je descends au grill, annonça la vieille dame. Je viens de faire un nouvel enregistrement. Soyez un amour et collez une étiquette sur la boîte. *Beethoven : Appassionata.*

— Bien, madame.

— Votre mal de tête va mieux?

— Il est passé.

— Ah, tant mieux. (Elle posa une main sur le bras de Sheila.) Déjeunez bien. Vous allez vous faire monter quelque chose?

— Oui.

— Commandez un bon repas. Patterson doit venir à trois heures. Je vais le gronder. Il m'a parlé très durement... Voulez-vous m'accompagner jusqu'à l'ascenseur, ma chère petite?

Sheila la regarda, sachant qu'elle la voyait pour la dernière fois. Son cœur se serra. Cette vieille femme à moitié aveugle était une grande artiste, de plus bonne et généreuse. Pour Sheila, la bonté n'avait pas de prix; jusqu'à ce qu'elle vienne travailler ici, dans ce duplex, ce n'avait été qu'un mot dans le dictionnaire.

Elle conduisit Mme Morely-Johnson jusqu'à l'ascenseur, où le liftier se chargea d'elle. C'était un homme âgé qui se serait montré prévenant même sans les largesses de Mme Morely-Johnson.

Dès que les portes se furent refermées dans un chuintement, Sheila courut à sa chambre. Elle ouvrit sa penderie, et y prit ses deux vieilles valises. Rapidement, elle y rangea tous ses effets. Cela fait, elle s'assura qu'elle n'avait rien oublié puis elle ouvrit le tiroir de sa coiffeuse où elle avait rangé la boîte contenant la bande *Moi, Christopher Patterson.*

Dans son bureau, elle trouva un stylo-bille et écrivit soigneusement sur l'étiquette de la cassette : *Beethoven : Appassionata*.

Elle passa dans le salon. Sur une des étagères de la bibliothèque, il y avait une trentaine de boîtes de bandes enregistrées, toutes étiquetées. Elle glissa celle qu'elle venait de marquer au milieu de la pile. Puis elle enroula l'enregistrement que Mme Morely-Johnson venait de faire et le mit dans une autre cassette, sans étiquette.

Retournant dans son bureau, elle s'assit et griffonna un bref billet qu'elle alla poser dans sa chambre, sur sa coiffeuse dégarnie. Elle contempla une dernière fois la pièce confortable, avec regret, puis, haussant les épaules, elle endossa un imperméable, prit ses deux valises et quitta le duplex en laissant la clé sur la porte...

Dans le taxi qui la conduisait à la gare routière, elle ouvrit son sac et compta sa fortune. Quatre-vingt quinze dollars. Elle sourit amèrement. A son arrivée dans cette ville, elle possédait en tout et pour tout cinquante-cinq dollars... Le bénéfice était maigre.

Elle prit un billet pour Los Angeles. Le chauffeur rangea ses valises dans le coffre à bagages. Comme le car était à moitié vide, elle trouva une place près d'une fenêtre. Elle comptait passer la nuit à Los Angeles et prendre un autre car pour San Francisco où elle était sûre de trouver assez facilement du travail au *Masonic Hospital*... ils manquaient toujours de personnel. Au moment où elle prenait un paquet de cigarettes dans son sac, un jeune homme se laissa tomber dans le siège vide, à côté d'elle.

— Vous auriez pas une cigarette de reste? demanda-

t-il en posant entre ses jambes un vieux sac de marin crasseux.

Elle tourna la tête. Un autre Gerry, pensa-t-elle. Mince, des cheveux tombant sur les épaules, il avait un visage bronzé mais amaigri, comme s'il ne mangeait pas toujours à sa faim. Quand il prit la cigarette offerte, elle constata qu'il avait les mains sales et les ongles noirs. Il empestait la sueur rance.

Ils se mirent à bavarder. Au bout d'un moment, quand il se sentit en confiance, elle crut entendre Gerry. Ce garçon répétait les mêmes slogans puérils et stupides : il fallait que ça change ! Il fallait se débarrasser des riches ! Il y avait trop de vieux ! Gerry... Les boniments incendiaires habituels sans la moindre proposition constructive.

Alors que le car fonçait sur l'autoroute, elle se détendit, et l'écouta. Elle pensait : « Il a simplement besoin d'un bain et d'un bon repas. Je pourrais peut-être faire quelque chose de lui. Il a de bons yeux. »

A Los Angeles, elle proposa qu'ils partagent une chambre d'hôtel. Il la regarda avec surprise, puis sourit. Elle sentit le sang lui monter à la tête quand il la regarda avec un désir évident.

Lorsqu'ils entrèrent ensemble dans un hôtel minable proche de la gare routière, le fantôme de Gerry quitta pour toujours l'esprit de Sheila.

Bromhead regagna sa chambre. Il ouvrit une boîte de bière, versa le contenu dans un verre et s'assit dans son fauteuil.

Retour à zéro, à la case A, pensa-t-il.

Ça aurait pu être pire. A présent, il devait se résigner à un avenir étriqué. La maison à Carmel n'était plus qu'un rêve. La vieille dame pouvait vivre encore des années. A sa mort, il serait assuré d'une rente de quinze mille dollars. Il devait dès aujourd'hui être prudent et commencer à économiser.

Soudain, il se rappela Solly Marks. Il se redressa brusquement. Il lui devait trente-deux mille dollars! A présent, il n'avait aucun espoir de rembourser pareille somme. Il revoyait Marks en face de lui, il entendait sa voix : *J'ai une équipe d'encaisseurs... Au cas où vous ne le sauriez pas...*

La possibilité que quelque malfrat vienne le surprendre pour lui fracasser le crâne devenait tout à fait réelle, mais Bromhead n'était pas homme à céder à la panique. Il suffisait de réfléchir. Il resta un moment à siroter sa bière, perdu dans ses pensées, puis il prit enfin une décision. Il décrocha son téléphone et il eut la chance de joindre Marks au moment où il allait sortir pour déjeuner.

— C'est Jack, dit Bromhead. Nous pouvons parler, je suis sur une ligne directe.

Il entendit la respiration sifflante de Marks.

— Je suis navré pour votre problème mais c'est lui qui a mis le feu, vous savez. Vous ne pouvez pas me rendre responsable. J'ai perdu un immeuble de valeur.

— J'en suis navré aussi. (Bromhead s'interrompit un instant.) Maintenant que mon problème est mort, Solly, l'opération est dans les choux. Je vous téléphone pour vous dire de déchirer ces reconnaissances de dettes que je vous ai signées.

— C'est une chose que je ne fais jamais, répliqua Marks d'une voix dure. Vous payez, sinon je fais pas-

ser un encaisseur et vous savez ce que ça veut dire.

— Non, parce que j'ai maintenant une police d'assurances, répondit paisiblement Bromhead.

Il y eut un long silence, pendant lequel Bromhead écouta la respiration oppressée de l'avocat marron.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda finalement Solly.

— Cela veut dire que vous déchirez ces papiers; vous faites une croix sur vos pertes comme je fais une croix sur les miennes.

— Ah, vous croyez ça? gronda Marks.

— Oh, absolument, Solly, et je vais vous dire pourquoi. Est-ce que vous vous souvenez de Harry Morely?

— Harry Morely? Oui... J'ai entendu parler de lui, dit Marks, avec une note de surprise dans la voix.

— Vous n'êtes pas le seul. (Bromhead but une gorgée de bière.) Il se trouve que Harry est un de mes bons amis... Je lui ai sauvé la vie, un jour. Il tient absolument à payer cette dette. Il est comme ça, Solly, un peu bizarre. Je lui ai parlé de votre service d'encaissement. Ça ne lui plaît pas du tout, il désapprouve ces méthodes. Si jamais il m'arrivait quelque chose, Solly, Harry me dit qu'il se ferait un plaisir de me venger... Faut-il que je mette les points sur les i?

De nouveau, un long silence, puis Marks protesta, d'une voix assez mal assurée :

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez, Jack. Qui prétend qu'il va vous arriver quelque chose?

— Un accident est si vite arrivé. Alors, vous déchirez ces reconnaissances de dette, Solly?

— Ma foi, si vous n'avez pas d'argent, je n'ai aucune raison de les garder, pas vrai?

— Aucune, en effet. Bon, alors c'est d'accord, Solly... Meilleure chance la prochaine fois... s'il y a une prochaine fois.

Bromhead raccrocha.

Comme la vieille dame ne l'attendait pas avant 17 h, il décida d'inviter Harry Morely à déjeuner. Il n'était pas prudent de bluffer avec Marks.

Tout en roulant dans sa petite voiture pour rejoindre Harry, Bromhead envisageait son avenir. Harry, Marks et lui étaient à peu près du même âge. Si Harry mourait le premier, lui — Bromhead — aurait des ennuis car Marks n'était pas homme à oublier. En revanche, si c'était l'avocat, plus de soucis. Enfin s'il cannait lui-même avant les deux autres, il aurait encore moins de soucis.

En somme, son avenir dépendait de la longévité de Harry. Ce n'était pas parfaitement satisfaisant, mais il devait bien s'en contenter.

Un peu avant 15 h Patterson entra dans le hall du *Plaza Beach Hotel*. Il était venu armé d'une énorme boîte de marrons glacés, le péché mignon de Mme Morely-Johnson. Au moment où il allait prendre l'ascenseur George, le concierge, l'intercepta.

— Excusez-moi, monsieur Patterson... M. Lacey aimerait vous voir un instant.

— Plus tard, répondit sèchement Patterson. J'ai rendez-vous avec Mme Morely-Johnson.

— Justement, c'est à son sujet.

Patterson hésita, puis il se rendit au bureau du directeur. Lacey se leva et les deux hommes se serrèrent la main.

— J'ai pensé que vous deviez être prévenu. Mme Morely-Johnson est bouleversée. Sa dame de compagnie est partie.

Patterson sursauta.

— Partie?

— Pendant que Madame déjeunait au grill, miss Oldhill a fait ses bagages et elle est partie, en laissant ce petit mot.

Lacey tendit une feuille de papier pliée à Patterson. Il posa la boîte de douceurs enrubannée, et déplia le papier d'une main tremblante. Il lut :

Chère madame Morely-Johnson,

Pardonnez-moi de vous quitter ainsi. Je vous supplie d'être compréhensive. Merci de toutes vos bontés. Je ne reviendrai pas. Je vous en prie, n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi.

Avec ma plus sincère admiration,

Sheila Oldhill

Patterson relut le billet, puis fit un effort pour garder un visage impassible et leva les yeux vers Lacey.

— Ça alors, ça n'est pas banal... Alors, comme ça elle est partie?

— Oui. Elle a emporté toutes ses affaires. Madame est aux cent coups.

— Je monte tout de suite auprès d'elle, dit Patterson en glissant le billet dans sa poche. Il va falloir que je lui trouve quelqu'un d'autre. En attendant, si vous pouvez...

— Naturellement. Maria a été immédiatement prévenue. Elle est là-haut.

Prenant la boîte de marrons glacés, Patterson courut vers les ascenseurs et monta rapidement au duplex. En attendant d'arriver au vingtième étage, il réfléchissait fébrilement.

Il ne pensait qu'à la bande compromettante. Qu'était-elle devenue? Pourquoi Sheila s'était-elle enfuie comme ça? Avait-elle emporté l'enregistrement? Voulait-elle le faire chanter? Le vent de Sibérie sifflait dans sa tête.

Maria, la grosse femme de chambre, lui ouvrit, la mine soucieuse.

— Comment va-t-elle? chuchota Patterson en pénétrant dans le vestibule.

— Pas trop bien, monsieur. Elle est sur la terrasse.

Patterson rassembla son courage et traversa le salon.

Mme Morely-Johnson, assise sous un parasol rouge et bleu, regardait la rade sans rien voir, les mains croisées sur les genoux; pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Patterson se rendit compte du grand âge de sa cliente. Elle leva la tête, l'observa en clignant des yeux derrière ses verres épais, puis elle sourit.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans vous, Chris, dit-elle en tendant sa belle main ridée.

Patterson éprouva un léger remords. Il se pencha pour effleurer la main de ses lèvres.

— M. Lacey m'a dit, murmura-t-il en posant la boîte de marrons sur la table. C'est tout à fait incompréhensible. Elle avait l'air si heureuse... Franchement, ça me dépasse... C'est invraisemblable!

Mme Morely-Johnson leva faiblement les mains et les laissa retomber sur ses genoux.

— Moi, je peux le comprendre. Elle était trop jeune. Je crois qu'elle a eu raison de partir. Les vieux prennent la force des jeunes. Voyez-vous, ce qui me chagrine, c'est sa façon de partir... comme ça...

Patterson s'assit.

— Oui... Je suis réellement désolé. Voulez-vous que je voie si Mme Fleming est toujours libre? Elle vous plaisait, n'est-ce pas?

— Oui... beaucoup. Les vieux avec les vieux. (Encore une fois, Mme Morely-Johnson leva les mains et les laissa retomber. Pour Patterson c'était un geste de défaite.) Vous feriez ça pour moi, Chris?

— Oui, bien sûr.

— Il y avait chez cette fille quelque chose qui me plaisait tant! Vous avez lu son petit mot. Sa sincère admiration. Je crois qu'elle le pensait vraiment.

Patterson se sentit mal à l'aise.

— Je n'en doute pas un instant.

— Oui. (Elle enleva ses lunettes.) Elle était très bonne avec moi. Elle va me manquer.

— Je vous ai apporté un petit cadeau... Des marrons glacés.

Mme Morely-Johnson se pencha sur la table pour regarder la boîte de très près.

— Et vous aussi, Chris, vous êtes bon, dit-elle en lui tapotant affectueusement le bras. La bonté est si rare. Merci... vous serez récompensé... vous verrez...

Elle lui sourit. Patterson se sentit tout petit.

— Ce n'est rien, bredouilla-t-il. Je vous ai apporté votre testament.

Elle agita une main lasse.

— Ça n'a plus d'importance, Chris. Je regrette d'avoir été aussi assommante. Je voulais la remercier... et maintenant elle m'a quittée. Rapportez-le à la banque.

Patterson songea à Abe Weidman. Il lui faudrait lui annoncer avec ménagements qu'il n'aurait pas les Picasso. Cette corvée ne l'inquiétait pas trop. L'avoué ne pourrait rien y faire. Il dirait à Weidman qu'il avait fait tout son possible, mais qu'il n'avait pu persuader la vieille dame...

— Je crois que je ferais bien d'aller voir Mme Fleming tout de suite. Si elle est libre, je lui demanderai de venir dès ce soir.

— Vous voulez vous occuper de ça? Je vous en serais si reconnaissante. Elle me plaisait beaucoup. C'est elle que nous aurions dû choisir en premier lieu. Sheila était trop jeune.

— Oui.

Patterson se leva.

— Oh... Chris...

Il s'immobilisa. Quoi encore? Il avait les nerfs à vif.

— Oui, madame Morely-Johnson?

— Soyez un amour. Mettez un de mes enregistrements sur le magnétophone. Je me sens un peu triste, et ma musique m'apaise. N'importe quelle bande. Vous les trouverez sur l'étagère.

Il la regarda. Cette vieille bonne femme, assise sous son parasol, était riche à crever, et solitaire. C'était devant ces gens qu'il devait faire des courbettes! Des vieux qui ne savaient que faire de leur argent!

— Il ne faut pas être triste, dit-il avec douceur. A quoi bon?

— Vous êtes jeune. Vous ne comprenez pas la tristesse.

Il hésita un instant, puis alla dans le salon et examina avec irritation les piles d'enregistrements sur l'étagère de la bibliothèque.

Qu'est-ce que Sheila avait pu faire de la bande?

Elle l'avait jetée? Effacée? Projétait-elle un chantage? Il songea aux prochains jours, aux semaines, aux mois qu'il allait passer dans l'attente d'un coup de téléphone. Il prit une boîte sur le dessus de la pile, en fit glisser la bobine qu'il plaça sur le magnétophone.

Les notes claires et limpides d'une fugue de Bach s'égrenèrent dans la pièce.

En quittant le duplex, il se dit qu'après tout les choses s'arrangeraient peut-être au mieux. Sheila était partie. Peut-être l'oublierait-elle.

Il ignorait, bien sûr, que la bande compromettante, étiquetée *Beethoven : Appassionata*, avait été à portée de sa main.

Tôt ou tard, Mme Morely-Johnson demanderait à sa nouvelle dame de compagnie de mettre cet enregistrement sur le magnétophone.

Ce n'était qu'une simple question de temps...

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Carré Noir

- UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 1
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 4
12 CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 5
TRAQUENARDS, n° 6
QU'EST-CE QU'ON DÉGUSTE, n° 7
ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 8
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 9
C'EST LE BOUQUET, n° 10
VIPÈRE AU SEIN, n° 11
PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 12
C'EST MA TOURNÉE, n° 16
LA CULBUTE, n° 17
LÂCHEZ LES CHIENS, n° 18
LE DÉMONIAQUE, n° 19
LA PETITE VERTU, n° 20
DANS LE CIRAGE, n° 21
UNE BOUFFÉE D'OR PUR n° 22
POCHETTE SURPRISE, n° 23
PAS DE VIE SANS FRIC, n° 24
AU SON DES FIFRELINS, n° 25
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 28
UN HOMME À L'AFFÛT, n° 29
DU GÂTEAU, n° 30
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 31
TU SERAS TOUT SEUL DANS TON CERCUEIL, n° 32
UN TUEUR PASSE, n° 33

DOUZE BALLES DANS LA PEAU, n° 34
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 35
LE CORBILLARD DE MADAME, n° 38
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 39
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 40
RETOUR DE MANIVELLE, n° 41
GARCES DE FEMMES, n° 42
PARTIE FINE, n° 43
LE REQUIEM DES BLONDES, n° 44
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 45
EN CREVANT LE PLAFOND, n° 46
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 48
ELLES ATTIGENT, n° 50
FAITES DANSER LE CADAVRE, n° 52
SIGNÉ LA TORTUE, n° 54
LA MAIN DANS LE SAC, n° 58
MÉFIEZ-VOUS, FILLETES!, n° 60
TRAITEMENT DE CHOC, n° 64
LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 66
MISE EN CAISSE, n° 68
DÉLIT DE FUITE, n° 69
TIREZ LA CHEVILLE, n° 71
UN ATOUT DANS LA MANCHE, n° 73
RIEN NE SERT DE MOURIR, n° 76
PAS DE MENTALITÉ, n° 78
IL FAIT CE QU'IL PEUT, n° 79
ET TOC!, n° 87
EVA, n° 95
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 102
À VOUS LE PLAISIR, n° 103
EN TROIS COUPS DE CUILLER À POT, n° 107
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 108
OFFICIEL, n° 114

EN GALÈRE, n° 120
L'HÉROÏNE D'HONG-KONG, n° 128
UN LOTUS POUR MISS CHAUNG, n° 129
LE DENIER DU COLT, n° 133
TROP PETIT MON AMI, n° 139
CHANTONS EN CHŒUR, n° 144
CAUSE À L'AUTRE, n° 150
LE ZINC EN OR, n° 153
TUEUR DE CHARME, n° 157
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 160
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 173
A PIEDS JOINTS, n° 199
JOKER EN MAIN, n° 208
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 211
ON REPIQUE AU JEU, n° 231
QUI VIVRA, RIRA, n° 242
PLANQUE-TOI À LA MORGUE, n° 269
MEURTRES AU PINCEAU, n° 289
QUESTION DE FLAIR (*inédit*), n° 301
TU CROIS PAS SI BIEN DIRE (*inédit*), n° 326
LA GRANDE FAUCHE (*inédit*), n° 350
FILE-MOI UNE COUVERTURE (*inédit*), n° 378
PASSEZ UNE BONNE NUIT (*inédit*), n° 405
TU ME SUIVRAS DANS LA TOMBE (*inédit*), n° 431
C'EST PAS DANS MES CORDES (*inédit*), n° 474

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 1^{er} octobre 1991.*

Dépôt légal : octobre 1991.

1^{er} dépôt légal dans la collection : novembre 1973.

Numéro d'imprimeur : 2834.

ISBN 2-07-043155-X./Imprimé en France.

54393